This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1817
ARTES VERITAS SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

THE GIFT OF
Prof. Moritz Levi

40 —

840.
A 69
170
V. 1

Argonne, Bonaventure d'

MÊLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE,

RECUEILLIS

Par M. DE VIGNEUL-MARVILLE, pseud.

Seconde & nouvelle Edition, revûë, corrigée & augmentée.

A ROUEN,

Chez ANTOINE MAURRY Imprimeur du Roy & de Monseig. l'Archevêque, ruë Neuve S. Lo, à l'Imprimerie du Louvre.

M. DCC.

Avec Privilége de Sa Majesté.

AVERTISSEMENT.

LES Mêlanges d'Hiſtoire & de Littérature qui parurent l'année derniére ſous le nom de M. de Marville, & dont je ſuis redevable à M. l'Abé de Garence homme ſavant & poli, aïant été bien reçûs du Public, je ſuis obligé d'en donner une ſeconde Edition plus correcte & plus ample que la premiére. M. L. T. qui eſt fort intelligent en ces matiéres, a pris le ſoin de la reviſion de cet Ouvrage, & y a joint un ſecond Volume qui ne manquera pas de plaire, puiſque ce n'eſt qu'une ſuite des Lettres & des Mémoires que j'ai eus entre les mains. On y trouvera par tout l'utile joint à l'agréable : ce qui eſt le plus haut point de la perfection d'un Livre. La plûpart des Piéces qui compoſent ce Recueïl n'ont jamais été imprimées,

& celles qui ont déja paru, reviennent ici avec un nouvel éclat. Si pour les rendre encore plus recommandables il faloit nommer M. le Duc de Montausier, M. le Commandeur de Grimmonville, M. le Chevalier de Bressey, M. de S. Evremont, Messieurs Dupuy Gardes de la Bibliotéque du Roy, M. du Til ancien Conseiller d'Etat, & plusieurs autres Illustres dans la République des Lettres, qui en sont originairement les Auteurs, ce seroit un grand surcroît de gloire pour l'Ouvrage. Mais je ne veux point prévenir le Lecteur. Il faut sans avoir égard ni au nom ni à la qualité des personnes, qu'il soit content; & c'est en vérité tout ce que je souhaite.

MÊLANGES D'HISTOIRE ET DE LITTERATURE.

LUDOVICUS NONNIUS, savant Médecin d'Anvers, a composé un excellent Traité, intitulé *Diæteticon, sive de Re Cibaria*. On ne peut rien lire en ce genre ni de plus utile ni de plus agréable. Il y a cent choses remarquables qui peuvent servir à l'intelligence des Poëtes Latins, principalement d'Horace, de Juvenal & de Martial, qui en corrigeant les mœurs des Romains, ont parlé des viandes qui servent aux plaisirs de la Table. Je ne sai si je dois hasarder ici une conjecture à l'égard de Martial. On lui donne quelquefois le surnom

de *Coous* ou *Cuisinier*, soit que son Pere, ou lui-même en sa jeunesse, eût cet emploi, soit pour quelque raison inconnuë, je me suis imaginé que c'étoit peut-être, parce que Martial dans ses Epigrammes, semble affecter de parler de ce qui regarde les sausses & la bonne chére.

Nonnius réveille l'opinion des anciens Médecins qui ont écrit *de salubri Piscium alimento.* Il fait voir que selon eux, le Poisson est un aliment trés-salutaire aux personnes sédentaires, aux vieillards, aux malades & aux gens de foible complexion; parce qu'il fait un sang de moïenne consistance, qui est propre à leur tempérament.

Le Médecin Simon Sethi, entre les Grecs modernes, est de ce sentiment aprés Galien parmi les Latins. On m'a mandé de Paris, qu'un Médecin célébre tient cette opinion comme un dogme, dont il se promet de faire voir un jour l'importance.

Nonnius se plaint extrêmement des Arabes, qui en traduisant les Auteurs Grecs, ont passé sous silence ce qu'ils ont dit du Poisson; parce qu'on n'usoit guéres de Poisson dans les quartiers de l'Arabie où ils demeuroient, le Païs étant trop chaud & peu aquatique.

Les Orientaux, excepté quelques habitans des côtes maritimes, ne mangeoient guéres de Poiſſon. Les Juifs & les Siriens n'en mangeoient preſque point ; & les Egyptiens s'en abſtenoient par ſuperſtition, s'imaginant que Venus, à qui ils rendoient un culte particulier, s'étoit métamorphoſée en Poiſſon. Sous le Septentrion l'on mange plus de Poiſſon que par tout ailleurs. En Hollande & en Angleterre, le peuple mange plus de Poiſſon que de viande. Généralement dans l'Occident, ſur tout en France, le Poiſſon eſt aſſez d'uſage. Les Romains en faiſoient leurs délices. Les Eſpagnols en mangent peu, & l'accommodent tres-mal.

Il ne ſe voit perſonne qui naiſſe avec averſion pour la viande ; mais il y a bien des gens qui ſont nez avec un extrême dégoût pour le Poiſſon, & qui ne peuvent le digérer. Philippes II. Roy d'Eſpagne ne le pouvoit ſouffrir, & n'en mangeoit jamais : Il diſoit que ce n'étoit que de l'eau gelée, ou de la gelée d'eau. Il eſt vrai auſſi qu'il y a des gens qui ſont trés-friands de Poiſſon : La Reine Atergatis l'aimoit avec tant d'excés, qu'elle défendit à ſes ſujets d'en manger,

de crainte qu'il n'y en eût pas assez pour elle.

¶ C'est une lecture bien séche & bien triste que celle des Rabins. Néanmoins si l'on vouloit recueillir toutes leurs pensées & leurs expressions grotesques, il y auroit dequoi rire. Quand on interroge ces Docteurs sur la Loi *Zelotipia*, qui est en grande vénération parmi eux, & qu'on leur demande combien il faut qu'une femme demeure de tems avec un homme suspect, afin que son mari la puisse légitimement soupçonner d'infidélité ? Ils répondent gravement, qu'il suffit qu'elle y demeure autant de tems qu'il en faut pour faire cuire un œuf frais, & l'avaler.

¶ On sait que le Cardinal Braçantio a fait un Traité du *Chocolat* : Mais on ne sait peut-être pas que le Cardinal de Lion Alphonse de Richelieu, est le premier en France qui a usé de cette drogue. J'ai oüi dire à l'un de ses Domestiques, qu'il s'en servoit pour modérer les vapeurs de sa rate ; & qu'il tenoit ce secret de quelques Religieux Espagnols qui l'aportérent en France.

¶ C'est une chose qu'on a souvent expérimentée dans les montagnes de Dau-

phiné & de Savoïe, que les liévres qui ſont blancs, parce qu'ils ont toûjours la nége devant les yeux, deviennent gris quand on les enferme dans des lieux où ils ne voïent point de nége; & que quand on les remet dans les néges, ils reprennent leur premiere blancheur.

¶ Le Cardinal de Richelieu diſoit qu'il ne connoiſſoit au monde que trois hommes ſouverainemeut ſavans, qui étoient Meſſieurs de Saumaiſe, Grotius & Bignon. Feu M. de Peïreſc diſoit que Grotius valoit deux Saumaiſes. M. Baſnage le nie., & dit que Grotius égale ſeulement Saumaiſe & Scaliger. Je parirois bien pour M. de Peïreſc contre M. Baſnage; & il y auroit bien des gens, entr'autres M. Colomiez, qui ſeroient de moité avec moi. M. de Saumaiſe avoit l'eſprit trés-vif, & la mémoire prodigieuſe. Autant de Livres de ſa façon, autant d'*Impromptu*: Mais il ne digéroit pas aſſez les matiéres qu'il traitoit: Ce qu'il donnoit au public, il le donnoit tout crû, avec dédain, & comme tout en colére. Il ſembloit jetter ſon Grec, ſon Latin & toute ſa ſcience à la tête des gens. Grotius au contraire, conſidére tout, digére tout, l'ordonne & le ran-

ge sagement : Il respecte & ménage son Lecteur : Son érudition est comme un grand fleuve, qui se répand largement, fait du bien à tout le monde. Autant d'Ouvrages de Grotius, autant de chef-d'œuvres en tout genre ; ce qui est sans exemple chez les Anciens & chez les Modernes. Jamais Auteur n'a mieux choisi ses sujets d'écrire : Il s'agrandit avec eux, & ils s'agrandissent avec lui : *Crescit cum amplitudine rerum vis ingenii.*

¶ Etant à Leyde, M. le M. me dit : Je ne sai pourquoi ceux qui ont pris soin de la nouvelle Edition du Breviaire de C... au lieu de la magnifique Oraison : *Deus qui ad majorem tui nominis gloriam, &c.* que les N. N. ont fabriquée pour leur S. N. N. ont ajusté à ce Saint, l'Oraison des B. *Viti, Modesti & Crescentia*, qui se trouve dans le Breviaire Romain le 15. de Juin : *Da Ecclesia tua quæsumus Domine, sanctis Martyribus tuis Vito, Modesto atque Crescentia intercedentibus, superbè non sapere, sed tibi placitâ humilitate proficere ; ut prava despiciens, quæcumque recta sunt liberâ exerceat charitate. Per Dominum nostrum, &c.*

¶ Ceux qui disent que le Bocalini n'est pas le véritable Auteur de la *Pietra di Parrangone*, & qu'il n'a fait que prêter son nom aux Cardinaux Borghese & Caëtan, qui cherchoient à se venger des Espagnols à coups de plume, en disent trop. Le stile de ce Livre est constamment le même que celui des autres Ouvrages de Bocalin : C'est par tout le même génie & le même tour d'esprit qui régnent. Ses *Raguali di Parnasso*, sont écrits sur le modêle de Lucien ; & l'on peut dire que cet Auteur est le Lucien d'Italie. Il a eu depuis sa mort des imitateurs ; mais il n'a point eu d'égal que le malheureux Ferrante Pálavicin, Auteur du *Divortio Celeste*, & du *Correrio Svaliggiato*. Trop d'esprit & trop d'emportement, firent périr ces deux rares Ecrivains. On eut beau les avertir : *Ma gli animi vivaci non possono sempre reprimere si grandi pruriti, ondo ò bisogna che sfogino, o vero che restino suffocati.* Il faut que ces gens-là si vifs s'échapent, ou qu'ils crévent. Il en coûta la tête à Pálavicin; & le Bocalin *fu sacchettato* ; c'est-à-dire si bien battu par les Espagnols, qu'il en mourut peu d'heures aprés. C'est une invention des Italiens pour tuer un hom-

me ſans répandre de ſang, de le fraper rudement ſur le dos avec des ſachets remplis de ſable. Les meurtriſſeures en ſont incurables : la gangréne s'y met ; & la mort achéve le meurtre.

Je dirai deux mots de l'hiſtoire de Ferrante Pálavicin pour l'inſtruction de pluſieurs.

Ferrante Pálavicin Chanoine de Latran, illuſtre par ſa naiſſance & par ſon mérite, ſe broüilla malheureuſement pour lui, avec les Barberins, durant leur plus grande élevation, & les déchira par ſes cruelles ſatires. Elles parurent d'abord écrites à la main, & peu aprés imprimées avec une planche, ſur laquelle étoit gravé un Crucifix planté dans des épines ardentes, & environné d'un gros eſſein d'abeilles, avec ce verſet des Pſeaumes : *Circumdederunt me ſicut apes ; & exarſerunt ſicut ignis in ſpinis ; & in nomine Domini, quia ultus ſum in eos* : faiſant alluſion aux abeilles que les Barberins portent dans l'écuſſon de leurs armes. Pálavicin marcha quelque tems à couvert ; mais à la fin étant reconnu auteur de ces ſatires, il ſe retira à Veniſe, où ſes ennemis lui dreſſérent un piége, dont il ne s'aperçût que lorſqu'il fut tombé de-

dans. Le fils d'un Libraire de Paris qui demeuroit chez un Libraire de Venise, où Pálavicin venoit d'ordinaire converser avec les Savans qui s'y rencontroient, gagné par les Barberins, lui fit entendre que s'il vouloit passer en France, il seroit parfaitement bien reçû du Cardinal de Richelieu, qui cherchoit un homme comme lui pour écrire son histoire. La chose lui fut répétée tant de fois, qu'à la fin il y prêta l'oreille; & quand il eut mordu à l'hameçon, il vint des lettres suposées, par lesquelles on lui promettoit une grosse pension, avec ordre au Libraire de l'amener en France, & de fournir largement aux frais du voïage. Ils partirent ensemble, & arrivérent joïeusement à Vaison, petite Ville de la dépendance du Pape dans le Comtat d'Avignon, où le Libraire feignoit avoir des affaires importantes. A l'entrée de cette Ville, Pálavicin voïant les armes du Pape, s'écria, ah! je suis perdu : mais le traître qui l'accompagnoit, l'assurant qu'il n'y avoit rien à craindre, l'engagea dans une Auberge, où des Gardes, sous prétexte de visiter les valises, se saisirent de lui, & le jettérent dans une Prison, d'où il fut conduit à Avignon.

Il cria bien haut, mais on ne l'écouta point; & quand il vit qu'on laissoit évader le Libraire, il reconnût trop tard qu'il étoit vendu & trahi.

Le bel esprit & la belle humeur de Pálavicin, gagnérent le cœur du Géolier, qui prenant compassion de sa mauvaise fortune, adoucit autant qu'il pût les amertumes de sa prison, qui dura plus d'une année. Il permettoit aux honnêtes gens de la Ville & d'alentour, de le voir, & de charmer ses ennuis par des entretiens agréables. Mais Pálavicin enfin, trop impatient dans son malheur, chercha les moïens de se sauver. Il n'en voïoit qu'un qui lui paroissoit immanquable; c'étoit de percer une porte condannée dans la muraille de la Prison. Une nuit lorsque chacun reposoit, il mit le feu avec une bougie à la porte de son cachot, & aïant fait sauter la serrure, il s'attacha à la porte qu'il avoit en vûë, & la perça aisément: mais il trouva derriere une porte de fer qui le jetta dans le desespoir. Le Geolier s'étant éveillé au bruit, & le trouvant dans l'action, le maltraita fort. Les plaintes en furent portées au Magistrat, qui reçût ordre de la Cour de Rome de

faire le procés à Pálavicin ; quelques jours aprés on lui coupa le cou. Ses amis le firent enterrer *celeriter*, *& parvo cultu* ; mais ils le pleurérent amérement, regretant qu'un si bel esprit se fût attiré par sa faute une fin si honteuse.

¶ Il y a dans le grand Bullaire des Seraphins une Bulle assez remarquable d'Urbain VIII. par laquelle ce Pape, pour satisfaire aux justes plaintes du Doïen & du Chapitre de la Cathédrale de Seville, excommunie ceux qui prennent du Tabac dans les Eglises. Les Prêtres en Espagne en prenoient jusques sur l'Autel; & c'est peut-être ce qui a fait dire à l'Abbé Nisseno, que c'est le diable qui a aporté cette herbe abominable des Indes en Espagne, & dans tout le reste du monde. Quand elle parut la premiere fois en France, elle fut apellée *Nicotiana* de M. Nicot qui l'aporta de Portugal, ou herbe à la Reine, à cause que ce Magistrat la presenta à la Reine Catherine de Medicis. On pouroit l'apeler aujourd'hui plus justement *Planta Regalis*, ou l'Herbe des Partisans, dautant qu'elle attire dans les coffres du Roy plus d'or & d'argent qu'il n'en pouroit tirer des Mines les plus riches.

¶ Saint Thomas d'Aquin étoit Normand, & Bas-Normand du côté de sa Mere, qui étoit sortie des Seigneurs Tancrede de Hauteville, &c. La preuve s'en trouve dans de vieux Manuscrits à Coûtances, & dans l'*Année Dominicaine* composée par un Jacobin, qui en fait mention le septiéme de Mars Fête de saint Thomas.

Ce point d'Histoire a donné lieu à une rencontre qui poura réjoüir le Lecteur. Un Prédicateur Bas-Normand, & d'un Ordre Régulier, prêchant avec réputation dans une Ville célébre de Bretagne, fut prié par certains Religieux de cette Ville, de leur donner un Sermon de sa façon le jour de saint Thomas. Le Prédicateur reçût avec plaisir l'honneur que ces Religieux lui faisoient, les assûrant qu'il cherchoit depuis long-tems l'ocasion de faire connoître au Public que saint Thomas d'Aquin étoit Normand & Bas-Normand. Ces Peres éfraïez de ce discours, priérent trés-humblement le Prédicateur de ne rien dire de semblable, vû que les Bretons haïssent les Normans à mort, ce seroit les détourner de leur dévotion envers le Saint, & leur rendre les Thomistes abominables. Le

Prédicateur leur repartit, qu'il ne vouloit offenser personne, ni rien dire en chaire que de bien à propos. Mais le jour de la Fête, sur le milieu du Sermon, venant à parler de la profonde sagesse de saint Thomas, il éleva tout d'un coup une voix de tonnerre, s'écriant à pleine tête: *Aussi étoit-il du Païs de Sapience le grand Saint, Normand & Bas-Normand du côté de sa Mere.* Ce mot lâché, il se fit un éfroïable murmure par toute l'Eglise, & un siflement comme de serpens irritez. Le Prieur outré jusqu'au fonds du cœur, sortit de l'Auditoire, & s'en alla préparer toutes choses à la vengeance. Quand le Prédicateur aprés son action, fut retourné à la chambre destinée au repos des Orateurs sacrez, le Frere qui devoit l'assister, mit le feu à un fagot moüillé; & se retirant, ferma la porte à double tour. La fumée étoufoit le Prédicateur, & il avoit beau vouloir exciter la flâme du coin de son manteau, plus il faisoit de mouvement, & plus il étoufoit. Il bût toute sa sueur dans cet exercice; & ne trouvant ni pain ni vin pour se soûlager, il se jetta sur la paillasse d'un lit dégarni pour prendre un peu de repos: Mais il ne lui fut pas possible, ne pouvant deviner à quoi se termineroit,

un jeu si desagréable. Il étoit dans ces inquiétudes, quand sur le soir il entendit ouvrir sa porte, & une voix qui lui crioit : *Si vous voulez souper, entrez dans la chambre voisine.* Pressé de la faim, car de la journée il n'avoit pris qu'un boüillon, il passa brusquement de sa chambre dans celle qu'on lui marquoit. D'un premier coup d'œil il aperçût une table bien couverte : Un grand turbot étaloit ses franges sur les bords d'un vaste bassin ; des soles, des vives, un ragoût & une tourte de poisson, tenoient les quatre coins de la table ; & dans les entre-deux, il y avoit des capres, des olives, une salade avec des enchois, & des huîtres marinées. Le vin brilloit sur le bufet dans des caraphes de cristal ; & les verres étoient proprement rinsez. Le Pere Prieur avec son Soûprieur & quatre autres de ses Religieux, prenoit l'air d'un grand feu. Le Prédicateur les salua tous : mais pas un ne fit semblant de le voir ni de l'écouter. On presenta à laver ; le Prieur y invita les siens, sans faire nulle civilité au Prédicateur. On se mit à table ; le Prieur mit son Soûprieur à côté de lui, les autres se rangérent de suite deux de chaque côté, personne ne disant au Pré-

dicateur : mettez-vous là. Cependant comme il s'aperçût qu'il y avoit un septiéme couvert, & une septiéme place, il prit sans façon le lieu qu'on lui láissoit. Le Prieur servit ses Religieux, & ne mit rien sur l'assiéte du Prédicateur. Mais le Prédicateur, homme bien avisé, se servit lui-même, & du tranchant de son coûteau fit une bréche irréparable à la tourte qu'il avoit sous les yeux. Le Prieur à plusieurs retours bût la santé de ses Religieux; & ils lui en firent raison, ne faisant nulle mention du Prédicateur, non plus que s'il n'y avoit point été. Il bûvoit pourtant à la sourdine, & on le laissoit boire. Au dessert, le Prieur le verre à la main dit, en s'adressant à ses Religieux : C'est la santé du Prédicateur *Asinus*, *Asinior*, *Asinissimus*, qui a osé prêcher contre la vérité de l'Histoire, que saint Thomas est Normand & Bas-Normand, vous m'en ferez raison. Le Prédicateur se voïant ataqué personnellement, prit son sérieux, & dit d'un ton grave : C'est à tort mes Peres, que vous me traitez si mal : J'ai prêché la vérité dans la chaire de vérité; & c'est à la plus grande gloire de saint Thomas, que j'ai déclaré qu'il étoit Normand & Bas-Normand; en voici la

preuve. Alors tirant dessous son manteau l'*Année Dominicaine*, composée par un savant Jacobin, leur fit voir qu'il n'avoit point parlé témérairement & sans autorité. Le Prieur prit ses lunettes pour examiner la chose ; le Soûprieur l'acoloit pour voir de plus prés ; & les autres regardoient pardessus l'épaule de ceux-ci. Enfin convaincus par leurs propres yeux, & craignant que le Prédicateur ne se vengeât de l'insulte qu'on lui avoit faite, s'acusérent eux-mêmes d'inconsidération, comblérent le Prédicateur de loüanges, admirérent sa profonde érudition, & la grande connoissance qu'il avoit des anciennes Généalogies ; & aprés mille aclamations, le conjurérent d'oublier ce qui s'étoit passé. Le Prieur fit signe qu'on aportât d'une certaine liqueur toute céleste qui sert à apaiser les émotions qui s'élévent quelquefois entre les Freres. Chacun en bût la mesure necessaire pour avoir son effet ; & le sommeil étant survenu, on ne se souvint plus de cette histoire de part ni d'autre, que pour s'en divertir, & en rire de tout son cœur.

¶ Un Espagnol a dit que les bêtes n'ont point d'ame. Un François l'a dit aussi : Mais un Italien plus outré, s'est avisé de

soûtenir

ſoûtenir que les femmes n'ont point d'ame, & ne ſont pas de l'eſpéce des hommes : *Che le donne non habbino anima, & che non ſiino della ſpetie de gli huomini, e vienne comprobato da molti luoghi della Scrittura ſanta* : ce que l'Auteur tâche de prouver par pluſieurs paſſages de l'Ecriture Sainte qu'il ajuſte à ſa fantaiſie. Tant que ce Livre ne parut qu'en Latin, l'*Inquiſition* ne dit rien ; mais dés qu'il fut traduit en Italien, elle le cenſura, & le défendit. Les Dames d'Italie prirent ce ſiſtême bien diverſement : Les unes étoient fâchées de n'avoir point d'ames, & de ſe voir ſi fort ravalées au deſſous des hommes, qui les traiteroient doreſnavant comme des guenons : Les autres aſſez indiférentes, ne ſe regardant plus que comme des machines, ſe promettoient de faire ſi bien joüer leurs reſſorts, qu'elles feroient enrager les hommes.

Il étoit bien juſte d'arrêter le cours de cette héréſie qui eſt ancienne, & ſi ancienne, que l'Eccléſiaſtique paroît l'avoir combatuë, lorſqu'il a dit que *Dieu avoit créé à Adam une Compagne ſemblable à lui ; & qu'il leur avoit donné à tous deux une langue, des yeux, des oreilles ; & par*

dessus tout cela, une ame pour penser & se conduire.

L'Auteur du Commentaire sur les Epîtres de S. Paul, faussement atribué à saint Ambroise, dit sur le chapitre onziéme de la premiere aux Corinthiens, que les femmes ne sont pas faites à l'image & ressemblance de Dieu : *Fœminas ad imaginem Dei factas non esse.*

Les Turcs semblent tenir quelque chose de cette opinion ; & s'ils ne croïent pas que les femmes n'ont point d'ames, ils croïent au moins que leur ame est si peu de chose, qu'elle ne sert de rien pour leur salut. Ils se persuadent que les femmes ne se peuvent sauver que par leurs maris, & les filles par leurs peres, comme si elles n'avoient point d'autres ames, que celles de leurs peres & de leurs maris.

¶ M. le Marquis de Fontenay Mareüil Ambassadeur de France à la Cour de Rome, disoit qu'il avoit apris à Venise, de la propre bouche de *Fra-Paolo*, qu'il n'avoit écrit l'Histoire du Concile de Trente, que pour venger sa République de l'injure qui lui étoit faite par le *Scutinio della liberta Veneta.* Ce Moine estimoit que c'étoit la seule réponse qu'on pouvoit faire à ce Livre : surquoi M. de Mareüil

lui dit; *Mon Pere, cela s'apelle donner un coup d'épée pour un souflet.*

¶ La plûpart des femmes des Savans tirent tant de vanité de la capacité & du mérite de leurs maris, qu'elles s'en rendent insuportables. La femme de Barclay auteur de l'*Argenis*, se considéroit comme la femme d'un demi Dieu, & ne croïoit pas que personne au monde fût comparable à son mari. Cela parut bien aprés sa mort; car son héritier lui aïant fait dresser un Sépulcre avec son buste dans l'Eglise de saint Laurent de Rome, à côté d'un Tombeau que le Cardinal Barberin avoit consacré à la mémoire de son Précepteur Bernard Guilielmi, Madame Barclay en fut si indignée, qu'elle fit démolir le Sépulcre, & aporter le buste chez elle, disant que les cendres d'un aussi galant homme que Monsieur Barclée, ne reposeroient jamais bien auprés de ce vilain Pedant.

Madame de Saumaise, outre qu'elle s'imaginoit être Princesse, parce qu'elle suposoit que son mari descendoit des Ducs de Bourgogne, & qu'il étoit allié à la Maison de nos Rois, croïoit être la Reine des sciences, Monsieur de Saumaise étant regardé comme un souverain parmi

les Critiques & les Savans. La bonne Dame se mêloit dans toutes les conférences qui se tenoient dans le cabinet de son Mari. Elle y parloit avec hauteur, & décidoit de tout en souveraine. Comme M. de Saumaise étoit aussi doux & aussi honnête dans la conversation, qu'il l'étoit peu dans ses écrits, cette orgüeilleuse Xantipe croïoit qu'il s'oublioit quand il ne maltraitoit pas les gens, & qu'il ne leur disoit pas des injures.

La premiere femme de M. Rohault, disciple de M. Décartes, dont il expliquoit la Philosophie dans des conférences publiques, se mettoit ces jours-là sur la porte de sa maison, & en refusoit l'entrée à tous ceux qui n'avoient pas l'air de qualité; persuadée qu'il faloit avoir cet air pour mériter d'écouter son Mari. Le bonhomme se tuoit de lui dire, que la fortune ne donne pas toûjours de riches habits aux Philosophes : elle vouloit voir du velours, & n'en démordoit point.

La femme du moderne *Roscius*, au desespoir de ce qu'on refusoit les honneurs funébres à son époux, crioit comme une enragée : *Eh pourquoi refuser ces petits devoirs à un homme qui a mérité des Autels!*

¶ L'Abé Godon Chanoine de Roüen, & ancien Précepteur de M. l'Abé de Lionne, a traduit d'Italien en François l'Histoire du Concile de Trente de Palavicin. Il ne veut point donner cette Traduction au public; parce que cette Histoire, à ce qu'il prétend, n'est pas *di gusto Francese*. Il assure que la Satire qui parut il y a quelques années contre cet Historien, sous le titre d'*Evangile de Palavicin*, & qu'on a atribuée au malheureux M. le Noir de Séez, est remplie de calomnies; que les passages tirez de cet Auteur, sont ou faussement alléguez, ou malicieusement tournez en ridicule; & que l'endroit où on lui fait dire des choses si impertinentes d'Aristote, est un des plus beaux endroits de tout le Livre. Cela mérite bien d'être examiné sur l'original.

¶ Un Gentilhomme de la suite de M. le Nonce m'étant venu voir, la conversation tomba sur les Historiens anciens & modernes. Je lui demandai ce que l'on disoit en Italie de l'Abé Maimbourg? On dit de lui (me répondit-il) qu'il est entre les Historiens ce que *Momus* est entre les Dieux; qu'il n'est là que pour faire des historiétes & des contes à dormir debout.

¶ M. de Brebeuf dans sa jeunesse n'avoit d'inclination que pour Horace : un de ses amis, nommé Gautier, qui est mort Lieutenant Général de Clermont en Beauvoisis, avec la réputation de bel esprit, n'avoit au contraire d'atachement que pour Lucain, & le préféroit à tous les autres Poëtes. Cette préférence causoit souvent des disputes entr'eux ; mais à la fin fatiguez de toûjours disputer & de ne rien terminer, ils convinrent que chacun d'eux liroit le Poëte de son compagnon, l'examineroit, & en jugeroit avec équité. La chose fut faite, comme elle avoit été résoluë ; & il arriva que M. Gautier aïant lû Horace, en fut si charmé, qu'il ne le quita jamais depuis ; & que M. de Brebeuf aïant lû Lucain, s'y abandonna desorte, qu'enivré de son génie, il devint aussi Lucain que Lucain même, & encore plus, *Lucano Lucanior* dans la Traduction en vers François qu'il nous en a donnée.

¶ Il est remarquable qu'en ce qui regarde le progrés des Arts & des Sciences, le hasard & la fortune y ont toûjours quelque part. J'ai oüi dire au Pere Salmon de l'Oratoire, & cela m'a encore été confirmé par d'autres, que le Pere Mal-

branche aïant fait ses études de Philosophie & de Théologie à l'ordinaire, & sans autre dessein que de s'adonner à la piété; ce fut par hasard qu'en remuant des Livres chez un Libraire, *l'Homme de Décartes* lui tomba sous les mains, qu'il en lût quelque chose, & que ce quelque chose l'obligeant de lire le reste, il entra de lui-même dans ces profondes méditations, qui ont donné naissance à ces beaux ouvrages de Physique, de Méthaphysique & de Morale, qui le font passer pour le Platon de nos jours.

¶ Il y a du bonheur & du malheur à tirer des Etymologies, comme il y en a à tirer à la Blanque. Pour une de bonne, cent de mauvaises. La plûpart de celles des Anciens ne vâlent rien, & celles des Modernes ne sont guéres meilleures. Il n'en faut pourtant pas tout-à-fait mépriser l'exercice. Une méchante Etymologie, à force d'y reflèchir, donne quelquefois naissance à une bonne; & aprés avoir long-tems mal deviné, à la fin on devine bien. Les Stoïciens recherchoient avec soin l'étymologie de chaque terme. Les Jurisconsultes tout de même; & c'est suivant leurs maximes, que Ciceron veut bien admettre l'étymologie de *Fidélité*, qui vient (selon

quelques Auteurs) de ce que la fidélité consiste à faire ce que l'on dit, ou plûtôt ce que l'on promet : *Credamusque quia fiat quod dictum est, appellatam fidem.*

¶ Messieurs de Thou, qui ont été si long-tems chez nous, la gloire & l'ornement des belles Lettres, n'avoient pas seulement la noble passion de remplir leur Bibliothéque d'excellens Livres qu'ils faisoient rechercher par toute l'Europe, ils étoient encore trés-curieux que ces Livres fussent parfaitement bien conditionnez. Quand il s'imprimoit en France, & même dans les Pais étrangers quelque bon Livre, ils en faisoient tirer deux ou trois exemplaires pour eux, sur de beau & grand papier qu'ils faisoient faire exprés, ou achetoient plusieurs exemplaires, dont ils choisissoient les plus belles feüilles, & en composoient un volume le plus parfait qu'il étoit possible. Mais aprés tant de soins & tant de dépenses, cette belle & riche Bibliotéque a été sur le point d'être dissipée ; & ce n'a été qu'en passant en d'autres mains, & changeant de nom, qu'elle s'est sauvée du naufrage. M. de Menard l'a achetée ; & ce n'est plus aujourd'hui *Bibliotheca Thuana*, si célébre par toute l'Europe, c'est par

son destin, *Bibliotheca Menarsiana*, comme l'apelle Santeüil dans un Poëme Latin qui nous tire les larmes des yeux.

¶ Le fameux Guy Patin étoit satyrique depuis la tête jusqu'aux pieds. Son chapeau; son colet, son manteau, son pourpoint, ses chausses, ses bottines; tout cela faisoit nargue à la mode, & le procés à la vanité. Il avoit dans le visage l'air de Ciceron, & dans l'esprit le caractére de Rabelais. Sa grande mémoire lui fournissoit toûjours dequoi parler, & il parloit beaucoup. Comme il savoit quantité de choses singuliéres, & qu'il diversifioit aisément la conversation, on l'écoutoit avec plaisir. Il étoit hardi, téméraire, inconsidéré: mais simple & naïf dans ses expressions. Grand ennemi des Charlatans; plus savant qu'habile & heureux Médecin. Sa Bibliotéque étoit nombreuse, & assez garnie de Livres d'un certain genre, qui ont fait tort à sa réputation, & à la fortune de son fils. Lorsque nous étions encore tout jeunes, nous nous excitions les uns les autres, à aller écouter son beau latin & ses bons mots dans l'Ecole de Médecine où il professoit. On a de son stile dans la Vie du Médecin Piétre, que le bon homme Balesdans a fourée sans exa-

mon, parmi les Eloges des Hommes Illustres de Papyre Masson. Il avoit promis plusieurs Ouvrages au Public, entr'autres une Histoire des Médecins célébres: mais il n'a point exécuté ses promesses. Il ne reste de lui que ses Lettres qui sont le portrait au naturel de son cœur & de son esprit. C'est dommage qu'elles soient tachées d'impiétez & de médisances atroces. On pouroit mettre justement à leur tête ou sous le portrait de l'Auteur, ce mot des Anciens: *Cavete canem.* Ce qu'il dit du Cardinal du Perron, est une horrible calomnie qui n'a nul fondement. Ce grand homme étoit aussi sage & aussi vertueux qu'il étoit savant.

Un des premiers exercices de M. Patin à Paris fut de corriger les épreuves chez les Imprimeurs, en quoi il réüssissoit parfaitement. Mr Riolan, l'honneur des Médecins de son tems, à la seule vûë de quelques-unes de ses corrections, jugea avantageusement de son esprit & de sa capacité, & lui donna son amitié. Au commencement qu'on eut trouvé l'Art d'imprimer les Livres, les plus grands hommes faisoient gloire d'être les correcteurs des habiles Libraires. Les Médecins, les Jurisconsultes, les Prêtres, & les Evê-

ques mêmes s'en mêloient. *Joannes Andreas Præsul Aleriensis, in Coradi Suveynheym & Arnoldi Pannarts Libraria Taberna ἐπανορθωτὴς esse non dedignatus est.*

M. Patin faisoit profession d'une Philosophie un peu forte, & qui aprochoit de celle des Cyniques. Mais aprés tout, il ne pût suporter la disgrace de son fils *Carolus*: ce qui avança ses jours. Sa famille étoit du Beauvoisis. Un de ses parens me fit remarquer par rencontre à la porte du Charnier des Sts Innocens du côté des halles, l'Epitaphe de l'un de ses ancêtres qui s'étoit habitué à Paris. Cette Epitaphe avoit pour timbre, un arbre gravé dans la pierre, & de petits oiseaux qui s'envoloient. Autour étoit cette devise, ou plûtôt ce *Rebus* de Picardie : *Ils ne s'y sont pas teints*, pour équivoquer à *Patin*.

¶ Il n'y a guéres de choses dont les Historiens doivent avoir plus de soin que de la propriété des noms des Familles, des Villes & des Places. C'est une faute presque irréparable dans M. de Thou, d'avoir latinisé à sa fantaisie les noms des Personnes de remarque dont il fait mention. M. du Cange a fort bien observé sur Ville-Hardoüin, qu'il y a plusieurs cho-

ſes obſcures dans cet Hiſtorien, tant pour les circonſtances de l'Hiſtoire Bizantine, que pour les noms & les ſurnoms des Familles pour la plûpart éteintes, & des noms propres des Villes & Places de la Grece, corrompus à l'égard de leurs anciennes apellations.

Le Venitien Paolo Ramuſio, qui trouve cela à redire dans Ville-Hardoüin, a échoüé lui-même contre cet écueil dans ſon Hiſtoire Latine de Conſtantinople, quand il parle des Familles Françoiſes. On eſt aſſez embaraſſé à cet égard dans la lecture des Mémoires de Comines : ce qui vient ſans doute de la faute des Copiſtes, qui ſe ſont mêlez de corriger ce qu'ils n'entendoient point. L'Hiſtorien d'Avila, en rendant compte de nos guerres civiles, ſe trompe ſouvent aux noms propres des Perſonnes & des Villes de France. Il y a auſſi quelques fautes dans les Mémoires Italiens du Cardinal Bentivoglio, où des noms propres de Familles Françoiſes ſe trouvent corrompus : Il eſt vrai qu'il y a peut-être en cela plus de la faute de l'Imprimeur que de l'Hiſtorien, qui ſavoit fort bien le François ; & en effet les Imprimeurs Holandois ſont ſujets à ces fautes dans les Livres des Etrangers qu'ils met-

tent ſous la preſſe. Mais pour n'épargner perſonne, il faut dire que touchant les langues vivantes, nous n'avons guéres d'éditions bien correctes que celles des Imprimeurs qui parlent naturellement ces Langues.

La cauſe la plus générale pourquoi l'on broüille tout quand on latiniſe les noms propres, c'eſt que juſqu'à preſent on n'a rien eu de réglé touchant cette maniére de faire. Il ſeroit ſouhaitable que quelqu'habile Grammairien entreprît d'en compoſer des régles, qui étant certaines, feroient que chacun s'entendroit : Mais comme cela n'eſt pas encore fait, il eſt plus à propos de laiſſer les noms propres tels qu'ils ſont dans leur Langue, que de les rendre inintelligibles en les voulant latiniſer de fantaiſie.

¶ Quand M. de Saumaiſe ſe mêloit de faire des Vers François, il faiſoit pitié. On en peut juger par ceux de ſa façon, qui ſe trouvent dans l'une de ſes Lettres à M. *Staackmannus* Holandois, qui avoit bien la mine d'être auſſi bon Poëte François que M. de Saumaiſe.

Voici ces beaux Vers. C'eſt un Sonnet, j'en avertis le Lecteur.

Où vas-tu chére Muse ? où est toute ta bande ?
As-tu laissé tes Sœurs : que fais-tu seule ici ?
Ton séjour est Paris ; cependant te voici.
Quelle humeur t'a portée à venir en Holande ?

Mais me trompé-je point ? dis-moi je te demande,
Ne viens-tu pas de France ? & pourquoi donc ainsi.
Change-tu ces doux lieux en un air sans merci,
Où toûjours pluie ou vent, ou le froid nous gourmande.

Je ne me trompe point, la Muse que je voi
Au geste & à l'habit n'a rien, comme je croi,
Qui nous fasse juger qu'elle soit Holandoise.

Je suis pourtant trompé. Qui ne le seroit pas ;
Voïant sa parole, & son port & son pas,
Sa face & sa façon, & sa robe Françoise.

Il est bon d'avoir de ces exemples, qui font voir qu'il est souvent avantageux d'écrire en une Langue qui ne soit pas trop connuë : car si ces Vers étoient écrits en Latin ou en Grec, ils ne manqueroient pas, venant de la veine de l'incomparable Saumaise, de passer pour un chef-d'œuvre de l'art. Les Anciens ont cela pardessus les Modernes, qu'on n'entend pas assez leur Langue pour bien juger de leurs Ouvrages. Nous ne connoissons pas toutes les beautez de leur élocution ; mais nous n'en connoissons pas aussi tous les défauts.

¶ Le stile des Anglois est un stile long, ennuïeux, embarassé, trés-dificile à traduire en Latin, en Italien & en François. *Orationis structura quæ hîc apud generosiores laudatur, & usu maximè apud eos obtinuit, amplis & pluribus sibi invicem connexis periodis constat : atquè hoc anglico sermone est familiare, ut per alias rationes, sed potissimùm per pronomina & participia relativa (qualia nulla suppetunt) sententias distinctas & verborum comprehensiones ambitusque simul in unam periodum scriptores compaginent, quas indivulsas in latinum traducere est perdifficile.* Il faut avoir ceci devant les yeux, quand on lit les ouvrages des Anglois en leur Langue, & quand on travaille à les traduire en la nôtre. Peut-être que l'Anglois se traduiroit mieux en Espagnol qu'en François, comme le François se traduit mieux en Grec qu'en Latin. L'Italien ne trouve guéres de langue qui lui soit tout-à-fait propre pour être traduit avec toute sa délicatesse & tous ses diminutifs. L'Allemand s'accommode assez de la Langue Latine.

La prononciation des Anglois n'est pas moins dure que leur langage : mais ils sont insuportables quand ils prononcent

le Latin. Le ſavant Hubert Languet dans les Lettres latines qu'il adreſſe *ad Philippum Sydneum*, jeune Seigneur Anglois, lui recommande ſur tout d'aprendre dans les Colléges d'Allemagne, où il étudioit alors, à bien prononcer le Latin, les Anglois aïant ce défaut d'affecter dans leur langue même une trés-méchante prononciation. L'uſage de la Langue Françoiſe & de la Langue Italienne, ſert un peu à les redreſſer, comme cela ſe remarque dans ceux qui ont demeuré quelque tems en France & en Italie.

¶ Luther diſoit que ce qu'il ſavoit d'Hebreu, étoit peu de choſe; mais que ce peu lui étoit plus cher que tous les biens du monde. Depuis Luther, les intérêts de la Religion ont fait qu'on a bien avancé dans la connoiſſance de cette Langue & des autres Langues ſavantes. J'ai oüi dire à un fort habile homme, qu'il ſe trouve aujourd'hui en France plus de gens qui ſavent aſſez bien le Grec & l'Hebreu, que de gens qui ſavent le Latin parfaitement.

¶ Il y a cela de ſingulier & de trés-remarquable dans la conduite d'Elizabeth Reine d'Angleterre, qu'elle faiſoit ſervir ſes plaiſirs à ſa politique, & qu'elle établiſſoit ſes affaires par où d'ordinaire

les Princes se détruisent & se ruinent. Ses amours étoient secrettes, & si secrettes, que jusqu'à present l'on n'en a point découvert tout le mistére; mais l'utilité qu'elle en tiroit étoit publique, & alloit toûjours au bien de l'Etat. Ses Galans étoient ses Ministres, & ses Ministres étoient ses Galans. L'amour commandoit, & l'amour étoit obéï. Milord Digby disoit, que le régne de cette Princesse étoit heureux; parce que c'étoit un régne d'amour, dans lequel on prend en gré ses chaînes & son esclavage.

¶ L'accent Gascon est un accent aigu, qui ne se fait que trop sentir. L'accent Normand au contraire, est un accent émoussé, grossier & pesant, qui assomme les oreilles. Les Gascons aiment leur accent jusqu'à la folie, c'est-à-dire jusqu'à le garder à la Cour même, où il est ridicule de le garder. Le premier Duc d'Espernon en étoit si entêté, qu'il auroit plûtôt choisi de perdre sa fortune que de perdre son accent. Il y mettoit son honneur, comme un Espagnol à conserver sa moustache. En vain le Cardinal de Richelieu lui en faisoit la guerre, il ne s'en corrigeoit point.

Les Normans plus sages n'aiment point

leur accent ; & il s'en voit peu qui ne le perdent à Paris & à la Cour. La raison qu'on en peut rendre, c'est que l'accent Normand est trop grossier pour favoriser la vanité de l'esprit ; & que l'accent Gascon la favorise beaucoup par je ne sai quelle élévation qui ne déplaisant pas à ceux qui l'écoutent, plaît encore davantage à ceux qui cherchent à se faire distinguer, en parlant d'un certain ton.

Quand les Normans ne quittent point leur accent hors de leur païs, ce n'est point par amour propre ; mais par une méchante habitude, qui ne se déracine pas aisément dans toutes sortes de personnes. Témoin M. de Ségrais, qui étant de l'Académie Françoise, & on peut dire de la Cour où il a passé sa jeunesse, parle encore aujourd'hui le bas-Normand tout plat : ce qui donna autrefois lieu à Mademoiselle de Montpensier, de dire à un Gentilhomme qui alloit faire le voïage de Normandie avec M. de Ségrais : *Vous avez là un fort bon guide, il sait parfaitement la Langue du païs.*

¶ Les Espagnols se défont de leur accent plus aisément que les Italiens, quand ils demeurent parmi nous, & sur tout à la Cour. Les deux derniéres Reines de Fran-

ce ne conservoient rien en parlant François de leur langage Espagnol : Mais Marie de Médicis ne quitta jamais son accent Italien ; elle disoit toûjours *ma Mousique, Mousśou*, & d'autres semblables. Catherine de Médicis avant elle, quoiqu'elle prononçât parfaitement bien le François, faisoit quelquefois sentir son accent Florentin, sur tout quand elle étoit en colére, & qu'elle parloit *des grosses dents.* Le Marquis d'Ancre mêloit des paroles Italiennes à nôtre François, & il y prenoit plaisir. Le Cardinal Mazarin conserva l'*ou* des Italiens jusqu'à la mort ; & de tous nos mots François, il n'y en a point qu'il prononçât plus volontiers que celui de *Bourse.* Il ne cessa jamais de dire *Souisse, Arquebouse, &c. Souisse* (disoit-il un jour pour congédier un importun qui lui demandoit un gros Bénéfice) *prend ton Arquebouse, & va touer un Abé, pour que je doune oune Abaïe à cet homme.* De son tems on disoit à la Cour par complaisance, *chouse, houme, persoune* pour *chose, homme, personne* ; & cette méchante prononciation passa de la Cour jusques aux beaux diseurs de la Ville : Grande sotise.

¶ Le caractére le plus général des

grands hommes, c'eſt de parler peu. L'ancien Maréchal de Briſac, *parloit bien, mais peu : ce qui déplaiſoit fort à aucuns*, dit un Hiſtorien de ce tems-là. On les a vûs M. de Bonivet & lui depuis le dîner juſqu'au ſouper, joüer aux échets, ſans proférer une vintaine de paroles. François I. aimoit le Commandeur de Capouë Leon Strozze, parce qu'il étoit froid, taciturne & de douce converſation. Le Duc d'Albe étoit bien fait & de bonne mine, mais froid & réſervé. Le Maréchal de Toyras ne parloit preſque point ; & ce fut cette taciturnité qui fit juger au Duc d'Eſpernon, qu'il deviendroit un grand perſonnage. Feu M. de Turenne parloit peu, aidé en cela par la nature, étant né avec quelqu'empêchement à ſa langue : On le comparoit à M. l'Amiral d'Annebaut, dont Brantôme a dit, *qu'il n'avoit pas la façon de Courtiſan ſi galante comme pluſieurs autres, ni la parole, mais qu'il étoit un trés-homme de bien & trés-brave auſſi : Tout bégue eſt tel, ainſi qu'ont tenu les Anciens.*

M. le Duc de la Rochefoucault, qui penſoit & écrivoit ſi bien, étoit tout retiré en lui-même, & ne parloit guéres. M. le Maréchal Faber qui pouvoit tou-

jours dire, *sum apud me*, gardoit un profond silence. Lorsqu'il étoit Gouverneur de Sedan, il laissoit faire les honneurs de sa maison à Madame la Maréchale sa femme, & ne se mettoit guéres à table que sur la fin du repas, ou au dessert. Dans ses promenades, quoiqu'il marchât fort accompagné, il parloit aussi peu, que s'il avoit été seul. Le Comte de Guitry, qui étoit dans la faveur, & qui la méritoit bien, vivoit à la Cour renfermé dans son cœur comme un Hermite, & ne parloit qu'à demi mot : ce qui le fit surnommer *Guillot le Songeur*, ou *le Muet du Grand Seigneur*. Le dernier Duc de Longueville avoit l'air réservé, & même un peu froid, & n'étoit pas grand parleur. Les Espagnols qui ne veulent pas déroger à la *gravidad*, ni à la *decendencia*, se tiennent *recadatos*; c'est-à-dire, particuliers & retirez, pensent beaucoup & parlent peu. Le dernier Roy d'Espagne Philippes IV. tenoit presque toûjours les yeux ouverts regardant vers le Ciel, & la bouche fermée. Nous avons un Prince en Italie qui a toûjours la bouche ouverte, & qui ne dit pas grand chose. Le Roy qui parle si bien, parle peu. Tous ces exemples confirment ce que nous avons dit, que le si-

lence eſt le caractére des grands hommes : *Silent ſatis loquuntur.*

Il s'en trouve pourtant quelques-uns, & ceux-là ſont à craindre, qui parlant aſſez, & affectant au dehors une converſation aiſée, n'en ſont pas moins apliquez à des deſſeins couverts & à des penſées profondes. Le Marquis de Bedemar Ambaſſadeur du Roy d'Eſpagne à Veniſe, étoit de ces gens-là. Et les Venitiens qui ſont de grands politiques, gardent aſſez cette métode dans les Cours étrangéres. Brantôme remarque que les Ambaſſadeurs de Veniſe à la Cour de France, *parloient peu dans leurs Harangues ; mais qu'ils ſe mettoient auſſi-tôt à deviſer familiérement avec nos Rois.*

¶ C'étoit la coûtume de nos prémiers Imprimeurs de mettre des deviſes ou des vers avec leur nom à la fin des Livres qu'ils donnoient au Public. Voici deux Vers aſſez jolis que je trouve à la fin des Decrets de Bâle & de Bourges, ſous le titre de *Pragmatique Sanction*, avec un Commentaire de Côme Guymier Licentié és Droits, de l'Edition d'André Bocard à Paris 1507.

Stet Liber hic, donec fluctus Formica marinos
Ebibat : & totum Teſtudo perambulet orbem.

Les Imprimeurs ne mettoient pas seulement leurs noms dans ces sortes de Vers, mais aussi les noms des Correcteurs, comme cela se voit *in Commentariis Andreæ de Ysernia super Constitutionibus Siciliæ*, de l'impression de *Sextus Russingerus* à Naples 1472.

Sixtus hoc impressit : sed bis tamen ante revisit
Egregius Doctor Petrus Oliverius.
At tu, quisquis emis, Lector studiose, libellum
Latus emas : mendis nam caret istud opus.

On ne remarque point de Privilége du Prince, ni d'Aprobation de Docteurs dans les premiéres Editions de nos Livres. Quand on commença à prendre des Priviléges en France, on s'adressoit au Parlement qui les donnoit pour le Roy.

¶ M. Cujas étoit de ces génies heureux qui aprennent tout d'eux-mêmes. Il se perfectionna dans les Langues Grecque & Latine, & aprit tout ce qui apartient aux belles Lettres, sans l'aide de personne. C'est celui de tous les Jurisconsultes modernes, qui a pénétré plus avant dans les origines & les sources des Loix & du Droit Romain : Il se servoit pour cela de deux choses, de l'analogie des mots, & de la connoissance de l'Histoire, suivant la métode des anciens Jurisconsultes. An-

tonio Delcamp, de qui j'ai apris le Droit Civil, donnoit chaque jour deux leçons, l'une de l'Histoire Romaine, & l'autre des Institutes. Il disoit que les Institutes & l'Histoire étoient les deux portes de l'ancienne Jurisprudence.

M. Cujas étoit un homme sage. Quand on lui demandoit son avis sur les questions de Théologie qui se remuoient de son tems avec beaucoup de bruit & de scandale, il répondoit fort prudemment : *Nihil hoc ad Edictum Prætoris.* En éfet, il est bon que chacun se mêle de son métier ; & si les autres Savans, principalement les Grammairiens de ce tems-là, avoient tenu la même maxime, il ne se seroit pas tant introduit de chicanes & de broüilleries dans la Religion.

¶ Socrate aprit à joüer des instrumens dans sa vieillesse. Caton âgé de quatre-vingt ans, s'avisa d'aprendre le Grec. Et Plutarque déja vieux aprit le Latin. Jean Gelida de Valence en Espagne, ne commença à étudier les belles Lettres qu'à quarante ans. Henry Spelman aïant négligé les Sciences durant sa jeunesse, les reprit à l'âge de cinquante ans avec un fruit merveilleux. Fairfax aprés avoir été Général des Troupes du Parlement d'Angleterre

gleterre, passant par Oxfort, se fit recevoir Docteur en Droit l'épée à la main. M. Colbert Ministre d'Etat, & presque sexagenaire, retourna au Latin & au Droit, dans un poste où il est presque pardonnable d'avoir oublié l'un & l'autre. L'Abé Galois fut son Maître, & n'y perdit pas sa peine ni son latin. Feu M. le Tellier étant Chancelier de France, se faisoit répéter la Logique pour en disputer avec Messieurs ses petits Enfans. Une personne de grand mérite, & qu'il estimoit beaucoup, l'aïant trouvé dans cet exercice, cet illustre Ministre lui dit: Et bien Monsieur, qu'en pensez-vous; ne suis-je pas bon Logicien? Trés-bon Monseigneur, lui repartit celui-ci: Vous avez toûjours raisonné sur de fort bons principes, & vous en avez tiré de trés-bonnes conclusions.

¶ Virgile ne doit point sortir des mains des jeunes gens. Son langage est plus beau & plus naturel que celui de Ciceron. C'est le plus judicieux, le plus sage & le plus pur des anciens Poëtes Latins. Il y a beaucoup à profiter dans son Eneide: *ad formandos mores in genere totum Poëma. Est enim imago ἀνδρὸς πολιτικοῦ, καὶ στρατηγοῦ.* Les Georgiques de ce Poëte,

sont un chef-d'œuvre en leur genre. M. Martin neveu de feu M. de Voiture en a fait une belle Traduction en Vers françois, qu'il ne laisse voir qu'à ses amis.

¶ *Ipekakuana, seu Radix Brasiliensis.* Cette plante qui nous vient du Bresil, est un Spécifique immanquable pour le flux de sang. Nos Botanistes n'en parlent point, excepté Pison qui en a donné le nom & la figure, sans rien dire de sa vertu. M. *Helvetius*, apellé communément le Médecin Holandois, est le premier qui heureusement pour lui & pour nous en a apris l'usage en France : l'histoire mérite bien d'en être raportée.

M. *Helvetius* est fils d'un Médecin d'Holande : Il n'eut pas si-tôt achevé ses études de Médecine, que son pere l'envoïa à Paris pour y debiter des poudres capables, à ce qu'il prétendoit, de l'enrichir dans un païs où de nouveaux remédes font aisément naître de nouvelles maladies, & des malades sans nombre. Cependant le jeune Helvetius, avec toute sa vigilance & tous ses soins, ne gagnoit pas dequoi vivre : il faloit qu'il donnât une partie de sa marchandise gratuitement pour vendre l'autre ; enfin pressé par la nécessi-

té, il retourna en Holande. Son pere, sans perdre courage, le renvoïa en France avec des poudres plus éprouvées & plus éficaces que les premiéres. Helvetius ne manqua pas dés qu'il fut arrivé à Paris, de le faire savoir au Public ; mais le Public peu échauffé, laissoit morfondre Helvetius : Néanmoins toûjours alerte, il fit connoissance avec un riche Droguiste de la Ville, & le voïoit conjointement avec M. Aforti célébre Médecin de la Faculté, & Botaniste Roïal qui le traitoit d'une maladie fort périlleuse. Le Droguiste retiré d'affaire par les soins d'Aforti, lui offrit pour récompense cinq ou six livres de la Racine de Bresil, comme quelque chose de fort précieux : Mais cette plante, ou plûtôt la vertu de cette plante étant inconnuë à ce Médecin, il aima mieux prendre des Loüis d'or, dont il connoissoit parfaitement la vertu spécifique contre cette maudite peste de pauvreté, qui desole les familles à Paris & ailleurs. La fortune qui vouloit élever Helvetius, & de rien en faire quelque chose, bien contente de voir Aforti prendre le change, & préférer un peu d'or qui n'est que de la terre rouge, selon nous autres Philosophes, à la belle & riche plante *Ipekakuana*, fit tomber cette racine

par l'indulgence du Droguiste entre les mains du jeune favori.

Helvetius court aussi-tôt à l'Hôpital faire *experimentum in animâ vili.* Il prépare sa drogue, & hasardant le tout pour le tout, reconnoît aprés plusieurs expériences, qu'il a le véritable Spécifique contre le flux de sang. Ravi de joïe, & pour un peu aider à la fortune qui lui tend les bras, il fait afficher dans Paris, que: *le Médecin Holandois, aprés une longue recherche & de profondes méditations, aïant enfin trouvé le véritable Spécifique pour la guérison du flux de sang, & la manière de le préparer, ce qui est de la dernière importance; avertit le Public qu'il demeure en telle ruë, telle maison, telle enseigne, & qu'il donnera son remède à prix raisonnable.* Chacun lit l'affiche; le bruit de la nouvelle découverte se répand de toutes parts, & vient jusques aux oreilles du Roy. Sa Majesté fait apeller Helvetius. On le met entre les mains de M. d'Aquin premier Médecin pour être examiné touchant son prétendu reméde. D'Aquin, selon la loüable coûtume de la Faculté, traite Helvetius de Charlatan. Helvetius se défend, & souhaite à d'Aquin un flux de sang pour faire sur

lui une heureuse expérience. Enfin Helvetius l'emporte. Le Roy lui fait donner vingt-quatre mille livres pour son secret, avec le privilége qui n'apartient qu'aux seuls Médecins de la Faculté de Paris, de travailler à l'Hôtel-Dieu. La réputation d'Helvetius s'augmente avec son bonheur : on croit qu'il a des Spécifiques pour toutes sortes de maladies : Il n'est plus parlé que du Médecin Holandois ; c'est à qui l'aura. Il se perfectionne tous les jours dans son art ; & se trouve à l'âge de trente-deux ans, avoir gagné cent mille écus à la barbe du bon M. Aforti, & des plus habiles Médecins de nôtre salutaire Faculté.

¶ Quand je voi les Savans aujourd'hui prendre parti avec tant d'obstination, les uns pour les anciens Auteurs, les autres pour les modernes, il me semble voir les deux Femmes de la Fable, l'une un peu bien meure, qui arrache les cheveux noirs de la tête de son mari, & l'autre encore verte qui en arrache les cheveux blancs; desorte que chacune tirant de son côté pour rendre ce mari plus beau à son goût, le rendent tout chauve. Il faut garder en cela beaucoup d'équité ; les anciens ont leur mérite & leurs usages, & nous avons les nôtres.

Laudamus Veteres ; sed nostris utimur annis,
Mos tamen est æque dignus uterque coli.

¶ On nous a mandé de Roüen que M. Galle homme de lettres, a dans son cabinet qui est fourni de bons Livres, un Recuëil manuscrit des paroles remarquables du Jurisconsulte Jean Selden, qu'il promet de traduire d'Anglois en François, & d'en faire un present au Public, sous le titre de *Seldeniana :* ce qui ne poura être que trés-agréable aux Savans ; cet Auteur étant sans contredit le plus docte des Anglois modernes qui se sont mêlez d'écrire. Je viens d'aprendre que le Manuscrit de Selden a été imprimé en Anglois.

¶ *La Bibliomanie* (comme disoit feu M. Patin) a été une des maladies de ce siécle : Chacun par un luxe curieux, *studiosâ luxuriâ*, a voulu avoir des Livres, & former de grands corps de Biblioteques : *Innumerabiles Libros & Bibliothecas, quarum Dominus vix totâ vitâ suâ indices perlegit. Jam enim inter Balnearia & Thermas, Bibliotheca quoque, ut necessarium domus ornamentum expolitur.* On a envoïé pour cela non seulement dans toute l'Europe, mais aussi dans l'Orient,

pour découvrir des Livres trés-anciens & des Manuscrits rares : ce qui a donné lieu à bien des fourberies & des bévûës. Il y a quelques années que des ignorans ou des fourbes envoïérent ici du bout du monde, des Manuscrits Arabes trés-bien conditionnez, & d'un parfaitement beau caractére. Ils furent reçûs avec respect par ceux qui n'y entendoient rien ; mais les connoisseurs aïant jetté les yeux dessus, on sût bien-tôt que ces Manuscrits qu'on avoit pris pour des Livres trés-curieux, n'étoient que des Registres & des Livres de compte mis au net par des Marchands Arabes : *Risum teneatis amici.*

¶ M. Regis dans ses disputes avec le Pere Malbranche, prétend avec le commun des Philosophes, que *la grandeur de la Lune à l'Orizon, dépend principalement des vapeurs qui s'élévent perpétuellement en l'air, & qui se disposent ensorte au tour de la Terre, que leur surface convexe est concentrique avec elle ; d'où il s'ensuit que ces vapeurs causent aux raïons de la Lune des réfractions qui les font aprocher de la perpendiculaire, & qui sont propres par conséquent à augmenter l'image de la Lune sur la retine, par la même raison que les verres con-*

vexes sont propres à augmenter celles de tous les objets qu'on regarde au travers de ces verres.

Nous avons une expérience qui favorise cette opinion. Un Voïageur curieux qui avoit monté sur le sommet du *Pic de Teneriffe*, qui est la plus grande *Isle des Canaries*, raporta ces années derniéres, à un savant homme des amis de . . . . . qu'étant sur ce sommet, dont la hauteur est de quinze lieuës, le Soleil ne lui avoit paru guéres plus grand qu'une grosse étoile : ce qui ne peut être atribué qu'au défaut des vapeurs, qui se formant bien au dessous du sommet de cette Montagne, ne se trouvent point interposées entre les yeux & le Soleil, pour en augmenter l'objet.

Quelques personnes m'aïant témoigné douter de ce fait, j'ai fait écrire à cet ami, pour m'en assurer davantage : Voici la réponse qu'il a faite.

„ Il y a quelques années, Monsieur, „ qu'un Marchand natif de Marseille, ha- „ bitué & marié à Teneriffe, aïant été ici „ pour affaires durant plusieurs mois, j'eus „ de lõgues & fréquentes conférences avec „ lui sur les raretez des Canaries. Il m'assu- „ ra entr'autres choses, qu'il avoit monté plu-

« plusieurs fois le Pic, ce qui ne se peut
« faire qu'au mois de Juillet ou d'Aoust, à
« cause des néges & des broüillards dont
« il est couvert en tout autre tems, & qu'il
« avoit toûjours remarqué quand il étoit
« au dessus, que le Soleil ne lui paroissoit
« guéres plus gros qu'une grosse étoile;
« mais que la lumiere lui en avoit toûjours
« semblé bien plus claire & bien plus vive
« qu'à l'ordinaire. J'ai l'idée d'avoir lû des
« Relations qui disent la même chose.
« Quant à ce que j'en croi, comment con-
« tester des faits apuïez d'aussi solides rai-
« sons que d'autres, que nous ne saurions
« contester? Le Soleil & la Lune nous pa-
« roissent plus grands à l'Orizon qu'au Zé-
« nith. Les Planettes ne sintillent qu'à l'O-
« rizon. Et les étoiles fixes nous paroissent
« plus grandes à la vûë simple qu'à la lu-
« nette, à proportion que la lunette est bon-
« ne, & qu'elle grossit davantage. Galilée a
« trouvé qu'une étoile de la premiére gran-
« deur, qui lui paroissoit à la vûë simple de
« deux minutes de diamétre, ne lui avoit pa-
« ru à la lunette que de cinq secondes de
« diamétre. M. Auzout a reconnu que l'é-
« toile de deux minutes de diamétre à la vûë
« simple, ne lui avoit paru que de deux se-
« condes avec sa lunette, qui étoit meilleu-

„ re que celle de Galilée. Personne ne s'a-
„ vise de contester ces expériences, parce
„ que nos yeux & nos lunettes nous con-
„ vainquent qu'elles sont vraïes. Mais on
„ veut que celle du Pic de Teneriffe soit
„ fausse, parce que nous ne la pouvons pas
„ faire aisément. Cependant la même rai-
„ son qu'on aporte des Phenomenes dont
„ on convient, peut découvrir aisément la
„ possibilité du Phenomene dont on ne
„ convient pas. Les vapeurs & les exha-
„ laisons rompant les raïons du Soleil &
„ de la Lune à l'Orizon, me les font voir
„ en même tems où ils sont & où ils ne sont
„ pas; & ces aparences vraïes & fausses se
„ confondant en un seul objet, me les fait
„ apercevoir plus grands qu'ils ne sont. La
„ même cause me faisant voir les autres
„ Planettes à l'Orizon, où elles sont & où
„ elles ne sont pas, leur aparence vraïe &
„ fausse venant se confondre en un seul ob-
„ jet, par une action drüe & fréquente qui
„ me frape les yeux, comme font dans les
„ eaux claires & courantes les corps visi-
„ bles qui sont au fond, me les fait sembler
„ sintiller, & plus grandes qu'à l'ordinaire.
„ Enfin la même cause fait paroître à mes
„ yeux simples les étoiles fixes sintiller &
„ plus grandes qu'à la lunette, parce qu'el-

les sont trés-petites, & qu'elles me paroissent à la fois par des espéces de vibrations qui se confondent où elles sont & où elles ne sont pas. Mais la nouvelle refraction qui se fait dans les verres de la lunette venant à rompre, ou réünir ces fausses aparences dans leur objet, les fait paroître trés-petites & sans fintillation. Ainsi je dis que le Soleil que nous voïons toûjours au travers des nuages & des exhalaisons dans les lieux bas que nous habitons d'ordinaire, nous doit paroître plus grand qu'il ne le paroît sur le Pic de Teneriffe, qui est au dessus de la masse de l'air grossier, liquide & agité; & il doit paroître trés-petit sur le Pic de Teneriffe, parce que la refraction y est trés-petite, &c. "

¶ Rome a trois sortes de Cardinaux qui tiennent chacun leur rang. Les premiers sont les Princes, qui vivent avec beaucoup de splendeur, & regardent les autres Cardinaux comme bien au dessous d'eux. Les seconds sont les politiques, qui se mêlant des intrigues de la Cour & du gouvernement, possédent les grandes Charges, & s'enrichissent. Les derniers sont les pieux & les savans, que l'on confond ensemble; & qui étant d'ordinaire trés-pauvres, vivent des pensions du Pape, &

des libéralitez des Cardinaux du premier rang, qui ont des biens immenses. C'est ainsi que nous avons vû le Cardinal Chisi soûtenir par ses aumônes la fortune du Cardinal Laurea, qui n'avoit point d'autres richesses sous la pourpre, que celle d'un pauvre, mais trés-savant Cordelier. Il s'attendoit à être Pape, & il en avoit le mérite. Peu d'Auteurs modernes ont écrit de la Théologie avec plus de netteté & d'érudition qu'il a fait. Ses Livres ont plus de cours en Italie qu'en France, où ils ne paroissent presque point par la négligence de nos Libraires.

¶ Il n'y a que du Latin dans les Lettres de Bongars, *preterea nihil*. Cet Ecrivain célébre ne nous aprend presque rien des affaires de son tems. Une si grande sécheresse dans un Politique & un Protestant entêté, me feroit croire qu'on auroit suprimé ses autres Lettres, ou mutilé celles-ci. Les Lettres de Bubesque à l'Empereur Rudolphe II. sont mieux remplies, & beaucoup plus utiles. C'est un portrait au naturel des affaires de France, sous le régne de Henry III. Il raconte les choses avec une naïveté si grande, qu'elles semblent se passer à nos yeux. On ne trouve point ailleurs tant de faits historiques en si

peu de discours. Les grands mouvemens, comme la conspiration d'Anvers, & les petites intrigues de la Cour, y sont également bien marquées. Les attitudes (pour ainsi dire.) dans lesquelles il met Henry III. la Reine Mere, le Duc d'Alençon, le Roy de Navarre, la Reine Marguerite, le Duc de Guise, le Duc d'Espernon, & les autres Courtisans ou Favoris de ce tems-là, nous les montrent du côté qui nous en découvre à coup seur le fort & le foible, le bon & le mauvais. En un mot les Lettres de Bubesque sont un modéle de bien écrire, pour les Ambassadeurs qui rendent compte à leurs Maîtres de ce qui se passe dans les Cours où ils résident.

Il y a un endroit dans sa trente-neuviéme Lettre, où il ne s'acorde pas avec Brantôme dans ses Mémoires : Car il dit que M. d'Espernon étant allé trouver le Roy de Navarre, ce Prince le reçût de fort bonne grace & avec honneur ; mais que la Reine sa femme ne voulut point le voir : *Ducem Espernonium venientem ad se Rex Navarræ perquam comiter & honorificè complexus est ; quæ res lætitiæ fuit isti Regi. Uxor tamen Navarræ eum ad se admittere noluit.* Brantôme au contraire, dit que la Reine de Navarre, pour complaire

à ſon mari, vit M. d'Eſpernon, & lui fit bon accueil, chacun admirant la diſſimulation de cette Princeſſe, qui haïſſoit M. d'Eſpernon plus qu'homme du monde. Auſſi dit-elle au Roy ſon mari, quand il la pria de faire bon accueil à ce Seigneur : *Monſieur, je m'habillerai pour cela d'un habillement, dont je ne m'habillerai jamais, qui eſt diſſimulation & hypocriſie.*

¶ *Diſticha Catonis*. Autrefois on a plus conſidéré ce petit Livre, qu'on ne fait pas aujourd'hui. Mathurin Cordier, célébre Grammairien du dernier ſiécle, en fit une verſion Françoiſe jointe au Latin, qu'il adreſſa à Robert Eſtienne, afin de l'imprimer pour l'inſtruction de la jeuneſſe. Le fameux M. Loiſel Avocat au Parlement de Paris, faiſoit tant de cas de ces Diſtiques, qu'il en fit faire une nouvelle Edition en faveur de ſes enfans, ſur ſa reviſion. Il les tourna en Vers François, avec quelques autres ſentences morales qu'il avoit recueillies des Anciens.

Je ne ſai ſur quel fondement certains Critiques prétendent que les Diſtiques de Caton ne ſont point de cet ancien Romain, mais de quelque demi Chrétien qui s'eſt couvert de ſon nom. Je ſerois

plûtôt de l'avis de ceux qui pensent que ce petit ouvrage est véritablement de Caton; mais qu'il a été corrompu par l'ignorance des Copistes, comme beaucoup d'autres Livres de l'antiquité.

Ce fut sur les Distiques de Caton que M. de Pibrac se forma pour composer ses admirables Quatrins, qui ont été si long-tems entre les mains & dans la mémoire des enfans; & qui en sont aujourd'hui échapez, par le mépris que l'on fait des bonnes choses, quand elles commencent à vieillir dans la maniére & dans les expressions. On a traduit ces Quatrins en Latin plus d'une fois; mais cela n'a point servi à les remettre en vogue.

¶ Quinte-Curce est un Historien agréable & poli; mais qui donne trop dans l'héroïsme affecté. Son exemple a gâté deux Historiens modernes, Strada & d'Avila. Celui-ci met tout en œuvre pour donner le dessus en toutes choses à son héroïne Catherine de Médicis; & Strada ne fait pas moins d'effort pour élever jusqu'aux nuës son héros Alexandre Farnese. Des choses si outrées en fait d'Histoire diminuent, ou retardent du moins la créance qu'on y doit prendre: *Tarda solet magnis rebus inesse fides.* Un fort honnête homme qui

penſoit à écrire l'Hiſtoire du tems, diſoit : Je ne veux point d'héros affecté ; la ſeule vérité ſera mon héroïne. *Pulcrè me hercle dictum & ſapienter.* Mais ; *O Jupiter, ubinam eſt veritas ?* Tous les Hiſtoriens nous la promettent ; & pas un ne nous la fait voir à nû & ſans être déguiſée.

¶ Ce qu'il y a de mieux écrit dans Ciceron, & ce qu'on doit lire davantage, ce ſont ſes Livres philoſophiques & ſes Livres didactiques. Il y a d'ordinaire plus de pompe & d'éloquence de Barreau, que de ſolidité & de juſteſſe de raiſonnement dans ſes Plaidoïers ; & l'on ne ſait pas aſſez toutes les particularitez de l'Hiſtoire & des affaires de ſon tems, pour entendre parfaitement ſes Epîtres.

J'aime mieux Ciceron pour ſes penſées que pour le ſtile. Il faut ſavoir ſon latin ; mais il ne faut pas trop s'aſſujétir autour de ſes phraſes, ni au choix de ſes mots. *Cave ne delabaris in eorum hareſim qui putant ſummum bonum conſiſtere in imitatione ciceroniana, totamque vitam in eâ conterunt.*

¶ Il y a long-tems qu'on a remarqué que d'ordinaire les Maiſons les plus illuſtres finiſſent par quelque choſe de hon-

teux ou de funeste. Sans remonter bien haut, & à ne nous en tenir qu'à des exemples arrivez en ce siécle: La Maison de Valois a fini par une femme débauchée: La Maison de Montmorency s'est trouvée éteinte dans un Seigneur malheureux, qui a laissé sa tête sur un échafaut. Le dernier de la Maison de Longueville, Jean-Loüis-Charles d'Orleans est mort insensé. Peut-être que le déplaisir de se voir méprisé & dépoüillé de tout, comme je l'ai apris d'une Lettre qu'il écrivoit de Rome à un ami, n'a pas peu contribué à lui renverser la cervelle; mais aussi faut-il avoüer qu'il avoit naturellement beaucoup de disposition à la folie, s'il n'étoit déja un peu fou, comme on le peut juger par les extravagances qui lui échapoient de tems en tems. Je lui ai oüi dire que M. de Longueville son pere, avoit offert quatre cens mille livres aux Jésuites pour le recevoir dans leur Société. Il y demeura durant quelques mois; mais à la fin fatigué de tant de contrainte, il quitta l'habit, & reprit sa qualité de Prince & de Duc, qu'il soûtint trés-mal en France & en Italie.

Aprés sa mort, les Médecins trouverent qu'il n'avoit aucune suture au crâne;

que l'os du front étoit percé en deux endroits, par deux petits trous, grands comme de petis poids, & étroits, qui perçoient la table interne du crâne sans passer le diploé; & que ces trous avoient été causez par la carie du crâne rongé en ces endroits par l'impression d'une humeur acrimonieuse & corrosive. La substance corticale du cerveau, qui naturellement doit être cendrée, étoit de couleur blanche & trés-dure. La substance moëlleuse, qui doit être blanche, étoit cendrée & trés-mole. La pie-mere & la dure-mere étoient plus épaisses qu'il ne faut. Il y avoit encore quelque chose de particulier; mais le principal étoit ce que je viens de marquer.

Willis savant Anatomiste, raporte la cause de la folie d'un insensé de naissance, dont il avoit disséqué le cadavre, à la petite quantité de la substance moëlleuse de son cerveau, & à ce que le lacis du nerf intercôtal, qui (selon lui) ne se trouve que dans l'homme seul, & sert à la communication du cerveau avec le cœur, étoit extraordinairement délié, & n'avoit pas tous les organes nécessaires pour faire ses fonctions.

Mais de n'avoir pas de suture au crâne,

ce n'est pas un indice de folie: Cela néanmoins peut causer des étourdissemens & des maux de tête, parce que faute de suture, la transpiration, si nécessaire pour la santé, ne se fait que trés-difficilement. Il est remarqué dans la Vie du Cardinal Ximenés, par M. Fléchier, que ce grand homme, qui étoit une des plus fortes têtes de son tems n'avoit point de suture au crâne.

¶ C'étoit anciennement la coûtume des Evêques de prêcher leur peuple. Il se trouve encore aujourd'hui des marques de cette antiquité dans quelques Eglises de France. Il est ordonné dans celle de Roüen, que l'Evêque prêchera de certains jours de l'année; par exemple le premier Dimanche de Carême, &c. Un Chanoine de cette Cathédrale m'a raconté, qu'un de ses derniers Evêques aïant requis le Chapitre d'éfacer ce statut, comme n'étant plus d'usage, le Chapitre avoit rejetté sa requisition; & dit, que si cela ne se faisoit plus, qu'au moins cela se devoit faire, & qu'il étoit bon que les Evêques en fussent avertis.

Cette coûtume s'est aussi pratiquée, & se pratique encore dans les Abaïes bien réglées, où les Abez prêchent leurs Moi-

nes en de certains jours. Il y avoit anciennement un statut dans l'Ordre de Cîteaux, qui ordonnoit aux Abez de prêcher tous les Dimanches de l'année, excepté celui de la Trinité, *propter difficultatem materiæ.*

¶ Brantôme dit, qu'on apelloit le frere de M. de la Palice (dans les vieux Romans) *le petit Lion rempli d'un grand cœur; encore que les Anatomistes & les Médecins disent, que le petit cœur est meilleur en un homme que le grand. Aussi le Lion l'a trés-petit, & non si grand que les autres animaux.*

C'est tout le contraire; car un savant Anatomiste nous a fait voir (ce qui a été depuis rendu public) que le Lion qui passe pour le plus courageux des animaux, a le cœur beaucoup plus grand à proportion qu'aucun animal.

Quant aux hommes de grand courage, on n'a point remarqué aprés plusieurs expériences, qu'ils aïent le cœur plus petit que la plûpart des autres hommes. Un Chirurgien de l'armée, qui étoit present à l'ouverture du corps de M. de Turenne, m'a assuré qu'il n'avoit remarqué aucune différence au cœur de ce Héros; mais qu'il avoit observé qu'il n'avoit qu'un rein,

& attribuoit à ce défaut, la chaleur qui lui paroissoit quelquefois sur le visage. Il est pourtant vrai, selon les Médecins, & je l'ai reconnu moi-même dans la dissection du cadavre d'un jeune garçon extraordinairement lâche & timide, que les gens de ce tempérament ont le cœur prodigieusement gros. Rioland raporte qu'il avoit trouvé de ces cœurs qui pesoient jusqu'à deux ou trois livres; entr'autres celui de la Reine Marie de Médicis, qui étoit environ de ce poids: Peut-être que les chagrins & les afflictions de cette malheureuse Princesse, n'avoient pas peu contribué à lui grossir le cœur; au moins est-ce le proverbe, qui n'est pas fondé sur rien, que *les gens outragez ont le cœur gros*.

¶ Je ne saurois croire ce qu'on fait dire à M. Ménage dans le second *Menagiana*, que M. le Cardinal du Perron étoit un bel esprit; mais qu'il n'étoit pas savant. Ce Prélat étoit trés-savant: Il savoit les Langues, les belles Lettres, l'Histoire Ecclésiastique, l'Histoire profane & la Théologie, principalement la Théologie des anciens Peres Grecs & Latins qu'il avoit tous lûs avec beaucoup d'aplication & de soin, comme ses Livres de

Controverse en font foi, entr'autres ceux du Sacrement de l'Eucharistie, qu'on regarde encore aujourd'hui comme les plus doctes que nous aïons en ce genre. Feu M. Pelisson disoit ; *Je conseille toûjours la lecture du Cardinal du Perron à ceux qui veulent savoir au vrai ce que c'est que nos Controverses.*

Quand M. du Perron passa par Venise, la République lui députa deux savans hommes, Fra-Paolo & Luigi Lollino pour l'entretenir : mais tous deux admirérent également & sa science & son esprit. Il est vrai qu'en parlant de ses disputes avec les Protestans, il dit à ces Messieurs, qu'aïant remarqué que les Huguenots de France étoient ignorans & coléres, il avoit l'adresse de les échaufer ; afin que se broüillant eux-mêmes, il en vint plus facilement à bout. Mais l'Auteur de la Vie de Fra-Paolo, qui raporte cette circonstance, observe que c'étoit par modestie que M. du Perron parloit de la sorte : *Per termine di modestia disse ch'oltre l'havere trovati gli Ugnotti senza eruditione, massimè ne Padri Vecchi, Concilii & Historici, gl'haveva anco trovati colerici & impatienti. Onde oltre la dottrina, una delle prime cose oye egli nelle dispute*

con loro mirasse, era con argutezza, & moti: metterglt in colera, & che ciò fatto haveva la vittoria certa. C'est peut-être de-là que M. Ménage, qui lisoit plus les Livres Italiens que les Livres de M. du Perron, a conjecturé mal à propos, que ce Cardinal avoit plus d'esprit que d'érudition : Car pour ce qu'en dit M. Patin dans ses Lettres, ce sont des contes qu'il tenoit des Huguenots. Le Cardinal Bentivoglio, dans une Lettre du vingt-deuxiéme Septembre 1618. qu'il écrivoit de Paris à Rome, rendit ce témoignage glorieux à la mémoire de M. du Perron qui venoit de mourir : Nous venons de faire une grande perte en la mort du Cardinal du Perron ; c'étoit l'Augustin de la France, & un des plus grands ornemens de nôtre siécle. Il n'ignoroit rien ; & quand il parloit d'une science, il en parloit si bien, qu'on auroit crû qu'il n'auroit jamais étudié que celle-là. *Gran perdita habbiamo fatta qui hora con la morte del Signor Cardinal di Perrona. Era l'Agostino di Francia : era uno de maggiori ornamenti del nostro secolo ; sapeva tutte le cose, e chi l'udiva in una scienzia haverebbe stimato, che non havesse fatto mai altro studio, che en quella sola.*

La Congrégation de S. Maur est aujourd'hui la Société Religieuse qui rend plus de service à l'Eglise, en ce qui regarde l'Edition des Ouvrages des anciens Peres Grecs & Latins.

Le P. Dom Hugues Ménard est le premier qui a commencé à faire revivre dans cette Congrégation les études, qui ont rendu autrefois les Bénédictins si fameux dans l'Univers. Il avoit été Religieux de S. Denis en France avant la réforme. Sa famille étoit de Paris, & son origine de Blois. On a du fruit de ses veilles, une Dissertation latine, *de Unico Dionysio*; la Concorde des Régles de S. Benoist d'Aniane, avec d'excellentes Notes; des Scolies sur le Sacramentaire de S. Gregoire Pape, & un Martyrologe Bénédictin, accompagné d'Observations savantes & curieuses.

Il est le premier qui ait donné l'Epître de S. Barnabé, qu'il avoit tirée d'un Manuscrit de Corbie, & enrichie de ses Remarques. Cet Ouvrage n'a parû qu'après sa mort par les soins de Dom Luc d'Achery, qui mit à la tête une Préface, dans laquelle se trouve un abregé de la vie du Pere Ménard.

Ce qu'il y a d'admirable dans ce savant

Religieux,

Religieux, c'est que bien qu'il n'ait presque donné que des Notes, il n'avoit jamais fait de Recueils de ses lectures. Sa mémoire étoit si heureuse, que dés qu'il avoit besoin de quelque passage, elle le lui representoit, & lui en marquoit le lieu & la page. Lorsque le P. Sirmond étoit en peine d'une autorité, il disoit qu'il auroit plûtôt fait d'aller consulter le P. Ménard à S. Germain des Prez, que de chercher dans les Livres.

Dom Luc d'Achery de S. Quentin en Picardie suivant les traces du P. Ménard, a fait present au Public d'une nouvelle Edition de Lanfranc, avec de fort bonnes Notes. Nous avions déja quelques Traitez de cet Auteur de l'onziéme siécle ; mais je crois que le P. d'Achery est le seul qui ait mis au jour tous les Ouvrages de Lanfranc.

On est encore redevable au même P. d'Achery des Oeuvres de Guibert Abé de Nogent, du *Grimulaïcus*, & d'autres Ouvrages ascetiques, sans parler de la part qu'il a euë aux premiers volumes des Actes des Saints de l'Ordre de S. Benoist. Mais ce qui lui a donné plus de réputation, c'a été son Recueil de divers Traitez, faits la plûpart depuis

la décadence de l'Empire Romain dans l'Occident, qu'il a publiez en treize volumes *inquarto*, ſous le titre de *Spicilegium*, avec des Préfaces & des Notes ſavantes qui en relévent beaucoup le prix. On prétend que les *Antiquæ Lectiones* d'Henry *Caniſius*, continuées par *Stenvartius*, ont donné lieu à ces compilations du P. d'Achery. Quoiqu'il en ſoit, on peut aſſûrer que ce ſavant homme a été le plus heureux de tous ceux qui ſe ſont mêlez en ce ſiécle de recüeillir ces ſortes de débris de l'antiquité Eccléſiaſtique.

Dom Claude de Chantelou qui avoit été Moine de Fontevrault avant que d'entrer dans la Congrégation de ſaint Maur, a eu part au *Spicilegium*, & aux quatre premiers Tomes de la Bibliotéque Aſcetique du P. d'Achery. Il étoit chargé d'une nouvelle Edition de ſaint Bernard ; mais ſa mort précipitée fut cauſe qu'il ne mit ſous la preſſe qu'un ſeul volume *inquarto*, qui contient les Sermons *de Tempore & de Sanctis*, avec les Vies de S. Malachie & de S. Bernard. Ses autres Ouvrages n'ont point vû le jour.

Dom Gabriel Gerberon a donné une

nouvelle Edition de S. Anselme, & mis en lumiére, sous le nom de *Rigberius*, le Mémoire contre Julien ; la Traduction du Sermon de Theodore de Mopsueste, avec son Prologue : Les deux Lettres contre Nestorius, & le Traité d'un Historien. S'il n'a pas inséré dans ce Recueil le premier Mémoire Historique, c'est qu'il se trouvoit déja dans le second Tome des Conciles du Jesuite Labbe.

Son Edition de *Marius Mercator*, est un petit *indouze* imprimé à Bruxelles en 1673. *sub nomine Germani Rigberii*, avec des Notes courtes, mais judicieuses & savantes. Nous avons encore du même Dom Gerberon, *Apologia Ruperti, Parisiis apud Carolum Saureux* 1669.

En 1671. Dom François Delfau natif de Montet, au Diocése de Clermont en Auvergne, entreprit la revision exacte de tous les Ouvrages de S. Augustin. Dom Robert Guerard natif de Roüen, lui fut associé dés le commencement de cette prodigieuse entreprise, & Dom Jean Durand s'y joignit trois ans aprés.

Mais ces doctes Religieux se virent bien-tôt séparez à l'occasion du Livre intitulé, *L'Abbé Commendataire*, qu'on

leur atribuoit. Dom François Delfau aprés quatre ans de travail, fut relégué en basse-Bretagne par Lettre de Cachet. Il périt avec sept passagers le 13. Octobre 1676. au trajet de Landervech à Brest, où il alloit faire le Panégyrique de sainte Thérese chez les PP. Carmes. Ce malheur lui arriva lorsqu'il n'avoit encore que trente-neuf ans, & qu'il commençoit à fleurir dans les bonnes études. Sa mort fut regrettée de tous les Savans qui prenoient part à ses travaux. Quand M. N. N. Docteur de Sorbonne en aprit la nouvelle, il s'écria: *Ah! la grande perte pour l'Eglise.* Plusieurs de ses Confreres lui consacrérent des Epitaphes, dont voici les plus considérables.

EPITAPHIUM.

Incautus rapidum tentans Delfavius æquor,
Pro dolor! armorico mergitur ecce mari.
Ignea mens poterat solis extinguier undis,
Et tantus tanta scilicet ignis aqua.

D. G. F. B.

ALIUD.

Dum perit armoricis haustus Delfavius undis;
Mergitur occiduis sol velut alter aquis.

D. L. D. B.

Il nous reste quelques Traitez de Dom François Delfau, pour prouver que l'Abé Gersen de l'Ordre de S. Benoist, est le véritable Auteur du Livre de *l'Imitation de Jesus-Christ*, si connu de tout le monde.

Dom Jean Durand qui se trouva envelopé dans la disgrace du P. Delfau, alla à Rome, & fut compagnon du Procureur Général de sa Congrégation. A son retour en France il mourut dans l'Ofice de Prieur de S. Nicolas de Reims.

Quant à Dom Robert Guerard il fut relégué en l'Abaïe de Nôtre-Dame d'Ambournay, dans la petite Province de Bugey, entre Bourg en Bresse & la Ville de Lyon, où il s'apliqua durant trois années entiéres à la recherche des anciens Manuscrits dans les Bibliotéques voisines de Lyon & de Genéve. Il en trouva un assez grand nombre dans la Chartreuse des Portes, entr'autres l'Ouvrage de S. Augustin contre Julien, intitulé *Opus imperfectum*, qu'il collationna avec exactitude, & en recuëillit une si grande quantité de Variations & si amples, qu'on peut dire qu'il le copia tout entier. Il l'envoïa un an aprés à

ſon R. P. Général, avec quelques Remarques ſur ce Manuſcrit.

Depuis la mort de Dom Delfau, ce Religieux a été rapellé de ſon exil. Il eſt encore vivant, & j'aprens qu'il a choiſi ſa demeure dans une groſſe Abaïe du Diocéſe de Roüen, où il joüit du repos de la ſolitude, en attendant celui de l'éternité.

On avoit crû juſqu'à la découverte que Dom Guerard fit dans la Chartreuſe des Portes de l'*Imperfectum opus* de ſaint Auguſtin contre Julien, qu'il n'y avoit dans toute l'Europe que deux exemplaires de cet Ouvrage; ſavoir, celui de Clairvaux, & celui du Collége des Prémontrez à Paris.

La Chartreuſe de des Portes a eu de tout tems la réputation d'avoir de fort bons Manuſcrits, dont bien des gens ont profité ſecrétement & à petit bruit. Pierre de Celles, & quelques autres anciens Auteurs, ſont ſortis de cette Bibliotéque. Le Catalogue, à ce que j'ai oüi dire, en eſt conſidérable; & il s'y trouve des Livres qui n'aïant point encore vû le jour, pouroient ſervir à perfectionner les Editions nouvelles de quelques Ecrivains eccléſiaſtiques. On nous

assure qu'on avoit offert dix mille écus au Prieur de cette Chartreuse pour ses Manuscrits, qui ont été transferez depuis quelques années dans la grande Chartreuse, où ils pouront demeurer long-tems sans être connus de personne.

Aprés la dispersion & la mort des Religieux qui avoient entrepris la revision des Ouvrages de S. Augustin, la Congrégation de S. Maur jetta les yeux sur Dom Thomas Blampain de Noïon en Picardie, pour achever cet Ouvrage qu'il a porté à sa perfection, avec le secours de Dom Pierre Coutant de Compiégne, à qui l'on est redevable de la Critique des Sermons & des Traitez supposez à S. Augustin. Le travail de ces deux Religieux fut d'autant plus grand, qu'aprés le decez du P. Delfau, on ne trouva presque rien parmi ses papiers qui pût les aider. Il falut tout de nouveau mettre la main à l'œuvre, & néanmoins on ne laissa pas de profiter des diverses leçons qu'on avoit recuëillies des meilleures Bibliotéques de la Réforme.

Il ne reste plus de tous les Ouvrages de S. Augustin revûs par les Peres Bé-

nédictins, que le dernier volume à mettre au jour. L'impression en est sursise par les intrigues des jaloux. Il est tout prest, & l'on aura dans ce volume des Tables exactes de S. Augustin, avec sa Vie composée en Latin par Dom Jean de Friche natif de Séez, mort à Paris le 15. May 1693. On nous promet cette Vie en François.

L'Epître Dédicatoire de cette nouvelle Edition des Oeuvres de S. Augustin, est du Pere Dom Jean Mabillon. Elle fut presentée au Roy, traduite en nôtre Langue par M. Bulteau, si connu par ses Ouvrages de pieté & de doctrine; & bien plus encore par sa profonde humilité & sa rare modestie, aïant quitté des biens considérables pour se réduire sous le joug de JESUS-CHRIST à la simple qualité de Frere *Commis* dans la Congrégation de saint Maur, où il a fini ses jours en une sainte odeur de Religion & de pieté. Il étoit d'une bonne famille de Roüen, amie des Sciences & des Savans.

J'aprens que le dernier volume des Oeuvres de S. Augustin est enfin sorti de dessous la presse; mais qu'en paroissant, il a causé un orage, qu'un grand

Prince

Prince, qui sait aussi-bien faire la paix que la guerre, a apaisé par son autorité.

Je n'aurois plus rien à dire touchant cette belle Edition de S. Augustin, si je ne me sentois obligé d'aprendre au Public, que c'est le R. P. Dom Claude Martin qui en a inspiré le dessein, & l'a soûtenu généreusement jusqu'à la fin, soit en faisant collationner les Manuscrits, soit en destinant à ce travail des Religieux capables de l'exécuter. Quand il vit que cette entreprise avoit réüssi avec tant de gloire pour sa Congrégation & d'utilité pour l'Eglise, il fit travailler sur S. Hilaire, sur S. Jerôme, & forma des Savans pour mettre la main aux Peres Grecs. Pour lui, quoique trés-habile, laissant aux autres les choses d'érudition & d'éclat, il s'est contenté de composer des Ouvrages de piété, parmi mille services qu'il a rendus à son Ordre dans les Charges les plus éminentes, aïant été durant quarante-quatre ans Supérieur en divers Monastéres, & seize ans assistant de son Général. Au bout d'une course si longue & si glorieuse, il est mort simple Religieux à Marmoûtier, le 9. d'Aoust 1696. pour

aller joüir de Dieu dans la plénitude des Saints, comme sa Vie trés-exemplaire nous donne sujet de le croire.

Le Cassiodore est de feu Dom Jean Garet de Roüen, assisté des avis & des lumiéres de ses Confreres, particuliérement de celles de Dom Nicolas le Nourry, qui a fait les Préfaces, & les Tables de cette Edition, avec un Eloge de Cassiodore. Si l'on remet jamais sous la presse cet excellent Auteur du sixiéme siécle, il faudra y joindre sa Vie que le Pere de Sainte Marthe aujourd'hui Prieur de S. Oüen, a donnée au Public, & illustrer tout le corps de l'Ouvrage par de bonnes Observations.

Le même Pere de Sainte Marthe vient de nous faire present d'une Vie de S. Gregoire Pape, qu'il a composée en langue vulgaire. Il poura traduire en Latin cet Ouvrage, & l'attacher à la nouvelle Edition qu'il nous promet de toutes les Oeuvres de ce Pere de l'Eglise, avec des Observations & des Notes.

Le Pere Dom Jean Mabillon qu'il suffit de nommer pour faire son éloge, a revû tous les Ouvrages de S. Bernard, & en a augmenté le Recuëil, dont il a donné deux belles Editions, avec des

Préfaces & des Observations dignes de lui. La derniére de ces Editions est la plus correcte & la plus accomplie. Je ne parle point de ses autres travaux, ni de ceux ausquels il a eu part; mais je dirai seulement que dans tout ce qu'il écrit, il est un modéle de sagesse & de prudence. Les Bollandistes aïant outragé les Peres Bénédictins dans quelques-unes de ces Préfaces qu'ils attachent au Recueil des Vies des Saints en chaque mois, le P. Mabillon les traita avec tant d'honneur dans son grand Livre *De Re diplomatica*, que se voïant desarmez autant par sa charité & sa modestie, que par son érudition & ses raisons, ils lui en écrivirent des Lettres de remerciment, qui furent des gages de leur retour à la vérité, & d'une sincére réconciliation.

La revision de S. Hilaire de Poitiers est l'ouvrage de Dom Pierre Coutant. L'Edition de ce Pere de l'Eglise Gallicane, avec les Préfaces & les Notes, est une des plus belles & des plus exactes qui soit sortie des mains de la Congrégation de S. Maur. Les Remarques en sont doctes & judicieuses, ni trop longues, ni trop courtes : La critique en est fine, & on y voit reluire par tout

le véritable caractére & le bon gouſt de l'antiquité. C'eſt le ſentiment de M. Simon, qui n'eſt pas aſſurément le flâteur des Peres Bénédictins, & dont je préfére le jugement à celui de l'Abé Faydit, qui ſemble ne prendre plaiſir à écrire contre les gens, que pour avoir celui de ſe repentir & de faire pénitence.

Le P. Dom Jacques de Friche, aſſiſté de Dom Nicolas le Nourry de Dieppe, a travaillé huit années entiéres à la nouvelle Edition de S. Ambroiſe.

Le même Dom Jacques de Friche s'apliquoit à la revision de S. Gregoire de Nazianze, lorſque la mort le ſurprit à l'âge d'environ cinquante - deux ans. L'entrepriſe ſe continuë par un autre qui m'eſt inconnu.

Dom Leonard d'Agneau de Beauvais, & Dom Pierre Huë, ont travaillé ſur S. Baſile. Ce dernier eſt mort à Vendôme, & l'autre a quitté les études.

C'eſt à Dom Bernard de Montfaucon que le Public eſt obligé de la reviſion de S. Athanaſe, dont il a conſidérablement augmenté l'Edition. Il avoit commencé à ſe produire par un volume *in-quarto* d'*Analecta græca*.

Le P. Dom Thierry Ruinart natif de

Reims en Champagne, & trés-digne éléve du P. Mabillon, a donné au Public des Actes d'anciens Martyrs, avec des Notes pleines d'érudition, & une Edition nouvelle & trés-correcte de toutes les Oeuvres de Gregoire de Tours.

Dom Ambroise Janvier nous a fait present d'une nouvelle & ample Edition des Oeuvres de Pierre de Celles, revûë sur les Manuscrits de S. Remy de Reims.

Le P. Dom Jean Martianay natif de S. Sever Cap de Gascogne, au Diocése d'Aire, s'attache depuis plusieurs années à la revision de toutes les Oeuvres de S. Jerôme. Il a donné le premier volume sous le titre de *Divina Bibliotheca*, avec des Prolegoménes & des Notes savantes. Le P. Dom Antoine Pouchet l'aide dans cette prodigieuse & difficile entreprise.

Le P. Dom le Nourry de Dieppe travaille à l'Aparat de la Bibliotéque des Peres, de la derniére Edition. Les trois premiers volumes de ce grand dessein sont imprimez.

¶ Platon forma son éloquence sur Homere. Ciceron animoit la sienne par

la lecture des Poëtes Grecs & Latins. Quelques-uns ont crû que saint Chrysostome avoit pris l'air du Poëte Aristophanes dans ses actions publiques. Il est constant que saint Fulgence avoit beaucoup lû Homere ; & que saint Jerôme tenoit des Poëtes Latins, qui lui étoient familiers, l'élévation de son stile.

Entre les modernes, Barclée auteur de l'*Argenis* & de l'*Euphormion* ; & *Petrus Firmianus* auteur du *Genius sæculi*, & d'autres Ouvrages, se sentent bien de la lecture des Poëtes.

On sait que des Orateurs fameux de la Chaire & du Bareau, ces années derniéres, lisoient les plus beaux endroits des Poëtes, pour faire germer en eux les semences d'éloquence que la nature y avoit jettées.

J'ai autrefois écouté un Prédicateur de réputation, qui copioit hardiment Séneque le Tragique dans les passions violentes qu'il affectoit d'exprimer ; & un autre moins vif, mais plus tendre, qui ajustoit à ses sujets des morceaux entiers d'Ovide.

Feu M. l'Anglois, célébre Avocat du Parlement de Paris, avoit toûjours son Homere au cœur & à la bouche ; & un

jour il fit un Plaidoïer tout entier, suivant le génie de ce Poëte dans son Odissée. L'Avocat Gautier ne respiroit que Juvenal ; & M. Pucelle avoit bien des tours d'expression & de pensée, dont il étoit redevable à Horace.

Les Poëtes eux-mêmes s'animent & s'échauffent par la lecture des autres Poëtes. Messieurs de Malherbe, Corneille, &c. se disposoient au travail par la lecture des Poëtes qui étoient à leur goust.

¶ Le Médecin de la Vigne, dont l'Abé de Maroles parle avantageusement dans ses Mémoires, étoit de Vernon en Normandie. Chassé de cette petite Ville par les tailles & les subsides, il se réfugia à Paris. Il y enseigna la Réthorique dans le Collége du Cardinal le Moine ; & reprit peu aprés l'exercice de la Médecine. Il y aquit du bien & de la réputation, par la connoissance singuliére qu'il avoit des fiévres & de leurs remédes. On espéroit qu'il en écriroit quelque chose ; mais il n'a laissé qu'un fort petit Traité de la Diette, qui n'a pas vû le jour.

Il étoit Pere de l'illustre Mademoiselle de la Vigne, l'une des plus savantes & des plus spirituelles filles de nôtre tems. Dés son enfance elle faisoit si aisément des Vers,

qu'il sembloit qu'elle eût été allaitée par les Muses. M. Pelisson a fait imprimer la belle Ode qu'elle avoit composée avec beaucoup d'art & de génie à la gloire du Roy. On a encore des Stances de sa façon pour Monseigneur le Dauphin, & d'autres Ouvrages qui se gardent dans les cabinets de curieux. Tous ceux qui l'ont connuë lui ont donné des loüanges. M. Ménage l'a préférée aux anciens & aux modernes : *Madamigella della Vigna, la cui lira, emula delle trombe, da scorno à gli antichi, è invidia à noi.* Son Pere disoit plaisamment, pour marquer la différence qu'il y avoit entr'elle & son frere, homme d'un esprit fort borné : *Quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils ; & quand j'ai fait mon fils, je pensois faire ma fille.*

Les études de Mademoiselle de la Vigne lui causérent la pierre, qui servant de contrepoids aux atraits qu'elle auroit pû avoir pour le monde, l'enleva au Ciel encore assez jeune : *Munimenta saxorum sublimitas ejus.* C'est l'Epitaphe que je lui consacre.

¶ La nouvelle Edition des Ouvrages de saint Leon Pape, que le Pere Quesnel de l'Oratoire a donnée au Public, avec des

Dissertations, est une des plus belles & des plus accomplies Editions que nous aïons euës des PP. de l'Eglise en ces derniers tems. Cependant le saint Leon du Pere Quesnel a été mis à Rome dans l'indice des Livres censurés, à cause de quelques Observations qui ont blessé la délicatesse de cette Cour. Quand le P. Quesnel aprit cette nouvelle, il en écrivit au Cardinal François Barberin, qui l'honoroit de son amitié, & s'en plaignit comme d'une injustice qu'on lui faisoit. Cette Eminence lui répondit ces deux mots pour l'apaiser; *Ne vous fâchez pas, mon Pere, la censure de Rome ne gâte pas vôtre Livre.*

¶ Un des plus beaux morceaux des Mémoires des Comines, c'est sans doute le dernier Chapitre du cinquiéme Livre, dans lequel cet Historien, par une assez longue digression, traite du pouvoir des Rois, & dit des choses bien fortes pour leur *endoctrinement*. On avoit raïé quelques lignes de ce Chapitre dans les premiéres Editions, qui se trouvent restituées dans l'Edition de Godefroy au Louvre 1649.

Ce fut selon ces idées de Comines, que

M. de Pibrac dans le dernier siécle, eut la hardiesse de dire :

Je hay ces mots de puissance absoluë,
De plein pouvoir, de propre mouvement :
Aux saints Decrets ils ont premiérement,
Puis à nos Loix, la puissance toluë.

Ce Quatrin, qui est le XCIII. de ceux que ce grand homme a publiez, empêcha qu'il ne fut fait Chancelier de France, comme il le méritoit.

¶ M. l'Abé de la Chambre avoit étudié pour être Médecin ; mais frapé de surdité dés sa jeunesse, il se tourna du côté de l'Eglise. On lui conseilla de voïager pour dissiper son mal. Il alla en Italie ; & ce fut là qu'il se lia d'amitié avec le Cavalier Bernin, dont il a fait l'Eloge. C'étoit son dessein de donner au Public la vie de cet illustre Sculpteur & Architecte ; mais comme la réputation que le Bernin avoit aquise en France, où l'on change aisément de goust, tomba tout d'un coup ; & que c'auroit été se perdre de la vouloir soûtenir contre ses envieux, M. l'Abé de la Chambre abandonna ce dessein, & n'en parla plus. D'ailleurs cet Abé étoit paresseux, & n'entreprenoit pas aisément de grands Ouvrages. Il avoit pro-

mis une nouvelle Edition de toutes les Oeuvres de M. de la Chambre son Pere en deux volumes *infolio* ; & j'étois chargé d'en faire la Préface : mais ce fut une promesse d'Auteur, qui tient quelque chose de la legéreté des promesses des Amans. Il écrivoit peu & avec peine, nous n'avons de lui que quelques Sermons, & deux ou trois Discours prononcez à l'Académie Françoise dont il étoit l'un des membres. Il disoit qu'il étoit comme Socrate qui ne produisant rien de lui-même, aidoit aux autres à produire & à enfanter. En effet, je n'ai point vû d'homme presser davantage les bons esprits à travailler pour l'utilité publique & pour la belle gloire. C'a été par ses pressantes exhortations que des personnes habiles, mais timides, ont mis au jour de fort bons Ouvrages ; entr'autres celui de *l'Athenes ancienne & moderne* ; qu'ils auroient éternellement laissez dans la poussiere & dans l'oubli.

Il avoit cela de commun avec le fameux Castor, qu'aimant la Poësie, il n'étoit point du tout Poëte, & n'avoit jamais fait qu'un seul vers : ce qui donna sujet à feu M. Boileau de l'Académie, à qui il recitoit ce Vers, de s'écrier en l'admirant : *Ah!*

Monsieur, que la rime en est belle.

Sa grande inclination étoit pour les Livres Italiens & Espagnols. Les bons mots lui plaisoient aussi : Il les écoutoit volontiers, & en disoit quelquefois d'assez agréables. Parlant du Pere Rapin, qui faisoit tour à tour des Livres d'érudition & des Livres de piété, il disoit que ce Jésuite servoit Dieu & le monde par semestre. Il apelloit le Pere Bouhours, l'Empeseur des Muses, à cause qu'il paroît plus d'art & de contrainte dans ce qu'il écrit, que de facilité & de naturel. Et sur ce que le Pere Hardoüin prétendoit que le Josephe, tel que nous l'avons aujourd'hui, est un Ouvrage de quelques Moines du treiziéme siécle : Nous le croirons (me disoit-il) quand il nous aura prouvé, que les Jésuites sont les Auteurs des Lettres Provinciales. Il disoit des Lettres du Cardinal Mazarin, qu'elles faisoient bien de l'honneur à ce Ministre ; & qu'à moins de les lire, on ne croiroit pas qu'il eût été si honnête homme. Il vouloit qu'en écrivant on effaçât beaucoup ; & disoit que les ratures des Auteurs sont des mouches qui siéent bien aux Muses. Un jour parlant de la naïveté des Picards, il nous contoit que son prédécesseur dans la Cure de saint Bar-

thelemy, Pierre Roulé, Picard de nation & Docteur de Sorbonne, avoit fait peindre sur sa cheminée, la Madeleine & les autres femmes, auprés du Tombeau de Nôtre Seigneur, avec ces mots de l'Evangile : *Viderunt revolutum lapidem* : Elles ont vû Pierre Roulé.

¶ Le stile lapidaire qui étoit tombé avec les vieux monumens, a été relevé au commencement de ce siécle par le Comte *Emmanüel Thesauro*. On l'emploïe aujourd'hui à toutes sortes d'usages ; & même à la tête des Livres, en forme d'Epîtres dédicatoires : ce qui n'a point d'exemple chez les Anciens.

Ce stile qui tient le milieu entre les Vers & la Prose, demande un génie particulier pour être bien mis en œuvre. Le jugement y court grand risque parmi les pointes. Il ne faut pas donner dans le trop grand brillant ; & il faut éviter le froid, qui en est la maladie mortelle. De l'affectation, sauve qui peut. Je ne trouve rien dans les anciens Auteurs qui puisse servir de régle dans ce genre d'écrire, que ce mot de Ciceron dans le second Livre de l'Orateur. *Omnium Sententiarum gravitate, omnium verborum ponderibus est utendum. Accedat oportet, oratio varia,*

vehemens, plena animi, plena spiritus, plena veritatis.

M. du Tot Ferrare Conseiller du Parlement de Normandie, écrivoit assez bien en ce genre. Je l'avois prié de m'envoïer le Recueïl de ses piéces dont il me faisoit part dans ses belles humeurs; mais il me répondit que ces sortes d'ouvrages étoient comme les petits pâtez qui ne sont bons que tandis qu'ils sont tout chauds.

¶ L'Auteur de l'Histoire de l'Imprimerie & de la Librairie, paroît n'être pas assez informé de plusieurs choses dont il entreprend de parler.

Il se trompe quand il dit, que Jacques de Sanlecque étoit de Chanlu en Bourbonnois. Jacques de Sanlecque étoit de Chanlu dans le Boulonnois, & fils du Sieur de Sanleçque, Seigneur de la Terre du même nom, dans la même Province, proche de Montreüil sur mer.

Durant la Ligue, Jacques de Sanlecque cadet de plusieurs freres, âgé d'environ quatorze ans, vint à Paris & porta les armes qu'il quitta sur la fin de la guerre. Aïant vû travailler à des Caractéres d'Imprimerie, il s'y apliqua & devint trés-habile dans cet Art. C'est à lui qu'on est redevable des excellens Caractéres

dont le fameux Antoine Vitré s'eſt ſervi pour mettre au jour la Poliglotte de Guy Michel le Jay Doïen de Vezelay. C'eſt encore lui qui a fondu les premiers Caractéres de Muſique que nous aïons eus en France, avec les Régles, à la ſollicitation du Maître de la Muſique du Roy, pour qui il avoit beaucoup de conſidération.

Il ſe maria à Paris, & eut trois garçons, Henry, François & Jacques. Henry paſſa en Angleterre, & fut Valet de Chambre de Charles I. Il épouſa la Demoiſelle Hocquieper, dont le Pere fut depuis Capitaine des Gardes de Milor Cromwel. Durant les troubles d'Angleterre, Henry de Sanlecque répaſſa en France avec ſa femme. Aïant changé de Religion, il fit tout ſon poſſible pour pervertir ſa famille. Il gagna Jacques ſon cadet qui étudioit en Théologie ; & ce jeune Théologien pervertit ſon Pere.

François qui étoit demeuré ferme dans la Religion Catholique, porta les armes en Italie pour le Duc de Mantouë, & ſe trouva au ſiége de Cazal. La paix faite, il revint en France, où touché d'aprendre que ſa mere s'étoit faite Calviniſte par la perſuaſion d'un Miniſtre qui aſſiſtoit Hen-

ry de Sanlecque à la mort, il s'apliqua aux Controverses, convertit son frere Jacques, & travailla avec lui, mais inutilement, à faire revenir leur Pere au sein de l'Eglise Romaine.

Ce Jacques de Sanlecque étoit trés-versé en toute sorte de Littérature. Il savoit la Théologie, la Médecine, la Jurisprudence, l'Astronomie, l'Astrologie judiciaire, la Musique, & toutes les autres parties des Mathématiques. Il possédoit les Langues Orientales, l'Hebreu, le Syriaque, l'Arabe; comme aussi le Grec, le Latin, l'Anglois, l'Italien & l'Espagnol. Son cabinet étoit garni de toutes sortes d'instrumens de Musique, dont il joüoit facilement. Il tenoit de son Pere le secret de la fonte des Caractéres d'Imprimerie, & a bien encheri par dessus. Les plus beaux Caractéres que nous aïons eus en France jusqu'à cette heure, sont de sa façon; & ceux de Musique lui doivent la perfection à laquelle ils sont parvenus. Consumé de travail & de maladies fréquentes, il mourut âgé de quarante-six ans, au mois de Novembre 1659.

Il avoit un fils qui mériteroit bien d'être mis au nombre des enfans illustres. A l'âge

l'âge de sept ans, il savoit le Latin, le Grec, assez d'Hebreu & un peu de Philosophie. La mort arrêta le cours de ses études, lorsqu'il n'avoit encore que neuf ou dix ans. Le Pere de Sanlecque Chanoine Régulier & Poëte satirique, est le frere de cet admirable enfant.

¶ Le *Vittorio Siri* dont nous avons plusieurs volumes d'Histoire, sous le titre d'*Il Mercurio, overo Historia di correnti Tempi*, étoit un Moine Italien qui vendoit sa plume au plus offrant : ce qui a fait dire de lui, aux gens même de sa nation, que son Histoire est *non da Istorico, ma da salario*. Le Cardinal Mazarin ne l'aimoit pas ; & s'il lui faisoit du bien, ce n'étoit que pour se racheter de ses mains qui pinçoient en écrivant. On ne sait quelle mouche le piqua, ou par quel instinct il s'avisa dans le troisiéme Tome de son Mercure, où il recherche l'origine des differens excitez entre Urbain VIII. & le Duc de Parme, de prendre le parti du Duc contre le Pape. Peut-être que quelques Florins passérent par là, & firent plier l'Historien dont les entrailles crioient famine. Quoiqu'il en soit, c'est-là presque le seul endroit remarquable de son Histoire ; & il est surprenant, *che avendo par-*

lato tanto liberamente del Papa & de Barbarini, se le passi senza castigo. Un bel esprit a dit de lui, qu'il étoit *tutto senza orte, senza stile, senza politica, senza concetti, ô vivacita, senza eruditione, senza termine de creanza, & senza alcuna verita.* Ce sont-là de belles qualitez pour un Historien : Et aprés cela, fiez-vous au *Vittorio Siri.*

¶ Depuis Sixte V. nous n'avons point eu de Pape qui ait dit tant de bons mots qu'Alexandre VIII. On en a recueilli plusieurs, qui se trouvent imprimez en France & en Italie. Il avoit acoûtumé de dire à ses Neveux, pour les faire souvenir de profiter de la fortune presente : *Faites cuire vôtre pain pendant que le four est debout.* Quand il fit M. Janson de Fourbin Cardinal de l'Eglise Romaine, l'Ambassadeur d'Espagne qui en avoit de la jalousie, le pria de faire la même grace à quelqu'un de sa nation, Sa Sainteté ne devant pas oublier une Cour pendant qu'elle en favorisoit une autre. Le Pape lui répondit, qu'en honorant M. de Fourbin, il n'avoit point eu égard aux Cours; que cela lui étoit dû dés le précédent Pontificat; que d'ailleurs il le méritoit par ses services; & qu'enfin c'étoit son ami & un

trés-honnête homme qu'il vouloit gratifier. Et quoi saint Pere (repartit l'Ambassadeur) n'y a-t-il point en Espagne quelqu'homme de mérite qui soit vôtre ami, & à qui vous vouliez bien faire le même honneur ? Le Pape se tenant ferme sur ce pas glissant, lui nomma un Espagnol de grande réputation. Mais S. Pere (repartit l'Ambassadeur) il y a vingt ans que cet homme est mort. J'en suis fâché (repliqua le Pape) il méritoit le Chapeau : c'étoit mon ami, & je le lui aurois donné.

Un Religieux Servite qui avoit été dans la familiarité de ce souverain Pontife, lorsqu'il étoit Cardinal, pensant profiter de cet avantage, vint se jetter à ses pieds, & lui demander un Evêché qui vâquoit depuis peu. Sa Sainteté qui n'estimoit pas assez ce Moine pour lui donner une Mître, lui répondit en soûriant, *Vostra Paternita serai Servita*. Ce bon homme ne songeant pas à ce que vouloit dire le Pape, qu'il seroit toûjours *servite*, & non pas *servi*, comme il se l'imaginoit, alla publier par tout sa bonne fortune, & les égards que sa Sainteté avoit pour ses anciens amis : mais quelques jours aprés, il fut bien étonné d'aprendre que

le Pape s'étant joüé de lui, avoit donné l'Evêché à un autre ; & commença à reconnoître,

Qu'il faut se contenter de sa condition ;
Qu'aux Conseils de la Mer & de l'ambition,
Nous devons fermer les oreilles.

¶ L'héritiére de la Maison de Rohan aïant épousé le Comte de Chabot (Chabot est le nom d'un poisson) M. Pucelle Avocat célébre, plaidant pour les parens de cette Princesse, qui vouloient faire casser son Mariage, parce que cette alliance étoit trop au dessous d'une si grande Dame, lui apliqua fort heureusement ces vers d'Horace :

Desinit in Piscem, muliër formosa supernè.

ce qui lui attira l'aplaudissement de tout le Barreau.

¶ Le Professeur Montmor n'étoit pas un homme aussi méprisable que la plûpart le croïent. C'étoit un fort bel esprit, qui avoit de grands talens. Les Langues Grecque & Latine lui étoient comme naturelles. Il avoit lû tous les bons Auteurs de l'antiquité ; & aidé d'une prodigieuse mémoire, jointe à beaucoup de vivacité, il faisoit des aplications trés-

heureuses de ce qu'il avoit remarqué de plus beau. Il est vrai que c'étoit presque toûjours avec malignité : ce qui excita contre lui la fureur de ceux qui étoient les objets de ses plaisanteries. Avec ce génie il s'introduisoit facilement chez les Personnes de qualité qui aimoient les jöies du Parnasse. L'avarice le gâtoit, car il avoit du bien dont il n'usoit pas ; & il recherchoit trop la bonne chére. Il disoit à ses amis : Messieurs fournissez les viandes & le vin, & moi je fournirai le sel. Aussi le répandoit-il à pleines mains aux bonnes tables où il se trouvoit. Son humeur satirique n'avoit point de bornes ; & il étoit Lucien par tout. Il en vouloit particuliérement aux méchans Poëtes. *Je reconnois* (disoit-il) *deux sortes de Poëtes ; les uns qui viennent de génération & de génération divine ; c'est-à-dire des Poëtes engendrez d'Apollon & des Muses avec un génie heureux & facile ; & d'autres qui viennent de corruption, comme des insectes qui empoisonnent le monde de leur mauvaise humeur.* Un jour, à la table de M. de Mêmes, un Poëte de ce caractére faisoit sonner bien haut des Vers d'un assez méchant goust, qu'il avoit composez à la loüange du Lapin, sous le titre de *Cuni-*

culi encomium, Montmor fatigué de son discours, lui dit brusquement : *Ce Lapin-là n'est pas de garenne ; servez-en d'un autre.* Un autre Poëte qui faisoit les Vers à la douzaine, & qu'on apelloit le Pegaze, à cause de la vîtesse qu'il affectoit dans ses compositions, fit une satire contre Montmor qu'il dédia à Messieurs Pithou. La piéce étant tombée entre les mains de Montmor, il la renvoïa à ces Messieurs avec ce Distique de Virgile : *Equo nolite credere Teucri* : Replique d'autant plus juste, que Messieurs Pithou étoient originaires de Troye.

Jamais on n'a tant écrit de satires en Prose & en Vers contre personne, que contre Montmor. Chacun s'y épuisoit : Il en reste encore aujourd'hui des Recuëils entiers. Ce qu'il y a de meilleur est de M. Ménage. Les amis de Montmor lui avoient conseillé de faire imprimer ses bons mots contre ces Ecrivains importuns. Mais l'amour du repos lui liant les mains, il se contenta de rire de ces bagatelles, & de les mépriser. Quand on lui dit que M. Ménage l'avoit métamorphosé en Perroquet ; bon (répondit-il) je ne manquerai ni de vin pour me réjoüir, ni de bec pour me défendre ; & parce qu'on

loüoit beaucoup cette métamorphose, il ajoûtoit : ce n'est pas merveille qu'un grand parleur comme Ménage ait fait un bon Perroquet.

Montmor porta plus impatiemment le refus que Messieurs Dupuy lui firent de l'entrée de leur cabinet, qui étoit le réduit des plus honnêtes gens de Paris. Ces Messieurs graves comme des Catons, prenoient les sciences du côté de leur plus grand sérieux, & ne souffroient pas aisément ceux qui n'ont, pour ainsi dire, que le Polichinel de la littérature. Ils n'entendoient point raillerie, & il auroit mieux valu faire un solecisme au nés de l'Université, que de se relâcher à turlupiner en leur presence.

¶ Dans la premiére Edition de la Traduction du Concile de Trente de Latin en François par Gentien Hervet, imprimée à Reims en 1564. & dans la seconde Edition de Paris de 1584. il est remarqué que trois Cardinaux s'oposérent à la confirmation de ce Concile. Cette circonstance ne se trouvant que dans la premiere Edition Latine du Concile de Trente, qui est aujourd'hui trés-rare, fait qu'on recherche beaucoup la version Françoise d'Hervet. *Il a plû à tous les Peres* (ce sont

les propres paroles du Cardinal Moron dans la conclusion du Concile) *qu'on mette fin à ce Concile, & qu'on demande la confirmation à Nôtre Saint Pere, excepté trois seulement qui ont dit, qu'ils ne demandoient pas cette confirmation.*

M. Sponde dit qu'on n'a point sû qui étoient ces trois Cardinaux ; & il est étonnant, comment ce point d'histoire est échapé à Fra-Paolo, vû qu'il a remarqué que le Pape s'étant fait lire ce Decret prit les voix des Cardinaux, qui allérent tous à la confirmation, excepté saint Clement & Alexandrin, qui dirent qu'il faloit excepter quelques chapitres qui donnoient trop d'autorité aux Evêques.

¶ Le Cardinal de Berulle étoit un grand admirateur du stile de Balzac. Il en fut regardé de travers par les envieux de ce célébre Ecrivain. *Je souhaiterois (*disoit-il*) que M. de Balzac fût plus chrétien & plus pieux qu'il ne le paroît dans ses Ouvrages : mais cela ne fait rien à son stile. Il écrit bien en tous sens, & de quelque côté qu'on le prenne, il est très-pur & très-correct dans le langage.*

Le P. Desmares de l'Oratoire, éléve de ce Cardinal, étoit charmé de Balzac, & faisoit gloire d'avoir en cela M. de Berulle

nulle de son côté. Il auroit bien voulu que M. de Balzac eût écouté le Pere de Gondren, & qu'il eût recuëilli ses pensées, comme il a fait celles de quelques autres, & les eût insérées dans son Socrate Chrétien.

Quand Messieurs de Port-Roïal se mirent en tête d'écrire pour le Public, ils formérent leur stile sur celui de Balzac, & suivirent la métode d'Ablancour pour les traductions.

¶ On a mandé de Rome à un de mes amis, que le Cardinal Coloredo, nommé du Pape Innocent XI. pour examiner le Bréviaire des Chartreux, s'étant aperçû que le Cantique *Lætare Jerusalem* qui se trouve dans ce Bréviaire, n'est pas conforme à celui des Bréviaires modernes, rechercha s'il ne s'accordoit point avec les plus anciens. Aprés un long examen, il trouva qu'effectivement le Bréviaire des Chartreux étoit en cela conforme aux anciens Bréviaires manuscrits du Vatican, & des autres Bibliotéques de Rome. Ainsi il fut ordonné qu'on ne changeroit rien au Cantique *Lætare* du Bréviaire des Chartreux, excepté qu'on mettroit *contumacibus* au lieu de *contumaciis* qui se lit dans ce Bréviaire.

Le Cardinal Coloredo poussé de curiosité, n'entreprit pas seulement d'examiner le Bréviaire tout entier, il examina aussi le Missel de ces Religieux, sur les anciens Missels & Bréviaires, tant manuscrits qu'imprimez. Quand il y remarquoit de la conformité, il en avertissoit le Pape, lui faisant entendre qu'il faloit laisser ce Bréviaire & ce Missel en leur entier, sans y rien changer, comme étans des monumens de la vénérable antiquité que l'Eglise a interest de conserver.

Les Chartreux sont ceux de toute l'Eglise qui se sont le plus long-tems maintenus dans les anciens *Rites*. Les Cathédrales en conservent aussi bien des choses, principalement dans l'éducation de leurs Enfans de Chœur qui vivent en commun sous un Maître, & gardent les anciennes pratiques dans les inclinations, les réverences, la posture au Chœur & la maniére d'encenser. Ils conservent encore l'ancienne forme des vétemens dedans & dehors l'Eglise, excepté le bonnet quarré qui est une invention nouvelle: Les Enfans de Chœur de l'Eglise de Paris n'en portent point au Chœur.

¶ Le Traducteur de la Vie de Fra-Paolo, écrite en Italien par le Pere Ful-

gence, n'a pas traduit fidélement la Conférence que le Prince de Condé eut à Venise avec Fra-Paolo, dans la maison d'Angelo Contarini. Voici les propres paroles de l'original. *Il biasimo de gl'Ugonotti, senza toccar scintilla di dottrina, lo diverti con singolar desterità, introducendo la memoria del valore è prudenza del Padre & Avo del Principe medesimo, il quale, come capacissimo, ben s'auvidde quello che significasse.* Le Traducteur rend toute cette période en ces termes. *Quant à ce que disoit M. le Prince au desavantage des Huguenots, sans toucher aucune chose de la doctrine, Fra-Paolo le divertit fort adroitement, en le faisant souvenir que son Pere & son Aïeul, qui avoient été si sages & si vaillans, étoient de ce parti.* Au lieu qu'il devoit dire selon l'original, que *Fra-Paolo laissant à part la doctrine sur laquelle M. le Prince tâchoit de l'obliger à se déclarer, il en détourna le discours avec adresse, se jettant sur les loüanges de la vaillance & de la sagesse du Pere & de l'Aïeul de ce Prince, qui étant très-intelligent, comprit bien que Fra-Paolo usoit de ce détour pour ne se pas déclarer.* C'est-là le véritable sens du texte, bien éloigné

de celui du Traducteur, qui est tout-à-fait odieux.

¶ Dans une Conférence chez M. Rohault, un Philosophe de l'Ecole en aparence du Comte de Gabalis, voulant expliquer comment les bêtes qu'il suposoit n'être que des automates ou de pures machines, agissent néanmoins comme si elles avoient une ame, tint à peu prés ce discours.

„ Il y a, Messieurs, une infinité d'esprits qui remplissent les élémens, le feu, l'air, l'eau, & la terre, où ils ne sont pas oisifs; mais apliquez à faire joüer, selon les régles des mécaniques, toutes les machines de bêtes que la nature forme pour l'usage, l'utilité & l'ornement de l'Univers. De ces esprits, les uns apellez *Salamandres*, demeurent dans le feu, & y gouvernent ces petits animaux venimeux qui portent le même nom: D'autres esprits, apellez *Silphes*, habitent dans l'air, & font joüer les machines des Oiseaux: Les *Ondins* dans les eaux, donnent aux Poissons tous les mouvemens nécessaires pour les faire vivre dans cet élément: Et enfin les *Gnomes* sont occupez à faire agir les machines des animaux qui se proménent sur la terre.

Quelques Philoſophes prétendent, « ce que je n'oſe pas aſſurer, que ces « eſprits ſont de deux ſexes, pour les deux « ſexes des bêtes ou machines mouvan- « tes ; que les plus grands, les plus ingé- « nieux & les plus habiles de ces eſprits, « gouvernent les machines des bêtes les « plus grandes, les plus compoſées & les « plus parfaites. Quoiqu'il en ſoit, il eſt « conſtant qu'outre ces eſprits de la pre- « miére eſpéce, il y en a une infinité de fort « déliez de toute eſpéce, qui font joüer le « nombre infini d'inſectes que nous voïons, « ou qui échapent à nos yeux à cauſe de « leur extrême petiteſſe ; que tous ces « eſprits en général gouvernent chaque « machine ſelon la diſpoſition de ſes orga- « nes, de ſon tempérament & de ſes hu- « meurs, ne ſe ſaiſiſſant pas indifféremment « de toutes ſortes de machines, mais de cel- « les-là qui ſont de leur caractére, & qui « vivent dans l'élément qui leur eſt propre. « Par exemple, un eſprit tout de feu, ne va « pas ſe jetter dans l'eau ; mais demeurant « dans ſon élément, il paſſe le tems à faire « joüer la machine de la Salamandre, & à « la conſerver par de certains mouvemens « contre l'ardeur du feu. Les Silphes ſe « bornant à la région de l'air, qui eſt aſſez «

„ étenduë, ne se mêlent que d'animer les
„ oiseaux ; & encore chaque Silphe n'ani-
„ me-t-il que l'oiseau qui est de son génie &
„ de son caractére. Ainsi un Silphe rêveur
„ se niche dans la machine d'un Hibou, d'un
„ Chat hüant ou d'une Choüette ; & au con-
„ traire un Silphe de gaïe humeur, & qui
„ aime à chanter la petite chanson, s'insi-
„ nuë dans un Rossignol, dans une Fau-
„ vette ou dans un Serein de Canarie. Un
„ Ondin qui se plaît à nager en grand'eau,
„ ne marque pas de se loger dans une Ba-
„ léne, & de la promener par tout l'O-
„ céan. Un autre qui aime à faire des pro-
„ diges, & à exécuter de grandes choses
„ par de petits moïens, se place dans un
„ Remora, le plus petit de tous les pois-
„ sons ; & arrête tout court un Gallion,
„ qui est le plus grand de tous les Vaisseaux.
„ Les Ondins qui sont d'une humeur plus
„ douce, vont dans les lacs, les riviéres,
„ les ruisseaux & les fontaines, se loger
„ chez les Carpes, les Gardons, les Bar-
„ beaux, les Truïtes, &c. Un Gnome fier
„ & superbe demeurant sur la terre, qui
„ est son élément, se saisit d'un Courcier
„ de Naples ou d'un Genet d'Espagne ; un
„ autre qui est cruel, se jette à corps per-
„ du dans un Tigre ou dans un Lion ; &

un qui est folâtre & badin , va gîter "
dans un Singe ou dans une Guenon. "
Chaque esprit aime & chérit la ma- "
chine qu'il a prise en gouvernement, "
travaille nuit & jour à sa conservation , "
& à lui faire joüer parfaitement son per- "
sonnage sur le théatre de l'Univers ; & "
c'est en cela que consiste l'instinct qu'on "
attribuë aux bêtes. Tant que les princi- "
paux organes des bêtes sont en bon or- "
dre , les esprits demeurent fermes dans "
leurs machines , & font leur devoir ; "
mais quand une fois ces organes sont "
corrompus & tombent en desordre , les "
esprits se retirent & vont loger ailleurs, "
laissant à de moindres esprits le soin d'a- "
nimer les vers qui naissent de la cor- "
ruption de leurs cadavres. Avant cela "
ils aportent tous leurs soins pour redres- "
ser la machine , la conservant le plus "
long-tems qu'ils peuvent, & se lamen- "
tant quand ils sont contraints de l'aban- "
donner , comme il arrive dans les Cy- "
gnes , qui chantent des airs languissans "
la mort dans le bec. "
Quand il se forme des monstres dans "
la nature , se sont des esprits bizares qui "
s'y fourent pour l'effroy du genre hu- "
main ; comme se sont des esprits têtus "

„ qui animent les Hydres à ſept têtes.
„ Les eſprits de la plus petite eſpéce, ne
„ s'attachent qu'aux inſectes ; mais ils
„ n'en ſont pas moins glorieux pour cela,
„ ſur tout depuis qu'on a trouvé les Mi-
„ croſcopes, & que l'on connoît à l'œil
„ leur ſavoir faire ; prétendant bien qu'il
„ y a encore plus de reſſorts à manier dans
„ ces petites machines que dans les gran-
„ des, & qu'il faut plus d'induſtrie pour
„ faire joüer la machine d'une fourmi,
„ d'une mite ou d'un ciron, que pour fai-
„ re joüer la machine d'un Eléphant, d'une
„ Autruche ou d'une Baléne. Or c'eſt de
„ ce fond de jalouſie entre les eſprits de
„ la grande eſpéce, & ceux de la plus pe-
„ tite, que naiſſent les guerres ſans fin
„ que les inſectes exercent contre les plus
„ groſſes bêtes. Un moucheron qui n'eſt
„ preſque rien,

———— fond ſur le cou
Du Lion, qu'il rend preſque fou.
Le Quadrupede écume, & ſon œil étincelle;
Il rugit, on ſe cache, ou tremble à l'environ,
Et cette alarme univerſelle,
Eſt l'ouvrage d'un Moucheron.

Quand nôtre Philoſophe eut dit ces choſes, & encore d'autres plus agréables qui me ſont échapées, il pria la com-

pagnie de lui pardonner s'il avançoit des ſentimens ſi extraordinaires ; jurant qu'il s'y trouvoit pouſſé par l'impoſſibilité de pouvoir expliquer autrement, comment les bêtes n'aïant point d'ame, elles agiſſent auſſi parfaitement, que ſi elles avoient de la raiſon & de la connoiſſance. Qu'au reſte ſon Syſtême n'étoit pas improbable, puiſqu'enfin de grands Philoſophes & des Théologiens même avoient crû que les Anges gouvernoient les Spheres des Cieux, conduiſoient le Soleil, la Lune, les Planettes ; en un mot, tous les Aſtres & toute la machine du monde, & ſupléoient par leur ſageſſe & leur induſtrie à l'ame qui manque à ces grands corps.

Il ajoûta en s'adreſſant à quelques Peripateticiens qui étoient preſens, qu'il ne ſe diſculperoit pas d'avoir ſoûtenu que les bêtes ne ſont que de pures machines ; qu'il avoit été toûjours libre dans la Philoſophie de prendre les opinions mêmes les moins ſoûtenables ; & qu'il n'y avoit pas plus de hardieſſe à prétendre aujourd'hui, que les bêtes ne ſont que des automates, qu'il y en avoit du tems de Seneque à vouloir que *la Juſtice*, *la Force*, *la Prudence* & *les autres*

Vertus fussent des animaux.

Ce discours fini, Messieurs Rohault & Clercelier, qui entendoient raillerie, prenant la chose du bon côté, remerciérent le Philosophe d'avoir si ingénieusement réjoüi la compagnie; & M. Pecquet, enchérissant sur ces Messieurs, par ses caresses & par ses loüanges, dit que si cét agréable Systême n'étoit pas vrai, qu'au moins il étoit *bene trovato*.

¶ Olivier Maillard étoit un Cordelier qui prêchoit avec réputation dans le dernier siécle. On a de lui deux volumes *in-octavo* de Sermons en Latin, imprimez à Paris en 1511. & 1513. Les Prédicateurs de son tems affectant de tousser, comme une chose qui donnoit de la grace à leurs déclamations, il n'a pas manqué dans un Sermon en François, imprimé à Bruges vers l'année 1500. de marquer à la marge par des *hem, hem*, les endroits où il avoit toussé.

J'ai vû autrefois de vieux Prédicateurs qui affectoient ces tousseries, soit pour se donner un bon air quand ils avoient la voix mâle, soit pour reprendre haleine, ou pour faire revenir leur mémoire de ses égaremens.

Il est parlé dans les anciens Auteurs

d'une éloquence gesticulaire, & de solécismes en fait de gestes. Selon Galien dans le Livre de l'*Usage des Parties*, la main est une organe qui peut supléer à tous les instrumens ; & selon les Orateurs, la main par son action & ses gestes, peut supléer à la voix & aux expressions d'un Acteur. *Manus unumque sermonem per seipsa significat, quod una cum sermone manuum etiam motum expetimus, ut ait Artemidorus : histriones enim vel celebres invenies solacismi redargutos, quod gestu manuum aliquandò peccassent.* Je savois bien ces particularitez ; mais jusqu'à Olivier Maillard, je n'avois point oüi parler d'une éloquence tousseuse. Il est vrai que l'Abé de Boisrobert disoit, qu'un habile Prédicateur devoit savoir tousser, cracher & éternuer à propos ; & que c'étoit quelquefois un fort bon moïen de se retirer d'un mauvais pas. Ce même Abé se trouvant à la Harangue d'un Orateur ennuïeux, qui éternuoit souvent, dit plaisamment : J'espére qu'à force d'éternuer, cet homme nous fera dire tant de fois, *Dieu vous assiste*, qu'à la fin il cessera de nous importuner, & prendra congé de la compagnie.

¶ Il est bon pour l'enrichissement des

Langues, d'inventer des mots nouveaux, & d'en faire passer quelques-uns d'une Langue en une autre. Nous devons à Ciceron le beau mot de *Morale*, pour dire Science des mœurs, ou Philosophie des mœurs, comme l'on disoit avant lui. Il est vrai que d'ordinaire les mots de nouvelle invention ne sont pas de longue durée; mais il y en a aussi qui naissent sous une si bonne étoile, qu'ils s'enracinent dans les Langues, bien que d'abord ils aïent peine à se faire recevoir. *A mon avénement à la Cour* (dit Brantôme qui florissoit dans le dernier siécle) *on apelloit le Nonce du Pape, Ambassadeur. Le nom de Nonce eut peine à s'introduire; & par dérision à la Cour, on disoit l'Once du Pape.* Je souhaiterois que cet Historien nous eut dit, quelle fut la cause de ce changement, & de quelle part il vint, de la nôtre, ou de celle de Rome.

M. de Sorbiere raconte qu'il eut autrefois beaucoup de peine à faire résoudre un homme disert à lui permettre d'emploïer dans sa traduction de la Politique d'Hobbes, le mot de *Systême*, duquel il lui sembloit que la force ne se pouvoit pas exprimer en François sans circonlocution,

non plus que celui de *Syntagme*. Cependant Systême est demeuré : mais Syntagme n'a point encore passé les bornes du Païs Latin. *Minuties* les a franchies, ne paroissant d'abord qu'en lettres Italiques dans nos Livres imprimez, comme un peu honteux de l'honneur qu'on lui faisoit. Aujourd'hui il va la tête levée, habillé à la Françoise.

Pindariseur & pindariser se trouvent encore dans quelques-uns de nos Auteurs. *Petrarquiseur* & *petrarquiser*, qu'un Ecrivain du dernier siécle voulût mettre en vogue, séchérent sur pied. *Desabusement*, qu'un de nos meilleurs Ecrivains a hasardé, n'a point fait de fortune, pendant que *respectable* s'est mis en crédit. Le mot d'*Opera*, qui est purement Italien, fait presentement une si bonne figure dans nôtre Langue, & s'y est rendu si nécessaire, qu'il n'y a point d'aparence qu'on le change jamais pour un autre. Il n'y a pas quarante ans qu'*indolent* & *indolence* n'étoient presque pas suportables. Quand ils commencérent à s'introduire dans le monde, M. Scaron dans une Epître chagrine en parla de cette sorte :

Mille à la Cour se servent d'indolence,
Pour exprimer langueur & nonchalance :
Et vous diront d'un ton triste & dolent,
Depuis huit jours je suis indolent.

Aujourd'hui *indolent* & *indolence* ont des Lettres de Noblesse.

¶ M. de Bassompierre étant prisonnier à la Bastille, passoit le tems à lire & à écrire. Un jour Malleville, qui étoit son Secretaire, le trouvant qu'il lisoit l'Ecriture-Sainte, lui dit : Que cherchez-vous dans ce Livre, Monseigneur ? Je cherche, lui répondit-il, un passage que je ne saurois trouver. Il vouloit dire qu'il eût bien voulu sortir d'où il étoit : mais son heure n'étoit pas venuë, & il eut encore long-tems besoin de Malleville, qui étoit un serviteur fidéle, & d'un grand secours pour lui dans ses affaires & dans ses études, comme je l'ai vû par les Mémoires qu'on a trouvez dans le Cabinet de Malleville, aprés sa mort.

M. de Rabutin estimoit les Mémoires de M. de Bassompierre, & les préféroit à beaucoup d'autres qui ont de la réputation. Les observations de ce Maréchal sur l'Histoire de France de Dupleix sont fort utiles. Si on s'avise jamais de r'imprimer cette Histoire, il sera bon pour l'instruc-

tion du Lecteur d'y joindre ces observations, qui sont courtes & décisives : mais il faut les tirer de l'original de M. de Bassompierre ; car il nous avertit dans ses Mémoires, qu'on y a fouré des aditions qui ne sont point de lui.

Les personnes habiles qui ont été emploiées dans les affaires, & qui se sont trouvées aux occasions, dévroient ainsi charger de leurs remarques critiques, les marges de nos faiseurs de Mémoires, qui disent tout ce qui leur plaist sans garand. Quand les Mémoires de Pontis parurent, je les envoïai à M. l'Archevêque de Roüen François de Rouxel, qui les lût avec d'autant plus d'aplication & de plaisir, qu'il avoit connu de Pontis à l'armée. Mais il m'assura que de Pontis s'en faisoit trop acroire ; que les affaires ne s'étoient pas toûjours passées comme il les raporte ; & que l'idée odieuse qu'il donne du ministére du Cardinal de Richelieu, est un reste de ressentiment contre cette Eminence, qui avoit maltraité l'Abé de Saint Cyran, allié de la famille des Pontis.

¶ *Barlæus* dans la Harangue qu'il prononça en 1632. le jour de la dédicace de l'Ecole d'Amsterdam, fit voir que *la qualité de Marchand ne doit pas préocuper*

le Lecteur au desavantage d'un Livre; qu'anciennement il y a eu des Philosophes qui ont exercé le commerce; & qu'il n'y a point d'incompatibilité des études avec le négoce.

Philippes-Sylvestre du Four célébre Marchand de Lyon, a donné au Public plusieurs Traitez savans & curieux. Le Sieur Pomet Marchand Droguiste à Paris, vient de mettre au jour un assez gros volume des choses de son négoce, qu'il poura corriger & augmenter dans une seconde Edition. Je ne parle point du savant André Fricks Marchand Libraire d'Amsterdam: cela est du ressort des Libraires d'être savans du moins dans les Langues, & dans l'Histoire de la Librairie.

¶ J'ai connu à Roü.. un célébre Marchand, qui passe pour un des plus savans hommes du Païs. A l'âge de vingt ans il ne savoit encore que lire, écrire, & un peu d'Arithmétique. Aidé de son bon génie, & par son travail sans l'aide de personne, il a apris en peu de tems les Langues Latine, Grecque & Hebraïque, l'Espagnol, l'Italien & l'Anglois. Il sait la Philosophie ancienne & moderne, la Médecine, la Chimie & les Mathématiques. Il dessine fort proprement, &

fait

fait toutes ſortes de Lunettes & de Microſcopes. Il a beaucoup de jugement, une grande diverſité de lecture, & bien de l'agrément dans la converſation.

Nous avons de lui... une Traduction du Livre de *Robert Naunton*, intitulé, *Le caractére véritable d'Elizabeth Reine d'Angleterre*. On attend de lui de nouvelles découvertes ſur les Poids & ſur les Meſures des Anciens : Voici comme il s'en explique dans une Lettre écrite à un ami, qui lui avoit demandé l'analiſe de cet Ouvrage.

Comment, Mr..... vous envoïer « l'analiſe d'un Ouvrage dont on n'a pas « encore commencé la ſinthéſe ? On com- « poſe, on unit avant qu'on diviſe. On « amaſſe des matériaux avant qu'on or- « donne un Ouvrage ; & avant qu'on ſe « mette à l'ordonner, on ſe doit détermi- « ner ſi on le publiera ou non : ce qu'on « ne peut faire que l'idée qu'on s'en forme « ne ſatisfaſſe ; car comment ſatisfaire les « autres de ce qui ne nous ſatisfait pas ? « Ces excuſes toutes juſtes qu'elles ſont, « ne vous plaiſent point, M..... vous « voulez être obéï, encore qu'on ne vous « envoïât que des idées imparfaites. Je « conſens qu'on vous les envoïe (ces «

„ idées) mais n'attendez pas que je les
„ donne en six lignes comme vous l'or-
„ donnez, il vous en coûteroit trop peu
„ de lecture, & à moi trop de réflexion.

„ S'il arrive donc que j'entreprenne
„ l'Ouvrage que je minute, & qu'on le
„ publie ; voici à peu prés comment je
„ pourai m'y prendre. Je donnerai en un
„ volume la traduction en nôtre Langue
„ de trois Traitez Anglois ; un, du Pied ;
„ un, du Denier Romain : ces deux, com-
„ posez par Jean Greaves Professeur
„ d'Astronomie à Oxford, qui outre une
„ excellente érudition, possédoit les Lan-
„ gues Orientales ; c'est le fruit de ce qu'il
„ a remarqué de curieux sur les Poids, les
„ Mesures & les Monnoïes anciennes,
„ pendant ses voïages en France, en Ita-
„ lie, en Gréce & en Egypte. Et un essai
„ sur le recouvrement des Poids & des
„ Mesures des Juifs ; composé par
„ M. Cumberland Theologien d'Angle-
„ terre, pour l'intelligence de quelques
„ notes sur la Bible que quelques-uns de
„ ses amis avoient entreprises. L'Auteur
„ démontre geométriquement dans ce
„ Traité plusieurs choses curieuses &
„ importantes sur les Poids & sur les
„ Mesures des Anciens.

Je donnerai en un second volume une Dissertation sur les Lavoirs que Salomon fit mettre dans le Temple de Jerusalem. Je la diviserai en deux Parties : Dans l'une, j'y parlerai à fond de la Mer d'airain ou du plus grand de ces Lavoirs ; dans l'autre, je traiterai des dix petits. Dans la premiére, aprés avoir raporté toutes les opinions qu'on a euës sur la figure, sur les dispositions, sur la capacité & sur l'usage de ce grand Vaisseau : Je donnerai la mienne, en faisant voir par l'Ecriture, par l'autorité ou par la raison, que la Mer d'airain étoit un double vase, composé d'une coupe ou cuvier, & d'un plinte ou pied ; que la coupe n'en pouvoit être que cylindrique de la capacité de 333 coudées cubes $\frac{1}{3}$, ou 2000 baths : le pied, qu'un parallelepipede creux de 10 coudées en quarré, & de deux coudées de hauteur, de la capacité de 166 coudées cubes $\frac{2}{3}$, ou de 1000 baths : & que ce double vase, qui étoit unique par dedans, encore qu'il parût double par dehors, contenoit 500 coudées cubes, ou 3000 baths ; c'est-à-dire 311 muids, un quart, 27 pintes, 6 pouces cubes mesure de Paris. Par là je prouverai que l'Auteur des Livres des

„ Rois a pû dire, comme il a fait, que la
„ coupe de cette Mer contenoit 2000
„ baths ; l'Auteur des Paralipoménes,
„ que toute cette Mer en contenoit
„ 3000 ; & que l'un & l'autre de ces
„ Auteurs ont donné la mesure de ce
„ grand Vase aussi geométriquement &
„ aussi exactement que nous la donne-
„ rions aujourd'hui ; la Geométrie de
„ ces Auteurs n'aiant point été autre que
„ la nôtre.

„ Je ferai voir par de pareilles preu-
„ ves, que le plinte étoit apuïé sur le
„ derriere de douze bœufs de bronze, dis-
„ posez en quatre groupes trois à trois,
„ vers les quatre parties du monde,
„ laissant entr'eux quatre passages qui
„ rendoient un bassin accessible sous la
„ Mer pour la purification des Prêtres :
„ qu'au milieu de ce bassin, s'élevoit un
„ gros pilier de bronze creux, qui s'alloit
„ rendre sous le milieu du plinte, pour
„ faire monter dans la Mer l'eau d'un
„ réservoir éloigné, & pour l'en tirer par
„ quatre robinets qui se devoient trouver
„ à portée à ce pilier vis-à-vis des quatre
„ passages ; & que tout ce pesant ouvrage
„ étoit élevé sur un perron octogone de
„ marbre à cinq degrez.

A l'occasion des ornemens du plinte, « je prouverai qu'ils ont été semblables « aux ornemens du lambris du Sanctuaire, « & aux entrelas ou treillis de chaînes « qui pendoient au tour du haut des deux « entablemens quarrez des colomnes de « bronze, pour écarter les oiseaux par le « bruit de 392 grelots apellez grenades « qu'on y avoit attachez, 196 sur cha- « que. Les contrarietez aparentes entre « les mots Pekaghim פקעים & Beka- « rim בקרים, dont les Auteurs sacrez « se sont servis pour exprimer les orne- « mens du plinte étant éclaircies ; je ferai « voir, à l'occasion de ces ornemens, que « l'Architecture des Israëlites n'étoit « point differente de l'ancienne des Grecs, « que ces peuples avoient prises des « Egyptiens ; car les dimensions que l'E- « criture marque des colomnes de bronze « sont doriques : le Monument d'Absa- « lon, plus ancien que le Temple de Je- « rusalem, & le Sépulchre de Zacharie, « moins ancien de quelque siécle, sub- « sistent encore en Judée ornez de colom- « nes doriques : un Sicle frapé du tems de « Salomon, represente la façade du Tem- « ple, composée de quatre colomnes do- « riques, ornées de bases, de chapiteaux «

„ & d'un entablement enrichi de trigly-
„ phes. Et Joſephe raporte que la Mai-
„ ſon Roïale de ce Prince étoit ſoûtenuë
„ de colomnes, dont les entablemens
„ étoient ornez de triglyphes.
„ Dans la ſeconde partie de ma Diſſer-
„ tation, aprés avoir raporté l'opinion
„ des autres, comme j'ai fait dans la pre-
„ miére, je donnerai la mienne ſur la
„ figure, l'uſage & la capacité des petits
„ Lavoirs, en prouvant par de pareilles
„ preuves, qu'ils étoient des machines
„ roulantes montées ſur quatre rouës;
„ qu'ils étoient compoſées d'un baſſin
„ quarré, orné de pillaſtres, d'entable-
„ mens doriques, & de bas reliefs où des
„ Cherubins étoient repreſentez; qu'aux
„ deux bouts du baſſin ſe trouvoient des
„ bras pour les conduire, & des gradins
„ ou marche-pieds pour atteindre à un
„ vaſe élevé ſur quatre Cherubins, au-
„ deſſus de l'ouverture du baſſin; que le
„ ventre de ce vaſe étoit un parallelepipe-
„ de de deux coudées en quarré, d'une
„ coudée & demie de hauteur, & de la
„ capacité de ſix coudées cubes; & le cou,
„ un cylindre d'une coudée de diamétre,
„ autant de hauteur & de la capacité
„ des $\frac{3}{4}$ d'une coudée cube; & que tout le

vase contenoit quarante baths, c'est-à- "
dire, quatre muids, quarante-une pinte, "
quarante pouces cubes mesure de Pa- "
ris. J'y ferai voir que ce vase contenoit "
l'eau nette ; qu'on l'en tiroit par des "
robinets pour les purifications des victi- "
mes ; & que le bassin qui étoit dessous "
servoit à recevoir l'eau sale, & les "
excrémens des issuës des victimes. "

A l'occasion des ornemens de ces ma- "
chines, je ferai voir l'origine des orne- "
mens de l'entablement dorique, la figu- "
re des Cherubins ; & que Dieu n'avoit "
permis ces images, que pour détourner "
les Israëlites de l'idolâtrie de leurs peres "
& de leurs voisins, insinuant par ces "
representations, que des simulacres ne "
pouvoient être des Dieux, puisqu'on en "
faisoit l'ornement des vases qui ser- "
voient aux ofices les plus bas de la mai- "
son du Dieu qu'ils adoroient. "

Enfin je finirai les deux parties de ma "
Dissertation, en faisant voir que si la "
figure que je donne à ces Lavoirs n'est "
pas la vraïe, elle est au moins la plus "
conforme aux descriptions qu'en don- "
nent les Auteurs sacrez, de toutes cel- "
les qui sont venuës à ma connoissance, "
& dont j'ai prouvé les défauts. "

„ Greaves dans son Traité du Pied Ro-
„ main, nous a donné la précision du De-
„ rac du Caire, par raport à nos mesures.
„ M. Cumberland a prouvé dans son Es-
„ say, que ce Derac étoit l'ancienne cou-
„ dée d'Egypte & des Hébreux; & que la
„ sixiéme partie du cube en faisoit le bath.
„ Les raports proportionnels entre cette
„ coudée & ce bath, m'aïant fait décou-
„ vrir la vraïe figure des Lavoirs de Salo-
„ mon, la Dissertation dont je viens de
„ parler, sera la confirmation démonstra-
„ tive de la vérité de cette coudée, l'u-
„ nique fondement dont je me servirai
„ dans un troisiéme volume pour décou-
„ vrir précisément, & pour réduire
„ exactement à nos poids & à nos mesu-
„ res, toutes les mesures longues & creu-
„ ses, & tous les poids des Egyptiens, des
„ Hébreux, des Babyloniens, des Grecs
„ & des Romains, dont les Auteurs an-
„ ciens ont fait mention.
„ Je ferai voir dans ce dernier Traité,
„ de quelle maniére on a pû inventer les
„ mesures longues, les mesures creuses
„ & les poids chez toutes ces nations qui
„ étoient descenduës de Noé, & qu'on
„ pouvoit regarder comme des Colonies
„ Egyptiennes. J'y ferai voir que les An-
ciens

ciens n'ont eu que la ſeule coudée «
Egyptienne pour le fondement de tou- «
tes leurs meſures ; & que c'étoit en cet- «
te conſidération, que les Hebreux l'a- «
pelloient Ammah אמה, Mere. J'y fe- «
rai voir, dis-je, que de cette coudée, «
ils en formérent toutes leurs grandes & «
petites meſures longues ; que du cube «
de cette coudée ils en formérent toutes «
leurs meſures creuſes ; & que de la pe- «
ſanteur du cube d'eau de cette coudée, «
ils en étalonnérent d'abord leurs poids, «
comme dans la ſuite ils étalonnérent «
leurs meſures creuſes par le volume «
d'eau de la peſanteur de ces poids. «

Mais ce qui prouvera la vérité de «
tout ce que j'avancerai dans ce Traité, «
c'eſt que je ne donnerai aucune meſure «
ni aucun poids, qu'ils ne ſoient confor- «
mes aux deſcriptions qu'en ont donné «
les Auteurs anciens, comme les Au- «
teurs de l'Ecriture Sainte, les Septante, «
le Paraphraſte Caldéen, Joſephe, Eu- «
poleme, Ariſtée, S. Epiphane, S. Je- «
rôme, Ariſtote, Xenophon, Herodo- «
te, Plaute, Varron, Caton, Ciceron, «
Vitruve, Diodore, Nepos, Gelle, «
Hygin, Dioſcoride, Tite-Live, Colu- «
melle, Pline, Plutarque, Galien, «

„ Cenſorin, Mæcianus, Balbus, Fannius,
„ Elian, Vegece, Frontin, Cleopatre,
„ Feſtus, Nonnius, Heſychius, Pollux,
„ Suidas, Hero, ou quelques autres de
„ même antiquité : Outre que je prétens
„ que ces mêmes meſures & ces mêmes
„ poids s'accordent exactement aux an-
„ ciens Monumens qui nous reſtent en
„ Egypte, dans la Gréce, dans l'Italie,
„ & dans les Cabinets des Antiquaires.
„ En traitant de ces Poids & de ces Me-
„ ſures, je réſoudrai les difficultez qui ſe
„ rencontrent à leur occaſion dans les Li-
„ vres ſacrez & dans les autres Auteurs.
„ Comme celle de la grandeur de l'Arche
„ de Noé : Celle de la peſanteur des Che-
„ veux d'Abſalon, des Armes de Goliath,
„ & du Geant Jeſbebenob : Celle des
„ Metretes de Cana, des trente Piéces
„ d'argent de Judas, des Boucliers d'or
„ de Salomon : Celle des Suburbes des
„ Iſraëlites : Celle des Poids & des Me-
„ ſures Attiques, avant & depuis Solon :
„ Celle de la valeur des Preſens de la Rei-
„ ne de Saba, des Treſors de Darius, &
„ un grand nombre d'autres de même na-
„ ture. Je donnerai même en chemin fai-
„ ſant un plan geométral du Temple
„ qu'Ezechiel a décrit, lorſque je parlerai

du Pagham פעם, ou pied des Hebreux [illegible] ce plan m'aïant donné la démonstration de la longueur de ce pied.

Elles ne sont pas inexplicables ces difficultez ; on y peut répondre avec quelque sorte de satisfaction, & même les résoudre. La pesanteur des Cheveux d'Absalon, est mise au rang des plus difficiles : On lit dans Samuel qu'elle pesoit deux cens sicles ; le Caldéen & les Septante, lui donnent le même poids ; Josephe l'explique par cinq mines, & S. Epiphane la fait de cent [illegible] sicles. On traite les derniers [illegible] & l'on regarde l'expression des premiers comme envelopée [illegible] qu'il est inoüi que la chevelure d'un homme ait pu peser cent [illegible] nes : l'erreur vient de ce [illegible] ces sicles pour des sicles de [illegible] mes. Cependant [illegible] les Rabins à des sicles [illegible] nes, inconnus aux [illegible] courir comme [illegible] pour un D[illegible] dont on se [illegible] ni aux autres [illegible] terprétes ; je [illegible] sions de ces Ecrivains [illegible]

„ en des termes differens, & qu'ils ont
„ tous entendu une pesanteur égale à 1 liv.
„ 14 onces 7 gros 14 grains $\frac{2}{11}$ poids de
„ marc de Paris. J'en tairai ici les raisons
„ de peur de vous fatiguer, car vous
„ m'ordonnez d'être court.

„ Voila de grandes promesses, M....
„ j'y pourai néanmoins satisfaire si Dieu
„ me donne des jours; & si l'on m'accorde
„ ce que les personnes judicieuses ne me
„ refuseront pas : A savoir, que le Derac
„ du Caire contienne précisément 1824
„ milliémes des mille qui divisent le pied
„ d'Angleterre : que le pied de Paris con-
„ tienne 1068 des mêmes milliémes; &
„ que l'Once prise sur l'étalon du Châte-
„ let, pese précisément 472 & $\frac{1}{2}$ grains,
„ poids de Troy d'Angleterre : C'est ce
„ que Greaves a reconnu par ses expe-
„ riences. Si l'on m'accorde que le cube du
„ Derac ou coudée du Caire contienne
„ précisément 6 baths. M. Cumberland
„ l'a prouvé; & la suposition de cette pro-
„ portion entre le bath & la coudée, m'ont
„ fait découvrir la figure des Lavoirs de
„ Salomon. Si l'on m'accorde qu'un pouce
„ cube d'eau mesure de Paris, pese préci-
„ sément 372 grains $\frac{3}{8}$ de nôtre poids de
„ marc. Je l'ai reconnu par une nouvelle

expérience dont je donnerai l'histoire «
dans ce dernier Traité. «

Enfin je satisferai à toutes ces promes- «
ses, pourvû que l'on m'accorde ce que «
je viens de dire, & que je puisse prendre «
les poids & les mesures dont ont parlé «
les Auteurs dont je me servirai, pour «
les poids & les mesures en usage dans les «
lieux où ils écrivoient, lorsqu'ils y ont «
écrit, quand ils ne les expliquent pas. «

¶ Les Artisans aussi-bien que les Marchands, ont leur part aux Sciences : car sans parler d'un grand nombre qui savent les Mathématiques, nous avons Benoist Baudoüin, natif d'Amiens, trés-habile Théologien, fils de Cordonnier, & Cordonnier lui-même dans la boutique de son pere, qui a fait entr'autres ouvrages, un savant Traité, *De Calceo antiquo & mystico*, pour faire honneur à son premier métier, comme il le déclare lui-même. Jean-Baptiste Gallo Cordonnier à Florence, nous a donné de beaux Ouvrages en sa Langue, sur tout des Dialogues à l'imitation de Lucien. Volfang Musculus faisoit le métier de Tisseran pour vivre dans ses études. M. le Févre savant Astronôme de l'Observatoire de Paris, étoit Tisseran à Lisieux Ville de Normandie,

avant qu'il s'apliquât heureusement comme il fait à la contemplation des Astres., & ce fut en comptant les fils de sa toille, qu'il commença à faire ces prodigieuses suputations, qui étonnent ceux qui n'en connoissent pas les principes. Nicolas Bourbon Poëte Latin, & grand oncle d'un autre Nicolas Bourbon, aussi Poëte Latin & de l'Académie Françoise, étoit le fils d'un Forgeron, & avoit souflé à la forge de son pere, qu'il a admirablement décrite dans un Poëme qui se trouve parmi ses autres Ouvrages.

¶ Il seroit souhaitable que ceux qui se mêlent de nous donner des Bibliotéques ne parlassent que des Livres de leur métier, ou que des Livres qui leur fussent tout-à-fait connus. Quand on marche à l'aveugle dans ces sortes de Catalogues, on ne manque pas de se tromper & de tromper les autres. Nous avons vû l'un de ces Bibliotéquaires peu exact, quoique d'ailleurs bon Libraire, ranger dans la classe des *Rituels*, un Traité *De Missis Dominicis*; c'est-à-dire, un Livre où il est traité des *Ambassadeurs* ou des *Intendans des Provinces*, pour un Recuëil de *Messes Dominicales*.

J'ai toûjours fait cas de la Bibliotéque

des Historiens de France par André du Chesne ; parce que cet Auteur étant fort versé dans nôtre Histoire, en connoissoit parfaitement les Ecrivains. Il manque pourtant une chose à son Ouvrage, c'est qu'il devoit par un peu de critique, distinguer les bons Historiens d'avec les médiocres ; & ceux-ci d'avec les autres qui ne sont pas autentiques ni dignes de créance. C'est à quoi il faudra remédier dans une seconde Edition, qu'on devroit procurer au Public.

¶ Recherches curieuses sur la diversité des Langues & des Religions dans toutes les principales parties du monde. Ce Livre qui est de Brerewoode Professeur des Humanitez à Londres, est un fort bon Ouvrage ; mais pas assez ample. Il y a quelques années que la Veuve de Varennes Libraire de Paris, se proposant de faire une seconde Edition de ce Livre traduit en François sur l'original Anglois, pria M. Simon d'y mettre la main. Ce savant Critique s'y emploïa volontiers ; mais dans la suite n'aïant pû s'accommoder avec cette Veuve, il fit imprimer ses Additions à part, sous le Titre de *Religions d'Orient par le S. Mony*. J'ai apris de lui-même, qu'il avoit beaucoup augmenté ce petit Ouvrage, & qu'il en pouvoit faire un vo-

lume *in quarto*, qui est la mesure ordinaire de ses Livres. Le Public attend avec impatience qu'il lui fasse ce riche present.

¶ Pirou est un ancien Château situé sur la côte de Basse-Normandie dans le Côtentin, vis-à-vis des Isles de Jersay & Garnesay. André du Chesne, dans son Livre *des Antiquitez, Villes, Châteaux & Places remarquables de France*, corrigé & augmenté par son fils François du Chesne, & imprimé à Paris en 1668. parle du fort Château de Pirou. Il s'en trouve une belle description sous le nom du Château de *Besmeliane* ou *Vivarambe* dans l'*Almaïde* de M. de Scudery.

Ce Château est si ancien, & accompagné de tant de merveilles, que les bonnes gens du Païs croïent qu'il a été bâti par les *Fées*, bien des années auparavant que les *Norvvegiens* ou *Normans* vinsent habiter la *Neustrie*. Ils disent que ces *Fées*, qui étoient filles d'un grand Seigneur du Païs, célébre Magicien, se métamorphosérent en des *Oyes sauvages*, quand les Normans descendirent à Pirou; & que ce sont ces Oyes-là mêmes qui reviennent tous les ans faire leurs nids, dans cet admirable Château. Chose surprenante, qui mériteroit bien de trouver pla-

cè dans les Mémoires de ceux qui écrivent des merveilles de la nature : En voici la deſcription.

Au pied des murailles du Château de Pitou, on compte dix-huit ou vingt niches de pierre, où l'on a ſoin tous les ans de mettre des nids faits de paille ou de foin pour les Oyes ſauvages qui ne manquent pas le premier jour de Mars de venir la nuit faire pluſieurs rondes autour du Château, pour voir au clair de la Lune & des Etoiles, ſi leurs nids ſont prêts : Les jours ſuivans, ils prennent poſſeſſion des nids qui leur ſemblent les plus molets & les plus commodes : ce qui ne ſe fait pas ſans coup ferir. Quelquefois à grand coup d'ongle & de bec, ces oiſeaux ſe mettent tout en ſang, & font un ſi grand bruit, que les échos retentiſſant de toutes parts, on ne s'entend point dans les apartemens du Château, ni dans les Maſures des environs. Quand tous ces nids ſont pris par les plus braves d'entre les Oyes, on en met ſix ou ſept autres ſur les parapets des murailles qui ne demeurent pas long-tems vuides. Comme ces murailles ſont extraordinairement hautes, les Oyes qui y couvent ne manquent pas dés que leurs petits ſont éclos, d'avertir

en criant, qu'on vienne les deſcendre dans le foſſé; que ſi on ne leur rend pas ce bon office, les meres y deſcendent elles-mêmes, & étendant charitablement leurs aîles, reçoivent leurs petits à la deſcente, de crainte qu'ils ne ſe bleſſent.

Chaque Oye a ſon mâle auprés d'elle; & il eſt remarquable que ce ſont de vrais Oyes ſauvages; que quelquefois il ne paroît aucun de ces Oiſeaux dans les campagnes voiſines, pendant qu'il y en a des milliers qui flotent ſur les Lacs de Pirou.

Quand ces Oyes ſont hors du Château on n'en ſauroit aprocher de ſix cens pas ſans les faire envoler; mais quand ils ſont dans le Château, ceſſant pour l'amour de leur hôte, d'être ſauvages, ils viennent prendre du pain & de l'avoine à la main; & quoique l'on crie, ou que l'on tire des coups de fuſils dans les cours, ils ne s'en effarouchent point. Ils couvent depuis le commencement de Mars juſques dans le mois de Mai. Lorſque leurs petits ſont aſſez forts pour les ſuivre, ils les dérobent la nuit; & ſe retirent par de faux-fuïans dans les Lacs prochains, pour ne revenir que l'année ſuivante.

Les Spéculatifs du Païs prétendent (comme on le dit en Suiſſe & en Ho-

lande des Cygognes) que c'est bon signe quand il vient à Pirou grand nombre d'Oyes sauvages. Le Seigneur de ce Château, qui a grand soin que leurs nids soient bien molets, & que la nourriture ne leur manque point, nous a mandé qu'il en a paru cette année une infinité; & qu'il est sorti plus de cent petits de dessous les aîles des meres, d'où l'on conjecture que l'année sera bonne, ou que nous aurons la paix.

J'ai connû un vieux Gentilhomme Bas-Normand, qui disoit, qu'étant enfant il avoit apris à lire dans une trés-ancienne Chronique, qui raportoit que quand il naissoit un garçon dans l'illustre Maison de Pirou, les mâles de ces Oyes paroissoient revêtus de plumes grises, & prenoient le dessus du pavé dans les cours du Château; mais que quand c'étoit une fille, les femelles en plumes plus blanches que nége, prenoient la droite sur les mâles. Que si cette fille devoit être Religieuse, on remarquoit une de ces Oyes entre les autres, qui ne nichoit point; mais demeuroit solitaire dans un coin, mangeant peu, & soûpirant dans son cœur, je ne sai pourquoi.

¶ *La Grammaire générale & raisonnée qui contient les fondemens de l'art de*

parler. Ce Livre est de l'invention de M. Arnauld Docteur de Sorbonne, & de la composition de Dom Claude Lancelot Moine de S. Cyran. Il se trouve presentement traduit en diverses Langues, par la singuliére estime que les étrangers en ont fait. C'est sur les fondemens de cet Ouvrage, que M. l'Abé d'Angeau travaille à une Grammaire Françoise qui doit accompagner le Dictionnaire de l'Académie. Si l'on juge de toute la piéce par l'échantillon que cet Abé vient de donner, il faudra refondre ce Dictionnaire, & en faire une nouvelle Edition.

Dom Claude Lancelot étoit de Paris: Aïant fait dans sa jeunesse de fort bonnes études, il fut chargé de l'éducation d'un Enfant de Qualité; & se retira ensuite au Port-Roïal des Champs, où il enseigna les Humanitez avec beaucoup de fruit. Quelques années aprés il se fit Religieux dans l'Abaïe de S. Cyran, où il avoit de grandes liaisons avec le feu Abé M. de Barcos. A la mort de celuici, cette Communauté aïant été dissipée, & les Moines disperſez, Dom Claude Lancelot se trouva relegué en Basse-Bretagne, où il est mort depuis deux ou trois ans.

Outre la Grammaire raiſonnée, on a de cet Auteur la Nouvelle Métode pour aprendre le Latin; d'excellentes Racines Grecques; les Grammaires Grecque, Eſpagnole & Italienne, ſi connuës d'un chacun; une Traduction Françoiſe des Fables de Phédre, & un autre de quelques Comédies de Terence, purgées de leurs ſaletez; un Traité de l'Hemine, dont il y a eu deux Editions, la derniére eſt la plus ample; & enfin tout ce qui ſe trouve de piéces & d'obſervations à la fin de la Bible de Vitré, pour ſervir d'introduction à l'intelligence de la Sainte Ecriture.

¶ Nous avons eu en ce ſiécle trois Auteurs fameux qui ſe ſont obſtinez à écrire en des genres qui ne convenoient point à la portée de leur génie. M. de Balzac a paſſé toute ſa vie à écrire des Lettres, dont il n'a jamais pû attraper le véritable caractére. M. Chapelain a perdu tout ſon tems à faire un méchant Poëme. L'Abé de Maroles s'eſt conſumé à faire de pitoïables Verſions, ſans que jamais ni les conſeils de ſes Amis, ni les railleries & la cenſure des Critiques, & ſur tout celle de M. de l'Eſtang dans ſa Métode de traduire, aïent pû lui arracher de l'eſprit cette maudite paſſion. Quand ce bon Abé

ne pouvoit venir à bout de traduire de certains endroits difficiles des Auteurs qu'il avoit en tête, il écrivoit à la marge : *Je n'ai point traduit cet endroit, parce qu'il est trés-difficile, & que je ne l'entends point.*

Chaque esprit a son caractére & sa grace particuliére ; & ce n'est pas un gage assuré qu'on réüssira en une chose, parce que l'on réüssit en une autre. M. de Balzac avoit un talent particulier pour embellir nôtre Langue. M. Chapelain étoit un fort habile Critique ; & M. de Marolles avoit assez de génie pour écrire des Mémoires qui ne demandent que de la sincérité & de la naïveté : Ceux qu'il a donnez au Public étoient assez bien commencez ; & il en auroit tiré de la gloire, s'il ne s'étoit point allé perdre dans des choses de rien, qui ne peuvent ni instruire ni réjoüir le Lecteur. Il avoit entre les mains des piéces trés-autentiques, tirées des Archives de la Maison de Nevers, dont nos Historiens auroient pû profiter, s'il lui avoit plû de nous en faire part.

Il ne faut pas même quand on réüssit dans un sujet, le pousser trop avant. Comme on fait des grimaces, & qu'on se tire les larmes des yeux à force de rire ; on se

défigure aussi, & on cesse d'être plaisant à force de le vouloir toûjours paroître.

Bornons ici nôtre carriére,
Les longs Ouvrages me font peur.
Loin d'épuiser une matiére,
On n'en doit prendre que la fleur.

C'est ce qu'a dit M. de la Fontaine en finissant son premier volume des Fables choisies. Peut-être auroit-il bien fait lui-même (quelque joli talent qu'il ait) de garder son précepte, & de ne point passer plus outre.

¶ M. le Duc de Montausier étoit d'une *Maison Huguenotte*, & avoit étudié pour être Ministre : C'est d'où lui venoit tant d'érudition Ecclésiastique. Aprés la mort de son frere aîné qui fut tué à l'Armée, il vint à la Cour, changea de Religion, & épousa Julie d'Angennes, héritiére de la Maison de Rambouillet. Il conserva toute sa vie de l'amour pour les belles Lettres, & les cultiva avec soin, toûjours ami des Savans, & toûjours leur protecteur, quand l'honnêteté des mœurs s'y trouvoit jointe à l'érudition & à la beauté de l'esprit.

Ce qu'il y avoit de plus merveilleux en M. de Montausier, c'est que vivant à la

Cour, il n'abandonna jamais les intérêts de la vérité. Il aimoit à l'entendre & à la dire ; & se la disoit à soi-même. *Venerabilis senex, & patientissimus veri*, comme on l'a dit de l'Empereur Vespasien. Aussi ne faisoit-il point de façon de se reconnoître dans quelques endroits du Misantrope.

Du tems que les juremens étoient plus à la mode qu'ils ne sont pas aujourd'hui, il juroit comme les autres. Le Curé de Ramboüillet, qui étoit un homme simple, mais un fort bon Ecclésiastique, l'en reprenoit librement. Il le trouvoit bon ; & si bon, qu'un de ses domestiques lui disant pour le flâter, que ce Prêtre-là étoit bien hardi de parler sur ce ton à son Seigneur. M. de Montausier lui repartit, taisez-vous coquin : ce Prêtre a raison d'être hardi, puisqu'il dit la vérité.

La personne du monde que ce Duc chérissoit davantage, prenant le parti de certains Artisans qu'on accusoit de friponnerie, tâchoit de les excuser auprés de lui. Mais M. de Montausier qui ne pouvoit souffrir d'excuse où il n'y en doit point avoir, lui repartit tout indigné : Je croirois aussi-tôt que vous n'avez point de nez, que de croire que ces gens-là sont innocens.

cens. C'étoit tout dire ; car cette Dame avoit un des plus grands nez de la Cour.

Un Magiſtrat ſe trouvant à ſa table, des miettes de pain ſe mêlérent je ne ſai comment à ſes cheveux : Otez, Monſieur, ôtez ces miettes de vos cheveux, lui dit bruſquement M. de Montauſier, vous nous faites mal au cœur. Dans un autre repas, un Gentilhomme Bas-Normand, aïant mis une perdrix ſur ſon aſſiette pour la dépecer & la ſervir à ſes voiſins, M. de Montauſier lui dit : Eh ! Monſieur, qui voudra manger de ce gibier aprés avoir traîné ſur vôtre aſſiette ? Ce ſera moi, Monſeigneur, repartit le Gentilhomme qui avoit l'eſprit preſent, & perſonne n'en ſera dégoûté que moi ſeul.

M. de Montauſier écrivoit avec la même liberté qu'il parloit, comme on le peut juger par la Lettre ſuivante. Elle s'adreſſe à un ami qui l'avoit prié de lui dire ſon ſentiment, touchant un petit Livre qui couroit alors, ſous le titre de Relation de la conduite preſente de la Cour de France, adreſſée à un Cardinal à Rome, par un Seigneur Romain de la ſuite de ſon Eminence M. le Cardinal Flavio Chigi, Légat du Saint Siége vers le Roy Trés-

Chrétien, traduit de l'Italien en François.

Je n'ai rien vû de si affecté ni de si contraint que ce discours. Il n'étoit pas besoin de le faire passer pour une Relation Italienne envoïée de Paris à Rome, & ensuite être renvoïée pour être traduite, de Rome à Paris. Et encore moins de feindre la première Impression à Leyde & la seconde à Cologne, puisqu'il n'y avoit rien à craindre de la faire imprimer ici; & qu'au contraire, il est toûjours glorieux à la France de publier les illustres qualitez de son Souverain. Il est vrai que par le bon soin qu'on prend de raconter ce qui se passe dans les Finances, & par la citation de plusieurs Arrêts sur la matière des Usures, on peut juger que ce Livre est plûtôt un Manifeste de la conduite de M. Colbert, & une justification de la Chambre de Justice, qu'un juste Panégyrique des belles actions de nôtre Grand Roy. Il y a des endroits où les choses sont assez bien pensées; & il y en a d'autres où nos maux sont assez bien palliez. Mais aprés avoir dit que la générosité de Loüis XIV. est incontestable, aussi-bien que le grand nombre de ses

Victoires ; cet Auteur ne devoit pas, d'une célérité peu judicieuse, étaler à la fin de la seconde Lettre, pour faire bonne bouche, la défaite de Gigery avec une perte de trente-cinq Canons & de beaucoup d'autres choses ; & dire que cette affaire peut être mise entre celles qui formeront les plus belles parties de l'histoire de Sa Majesté. Nous n'avions que faire qu'il nous consolât, en nous aprenant que Charles-Quint & S. Loüis ont été aussi malheureux que nous en Afrique. Enfin je tiens que cet Ecrivain est un écrivain de ménage, & que sans doute il a été loüé de M. Colbert à juste prix, pour donner des marques encore plus particulières de ses fidèles œconomies.

¶ Les Notices des Dignitez de l'Empire de l'Orient & de l'Occident, sont d'un grand secours pour l'intelligence non seulement de l'Histoire Romaine, mais aussi de l'Histoire Ecclésiastique, qui dépend en quelque sorte de cette premiére. Cependant ce secours sera bien foible & même inutile, sur tout aux jeunes gens, si les Notices ne sont accompagnées de bonnes Remarques, comme de celles de Pancirole, & de quelques autres Antiquaires;

& si un habile homme ne suplée au défaut de l'original qui est mutilé & corrompu en bien des endroits. M. Valois, qui a donné le *Notitia Galliarum*, auroit pû rendre avec bien de la gloire ce service à la République des Lettres : mais cet Auteur qui étoit trés-capable, étoit aussi trés-difficile. Il sembloit qu'on lui arrachât les entrailles, quand on le prioit de produire quelque chose de nouveau : Il faloit le laisser faire ; c'est-là l'humeur de Messieurs les Savans. M. Colbert Ministre d'Etat, le solicitant un jour avec beaucoup d'honnêteté, de vouloir continuer son Histoire de France en Latin, dont il avoit déja donné quelques volumes ; le bon homme tout effraïé se retirant en arriére, comme si on avoit voulu l'assommer, s'écria : Eh ! Monsieur, que me demandez-vous à l'âge où je suis : me demander ce penible travail, c'est me demander la vie. Il est mort, & a laissé ce grand Ouvrage imparfait.

¶ Me rencontrant à Paris dans une Bibliotéque avec un fort habile homme, il me dit aprés l'avoir long-tems considérée : Cette Bibliotéque est belle ; mais elle n'est pas assez éclairée. Que dites-vous, Monsieur, lui répondis-je ? Le

jour y entre de tous côtez. Je veux dire (me repartit-il) que je n'y remarque presque point de Critiques. Voïez-vous (continua-t-il) tout cet amas de Livres est peu de choses, à moins qu'on ne trouve auprés de chaque Auteur son Critique, ou son Adversaire s'il en a. J'étois encore jeune quand cela me fut dit, & j'ai reconnu avec le tems, qu'il n'y a rien de plus vrai ; & qu'on n'est point assez éclairé sur quelque matiére que ce soit, quand cette matiére n'a point été debatuë ; & qu'on n'a pas lû tous les Auteurs qui en parlent, & qui se contredisent. Nous en avons un exemple tout nouveau à l'égard de la nouvelle Bibliotéque Ecclésiastique de M. du Pin, à qui il manqueroit quelque chose, sans le secours indirect de la Critique des Moines de S. Vannes. J'étois autrefois entêté de l'Histoire de Strada ; mais depuis que (selon l'avis de mon ami) je lui oposai l'Histoire des Païs-Bas de Grotius, & celle de *Bentivoglio*, avec le jugement que celui-ci porte de Strada dans ses Mémoires, je commençai à me refroidir pour cet Historien, qui est plus beau qu'il n'est seur.

Le même Ami me disoit, qu'il pensoit bien d'une Bibliotéque, quand il y voïoit

quantité d'Auteurs originaux, principalement en fait d'Histoire, des Critiques, des Traitez singuliers, toutes sortes de Dictionnaires, de Bibles, & de Peres de l'Eglise, quelques-uns des premiers Scolastiques, peu de nouveaux, peu ou point du tout de Casuites. A l'égard de ces derniers, j'ai remarqué dans la Bibliotéque de M. de Reims, qui est une des mieux fournies de Paris, qu'il n'y en a presque point, en comparaison des autres Livres.

¶ Il y a des saisons heureuses pour écrire. Peut-être que si Montagne étoit venu plus tard & dans ce siécle-ci, qu'il auroit moins brillé. Peu de gens en son tems se méloient d'écrire en nôtre Langue. Il faut pourtant avoüer, que Montagne dans sa maniére est original; & que l'air cavalier qu'il affecte, est bien du goust des François. Cet air consiste à suivre sa fantaisie, plûtôt qu'à s'atacher à des principes trés-seurs, dont l'on tire des conséquences fort suivies. Dans cette humeur on se jette sur toutes sortes de sujets, comme à la picorée; & l'on dit au hasard tout ce qui vient à la pensée, risquant le bon pour le mauvais, & le mauvais pour le bon, sans trop d'atachement ni à l'un ni

à l'autre. On parle de tout comme si on ne parloit de rien ; & souvent de rien, comme de quelque chose fort important. On commence un discours par où il devroit finir : on le quitte au milieu, & puis on le reprend tantôt à la tête, tantôt à la queue. On ne dit point ce qu'on avoit promis de dire, & l'on dit souvent toute autre chose que ce que l'on avoit pensé. La régle la plus générale de cette maniére d'écrire, c'est de n'en point avoir, & la plus grande affectation, c'est de ne rien affecter. Un Philosophe de cette trempe, parle ingénûment de lui-même, de ses vices & de ses vertus. Il parle d'autrui sans réserve ni détour. Il apelle chaque chose par son nom. Il paroît en cela peu de pudeur & beaucoup de négligence ; mais l'écrivain ne s'en soucie pas. Sa Philosophie lui donne cette fermeté ou cette indifférence. Il ne se contraint point, & ne contraint personne. La Religion ne l'embarasse pas, sa morale est aisée. A l'entendre dire, il ne tient guéres aux plaisirs, & les maux ne le tonchent que legérement. Il prend ce qui se presente, & ne court point aprés ce qui le fuit. Il vit comme il l'entend, & meurt comme il peut : c'est-là tout son but.

¶ Je ne ſai pourquoi Ciceron a dit, que les Poëtes Tragiques ſont plus amoureux de leurs Ouvrages, que les autres Poëtes. Peut-être que Ciceron ne le ſavoit pas lui-même ; & en effet il en parle comme ne le ſachant pas : *In hoc enim genere neſcio quo pacto magis quàm in aliis, ſuum cuique pulchrum eſt.* Cela ne viendroit-il point de ce que les Poëmes Dragmatiques étant recitez ſur les Théatres & à la face du Public, c'eſt-à-dire expoſez au jugement & à la cenſure de tout le monde, le Poëte, quand il réüſſit, en tire davantage d'honneur & de gloire.

¶ M. du Cange étoit un parfaitement honnête homme. Quoiqu'attaché à des lectures trés-difficiles & trés-heriſſées, il avoit cela de ſingulier, qu'il ne s'embaraſſoit point de ſes études. Il les quittoit librement & à toute heure, pour recevoir ſes amis, & leur rendre ſervice. *C'eſt pour mon plaiſir* (diſoit-il) *que j'étudie, & non pour faire peine à perſonne, non plus qu'à moi-même.* Auſſi l'on ne remarquoit point que la dureté de ſes travaux, lui ôtât rien de la douceur de ſa converſation, ni de la ſuavité de ſes mœurs, qui étoient tres-innocentes. Il n'étoit nullement entêté de ſes Ouvrages, quoique trés-

doctes

doctes & aprouvées du Public, disant avec modestie, qu'il avoit pris le moindre parti, & ne s'étoit arrêté qu'à la recherche des mots corrompus que chacun évite & condamne. Toûjours prest à corriger ses fautes, il écoutoit & recevoit de bonne grace les avis des Critiques; & l'on sait que s'il avoit vécu encore quelques années, il auroit changé & éclairci bien des choses; & en auroit ajoûté de nouvelles, dans la seconde Edition qu'il se promettoit de faire de son Glossaire Latin, qui sera toûjours un admirable ouvrage. *Quantum rerum? Quantum exemplorum? Quantum antiquitatis tenet? Nihil est, quod dicere velis, quod ille docere non possit. Mihi certè, quoties aliquid abditum quæro, ille Thesaurus est. Jam quanta sermonis ejus fides? Quanta authoritas? Quam pressa & decora cunctatio? Quid est quod, non statim sciat? Et tamen plerumque hæsitat, dubitat diversitate rationum, quas acri magnoque judicio ab origine caussisque repetit discernit, expendit.*

M. Gaudin Chanoine de Nôtre-Dame de Paris, étoit de Touraine. Il avoit de l'esprit, & écrivoit poliment en Latin. Quoiqu'il n'ait pas paru le plus fort pour

l'érudition, dans ses debats avec M. Joly sur l'Assomption de la Vierge, il n'a pas laissé d'en tirer de la gloire à cause de la réputation de son adversaire. Etant encore jeune, il lui arriva un petit accident, qui doit servir d'instruction à ceux qui entrent au service des Grands. M. le Cardinal de Richelieu avoit demandé à M. des Roches un Lecteur tel qu'il le faloit pour charmer ses fâcheuses insomnies. M. des Roches lui presenta le jeune Gaudin, bien fait, spirituel, & capable de servir & de plaire. Le Cardinal qui ne manquoit jamais de mettre ses Serviteurs à l'épreuve, ne fut pas long-tems sans tendre un piége à son nouveau Domestique, lui laissant sous les yeux des Lettres ouvertes, qui pouvoient exciter sa curiosité, & lui aprendre des nouvelles. Cependant cette Eminence qui faisoit semblant de dormir, mais qui veilloit exactement sur son homme, le surprit en défaut; & comme s'il avoit voulu lui dérober la vûë de ses Lettres, jetta promptement les mains dessus. Gaudin peu avisé, aiant donné dans ce panneau, demeura tout étourdi, & mit par là un clou à la fortune qui commençoit à rouler pour lui. Il fut congédié; & le Cardinal dit à M. des Ro-

ches : ce jeune homme a trop d'eſprit ; aprenez-lui à en avoir un peu moins. Néanmoins il ne lui refuſa pas dans la ſuite une Chanoinie de Nôtre-Dame, qui a été ſa plus grande richeſſe juſqu'à la mort. M. des Roches qui l'aimoit, lui avoit réſigné ſa Grande Chantrerie de la Cathédrale ; mais le tems lui aïant manqué, Gaudin toûjours malheureux, n'a point poſſédé d'autre dignité que celle d'Official ſous M. l'Archevêque de Perefix qui le conſidéroit.

¶ Quand les Confeſſions de S. Auguſtin, miſes en François par M. Arnauld d'Andilly, parurent au jour, Meſſieurs de l'Académie Françoiſe, charmez de la beauté de cette Traduction, offrirent une place dans leur Compagnie à cet excellent homme, qui les remercia. Ce refus obligea ces Meſſieurs à faire ce réglement entr'eux, que d'oreſnavant l'Académie ſe feroit ſolliciter, & ne ſoliciteroit perſonne pour entrer dans ſon Corps.

Le ſtile grand & étendu que M. d'Andilly affectoit alors, à la maniére des Eſpagnols, comme aïant plus de gravité & de poids, ſur tout dans les choſes de piété, fut d'abord trés-bien reçû ; mais à la fin, ſe trouvant qu'il étoit à charge à l'hu-

meur impatiente des François, on cria contre, & on l'abandonna. Les bons Ecrivains s'aprochérent du stile Laconique, qui n'est pas moins difficile à manier, si l'on fait réflexion à ce mot de Possevin, que peu de personnes comprennent. *Laconicè loqui non est, ut putas, paucas syllabas scribere, sed de pluribus paucas. Atque hac ratione ego & maximè breviloquum Homerum esse pronuncio & prolixum Antimachum. Quid tandem? Nimirum rebus, non autem litteris longitudinem esse æstimans.* Le Pere Mallebranche a fort bien expliqué cette pensée de Possevin en parlant de la Physique d'Aristote: *Ce n'est pas* (dit-il) *que ce Philosophe soit diffus; mais c'est qu'il a le secret d'être concis, & de ne dire que des paroles.*

¶ M. d'Aligre, pere de M. d'Aligre Chancelier de France, étoit d'un tempérament si froid & si difficile à émouvoir, qu'on ne pouvoit le purger. Son Médecin qui savoit bien que quand les humeurs sont une fois émûës, elles sont capables d'un plus grand mouvement, & par conséquent d'être purgées, ordonna secrétement, qu'on tâcheroit de mettre M. d'Aligre en colere; & que dés qu'il seroit

émû, on lui feroit prendre sa médecine. Le Valet de Chambre de M. d'Aligre ne négligea rien pour faire réüssir la chose. Dés la pointe du jour, s'aprochant du lit de son Maître, il en tira les rideaux avec une précipitation capable de surprendre & de fâcher un homme qui s'éveille en sursaut. Mais M. d'Aligre sans s'émouvoir, demanda tranquilement : Quelle heure est-il ? Le Valet de Chambre aïant manqué son coup, s'avisa de brûler la chemise de son Maître, & de la lui aporter tout en feu. M. d'Aligre toûjours froid, se contenta de lui dire : Chauffez-en une autre ? Tout cela ne faisant rien, le Valet de Chambre d'un coup de coude cassa cinq ou six verres de Venise que son Maître aimoit ; & ce Maître aussi peu émû qu'auparavant, dit tout doucement : c'est dommage, ils étoient beaux. Enfin le Valet de Chambre au desespoir, ne s'attendoit plus à rien, lorsqu'il arriva un homme qui avoit une affaire trés-épineuse au Bureau de M. d'Aligre. Cet homme étoit vêtu de taffetas, & comme il parloit avec beaucoup d'action en défendant sa cause, cette étoffe faisoit une espéce de siflement à l'oreille, qui chagrinant M. d'Aligre, l'impatienta, & lui fit dire

tout en colere : *Faites taire vôtre habit, Monsieur, si vous voulez que je vous écoute.* Le Valet de Chambre voïant son Maître émû, lui presenta la médecine, & elle eut son effet.

¶ L'Auteur de la Vie du Tasse en François, sur la foi de je ne sai quel Mémoire, prétend que le Tasse parloit & raisonnoit à six mois ; qu'il étudia à trois ans, & alla au Collége à quatre. S'il n'y a point d'erreur aux dattes de ce Mémoire, c'est-là un prodige sans exemple. Les Italiens qui ont fait l'Eloge du Tasse, ne disent rien de semblable. Girolamo Ghilini entr'autres, qui n'épargne point les exagérations en faveur des gens de son Païs, se contente de dire, que le Tasse avoit *un ingegno più che humano*, qu'à l'âge de douze ans il étudia au Droit, & qu'à dix-huit ans il avoit fait le Poëme de Renaud, *avendo su l'éta di dicciottanni contati gli amori di Renaldo.* Cela est toûjours fort admirable, & peu d'enfans des plus célébres, ont été jusques-là. Certainement l'on ne connoît pas tout ce que peuvent la plûpart des enfans. On les entretient dans la puérilité, & ils demeurent puérils. J'ai vû un petit Païsan, instruit par son Curé, qui à l'âge de sept ans ex-

pliquoit le Nouveau Teſtament Grec à l'ouverture du Livre, avec plus de facilité qu'un autre ne l'auroit lû en Latin ou en François. J'ai auſſi vû un Anglois d'environ ſix ou ſept ans qui parloit aiſément Latin, Allemand & Italien; & deux autres enfans, le frere & la ſœur, l'un âgé de neuf ans, & l'autre d'onze ou douze, qui parloient fort bien Grec & Latin, & diſputoient de la Dialectique en l'une & en l'autre Langue.

¶ Iſaac de la Pereyre Calviniſte & Auteur des Préadamites, s'étoit introduit chez feu M. le Prince de Condé par la voïe des belles Lettres. Ce fut par haſard & ſans préméditation, qu'en liſant les verſets 12. 13. & 14. du 5. chapitre de l'Epître de S. Paul aux Romains, il lui vint à la penſée, qu'on pouroit démontrer par ces paſſages de l'Apôtre, qu'il y a eu des hommes au monde avant Adam. Cette opinion bizare & fanatique qu'il ne regardoit d'abord que comme un jeu d'eſprit, lui entra ſi avant dans la tête, qu'il n'a point guéri de cette fole imagination. Cependant voïant bien que nulle protection ne pouvoit le mettre à couvert du feu dont il étoit menacé, il abjura ſon Héréſie avec le Calviniſme, & ſe retira chez

les PP. de l'Oratoire où il est mort, aprés (dit-on) avoir composé la seconde partie de son Systême, qu'il avoit promise en donnant la premiere. Plusieurs ont réfuté son Livre, qui n'en vaut pas la peine. Le Latin n'y manque pas : mais il n'y a ni bon sens ni solide érudition. La vanité y régne, avec l'ambition d'être le Chef d'un nouveau Parti. C'est pour cela qu'il y flâte les Juifs, & les apelle civilement à son école.

¶ Nous avons plusieurs exemples de personnes qui ont marqué la force de leur esprit, en faisant des Vers la mort sur les lévres. L'Empereur Adrien, tout prest de mourir, fit la jolie Epigramme Latine *Animula vagula*, *&c.* M. de Saumaise étant encore jeune, frapé d'une maladie mortelle, & lorsqu'il n'attendoit plus qu'à expirer, fit son Epitaphe en Vers. Patris Poëte célébre de Caën, âgé de plus de quatre-vingt ans, se voïant mourir, fit ces beaux Vers, si dignes de nos réflexions : *Je songeois cette nuit*, *&c.* Des-Bareaux dont la vie avoit été toute Epicurienne, se tournant vers Dieu à la mort, composa un parfaitement beau Sonnet qui marquoit son repentir. Marguerite d'Autriche prête à périr dans une tem-

pête sur la Mer, fit son Epitaphe en Vers : illustre témoignage, & de la fermeté de son ame dans cette extrêmité, & de la bizarerie de sa fortune. Un des Officiers Généraux de nôtre Armée Navale (à ce qu'on dit) fait des Vers galans, apuïé contre les mats de son Vaisseau, pendant qu'il fait donner sur l'ennemi, & que l'ennemi donne sur lui : cela s'apelle, *Pingere sub gladio*. Petrône raconte quelque chose de semblable d'un nommé Eumolpus. *Invenimus Eumolpum sedentem, membranæque ingenti versus ingerentem. Mirati ergò quod illi vacaret in vicinia mortis Poëma facere, extraximus clamantem.... At ille excanduit ; &, sinete me (inquit) sententiam explere : laborat carmen in fine.* La mort trouva celui-ci qui cherchoit la fin d'un Vers, & le laissa chercher. Loüise Anastasie de Serment fille savante, attaquant elle-même la mort, la pressa par de fort beaux Vers, de la délivrer de ses cruelles infirmitez : Favorablement écoutée, elle mourut en rimant.

——— Nectare clausa suo,
Dignum tantorum pretium tulit illa laborum.

Mademoiselle de Serment étoit de Grenoble. Elle avoit l'esprit grand & décisif.

M. Quinault la consultoit comme sa Muse choisie.

¶ Nos meilleurs Auteurs sont plus considérez dans les Païs étrangers que chez nous. C'est-là nôtre génie François, de négliger ce que nous possédons, & de courir aprés ce qui vient de loin. On lit avec vénération chez nos voisins l'Histoire de M. de Thou, qu'on ne regarde presque pas ici. Les Mémoires de Comines sont plus lûs & admirez en Espagne & en Italie qu'en France. On enseigne sous le Nord, la Philosophie de Décartes, à laquelle nous disons ici anathême. La Démonstration Evangélique de M. Huet, a eu, sans comparaison, plus d'admirateurs en Angleterre & en Holande, que dans sa propre patrie.

¶ Je ne sai point si M. des Iveteaux avoit été Précepteur de M. de Vendôme, comme le raporte Moreri en parlant de Malherbe ; mais je sai trés-assurément qu'il a été Précepteur du feu Roy Loüis XIII.

Aprés quelques années de service, fatigué de la Cour, il se retira dans sa belle Maison du Fauxbourg S. Germain, où Epicurien déclaré, il mena jusqu'à une extrême vieillesse la même vie, qu'il a dé-

crite dans le fameux Sonnet qui commence par ces Vers :

Avoir peu de parens, moins de train que de rente,
Chercher en tout tems l'honnête volupté,
Contenter ses desirs, &c.

Sa Famille étoit de Caen, où elle se fait encore distinguer aujourd'hui par de grands emplois, & par beaucoup de mérite. Le frere aîné de M. des Iveteaux avoit été Lieutenant Général de cette Ville, & acheta depuis une Charge de Maître des Requêtes. Celui-ci eut un fils que nous avons vû Conseiller au Grand Conseil, & d'autres Enfans.

On disoit autrefois à Paris de M. des Iveteaux, qu'il se chaussoit comme les autres se coiffent, & qu'il se coiffoit comme les autres se chaussent ; parce qu'il portoit des souliers de castor & des calotes de maroquin, les calotes de satin étant alors les seules qui fussent d'usage, celles de cuir n'étant devenuës à la mode que depuis.

Avec tout son grand esprit & sa belle érudition, il y avoit bien de la bizarerie & de l'extravagance dans la conduite de ce Vieillard ; & certainement l'amour des plaisirs l'enyvra, & le rendit ridicule aux

yeux de ceux-là même qui excusoient davantage ses foiblesses. Un jour pour son malheur, sortant de chez lui, il trouva à sa porte une jeune Gueuse, *tantò piu bella, quantò piu lacerata*, tombée en foiblesse. M. des Iveteaux lui fit donner du secours. Il la regarda : Il en fut regardé ; & elle lui sembla si fort à son gré, que dés ce moment cette Circé devint la maîtresse absoluë de son cœur & de sa maison. C'étoit la femme de l'un de ces Menétriers qui vont de cabaret en cabaret par la Ville augmenter la joïe des Ivrognes, & qui n'ont point de pire maison que la leur, selon le Proverbe. Elle joüoit de la harpe divinement, & l'accompagnoit d'une voix charmante ; & c'est véritablement ce qui attacha le plus M. des Iveteaux, qui aimoit la Musique & les Instrumens jusqu'à la folie. M. Sarasin son intime ami, parle dans son Dialogue de l'Amour, d'un galant jaune que Mademoiselle Dupuis (c'étoit le nom de cette femme) avoit mis au chapeau de ce bon homme, en qui l'amour radotoit.

Comme il s'imaginoit que la vie champêtre est la plus heureuse de toutes les vies, & qu'il vouloit être heureux, il s'habilloit en Berger, & prenant l'air d'un

Paſtor Fide avec ſa Dame, la houlette à la main, la panetiere au côté, le chapeau de paille doublé de ſatin couleur de roſe ſur la tête, il conduiſoit paiſiblement le long des allées de ſon Jardin, ſes troupeaux imaginaires, leur diſoit des chanſonnettes, & les gardoit du loup.

Quand Mademoiſelle Dupuis joüoit de la harpe; des roſſignols dreſſez à cela, ſortoient de leur voliere, & venoient ſe pâmer ſur l'inſtrument. Enfin

Des Jardins, des Tableaux, la Muſique, des Vers,
Une Table fort libre, & de peu de couverts,

ne ſuffiſoient point à M. des Iveteaux: Il rafinoit tous les jours ſur les plaiſirs, ſoit pour les augmenter, ou pour les rendre plus ſenſuels & plus délicats. Mais il eut beau faire, les traverſes dont l'on ne manque pas dans la vie, vinrent troubler la fête. Il ſût *conſerver ſa ſanté*; Il ſût *à rien d'ambitieux ne mettre ſon attente.* Il ſût ſe faire *eſtimer du Prince, & le voir rarement.* Il vit *les ſiens élevez en quelque dignité.* Il eut *beaucoup d'honneur ſans peine, & peu d'enfans ſans femme*, comme il le dit dans le Sonnet qui renferme toute ſa Philoſophie: Mais il ne ſût ni garder ſa liberté, ni s'exem-

pter d'afflictions & de procés. Ses parens lui en ſuſcitérent : le mariage de ſa fille unique, qui fut malheureux, l'inquiéta ; & un meurtre commis dans ſa maiſon, penſa la renverſer. Cependant rien n'étant capable de le faire rentrer en lui-même, il mourut comme il avoit vécu. M. de S. Evremont dit, qu'étant preſt d'expirer, il commanda qu'on lui joüât une ſarabande, afin que ſon ame paſsât plus doucement, *allegramente*.

Voila quelle fut la vie de ce Philoſophe, de ce Sage du tems, de ce Précepteur d'un grand Roy. J'ai oüi dire que quand il parloit de ce Monarque, il ne diſoit jamais le Roy ; mais ſeulement Loüis treiziéme, dépité de ce que ce Prince ne régnoit que par ſes Miniſtres.

Heu quia troppus amor ſavios ſtulteſcere cogit?
Artibus ipſius quiſnam certando repugnat?
Suppoſito Alcides humero qui cœlica regna
Suſtinuit, variaſque habuit certamine palmas,
Fœmineas veſtes abjecta pelle Leonis
Induit, & manzzam poſuit, fuſumque pievit.
upiter in Taurum, Cygnum ſe mutat & aurum,
Quique Deus fuerat, patiebat beſtia fìri

M. Pierre Seguier premier du nom, Préſident à Mortier du Parlement de

Paris, étoit un Magistrat de trés-grande probité, & qui avoit beaucoup d'éloquence & d'érudition, *disertus & dives.* Il nous a laissé un excellent Traité, *De cognitione Dei & sui; quem nostrum fecit venustissimo sermone, elegantissimus G. Colletet.* C'est comment en parle M. de la Ménardiere de l'Académie Françoise.

Ce grand homme n'avoit rien épargné pour tirer un grand nombre d'extraits des Registres du Parlement de Paris, servant à l'Histoire de cet auguste Corps. Tannegui Seguier son petit-fils, Cousin germain de l'Illustre Pierre Seguier Chancelier de France, & son successeur dans la Charge de Président à Mortier, avoit en sa possession ce Recueil d'extraits augmenté de diverses Piéces curieuses. Il étoit de plusieurs gros volumes *in-folio* parfaitement bien écrits, & reliez en maroquin de Levant. Je les ai vûs autrefois entre les mains de M. Güenée savant Ecclésiastique, Procureur du Collége de Beauvais, & Précepteur de M. Seguier Prevost de Paris, fils unique du Président dont je viens de parler, en qui la Famille des Seguiers est demeurée éteinte, ne s'étant point marié, au grand regret de M. le Chancelier Seguier.

Dans un voïage que je fis à Roüen il y a quelques années, je vis un Recuëil d'un semblable dessein, tiré des Regiſtres du Parlement de Normandie, par M. de Mareſtes Avocat Général de la Cour des Aydes de cette Province, homme ſavant & curieux. Son cabinet étoit rempli de fort bons Livres & d'anciens Manuſcrits, qui ſont paſſez la plûpart dans la Bibliotéque de M. Colbert, par les ſoins de M. le Premier Préſident Pellot.

¶ La plus grande loüange & la plus ſincére qu'on puiſſe donner à M. Décartes, c'eſt celle qui vient de la part de ſes ennemis ou de ſes adverſaires. Tous généralement ont loüé ſa Dioptrique & ſa Geométrie. M. de Sorbiere qui rabaiſſoit Décartes pour élever davantage Gaſſendi, a regardé les Lettres de ce premier comme des chefs-d'œuvres pour la doctrine, & les a même égalées ou préférées à celles de Balzac pour le ſtile épiſtolaire. Le Railleur qui a feint un voïage de Décartes dans la Lune, avouë que ſon Traité des Paſſions eſt un fort excellent Ouvrage. Sa Métode, quoique rebutée par quelques-uns, eſt eſtimée de la plûpart à cauſe de ſon utilité. Ses Méditations Métaphiſiques ont été loüées

par

par ceux-là même qui les ont critiquées avec plus de rigueur. L'Homme de Décartes, tout imparfait qu'il est, n'étant qu'un essai & une débauche, n'a pas déplû à Stenon & aux autres Anatomistes qui en ont remarqué les défauts. Et si les Principes de Décartes ont paru une rêverie au jugement de quelques-uns, au moins personne n'en a méprisé l'invention.

¶ Milord Clarendon disoit ici, que la premiere semence des mouvemens d'Angleterre, qui n'ont que trop éclaté sous le régne de Charles I. venoit de ce que ce Prince avoit témoigné, peu aprés qu'il fut monté sur le Trône de son Pere, qu'il vouloit retirer les biens Ecclésiastiques des mains de la Noblesse, avec qui Henry VIII. auteur du Schisme, les avoit partagez : Cela fit croire aux mécontens qu'il avoit de l'inclination pour la Religion Catholique ; & que c'étoit par cet endroit qu'il vouloit commencer à y entrer : du moins ils furent bien aises qu'on le crût, & ils en firent courir le bruit. Cette circonstance m'a semblé d'autant plus remarquable, que je ne vois pas qu'elle ait été relevée par aucun des Historiens, soit Anglois, François ou Italiens qui nous

ont donné des Relations des troubles d'Angleterre sous Charles I.

M. Grollier Tresorier de France, & nôtre Ambassadeur à la Cour de Rome sous François I. *Vir munditiæ & elegantiæ in omni vita assuetus, pari elegantiâ ac munditiâ ornatos ac dispositos domi tam curiosè asservabat, ut ejus Bibliotheca cum Bibliotheca Asinii Pollionis (quæ prima Romæ instituta est) componi meruerit.* C'est l'éloge que lui donne M. de Thou dans son Histoire.

La Bibliotéque de M. Grollier s'est conservée dans l'Hôtel de Vic jusqu'à ces années derniéres qu'elle a été venduë à l'encan. Elle méritoit bien, étant une des premiéres & des plus accomplies qu'aucun particulier se soit avisé de faire à Paris, de trouver comme celle de M. de Thou, un acheteur qui en conservât le lustre. La plûpart des curieux de Paris ont profité de ses débris. J'en ai eu à ma part quelques volumes à qui rien ne manque, ni pour la bonté des Editions de ce tems-là, ni pour la beauté du papier & la propreté de la relieure. Il semble à les voir, que les Muses qui ont contribué à la composition du dedans, se soient aussi apliquées à les aproprier au dehors, tant

il paroist d'art & d'esprit dans leurs ornemens : Ils sont tous dorez, avec une délicatesse inconnuë aux Doreurs d'aujourd'hui : Les compartimens sont peints de diverses couleurs, parfaitement bien dessinez, & tous de différentes figures : Dans les cartouches se voit d'un côté en lettres d'or le titre du Livre, & au dessous, ces mots qui marquent le caractére si honnête de M. Grollier, *Jo. Grollierii & amicorum* ; & de l'autre côté, cette Devise, témoignage sincére de sa piété : *Portio mea Domine, sit in terra viventium.*

Le titre des Livres se trouve aussi sur le dos entre deux nerfs, comme cela se fait aujourd'hui ; d'où l'on peut conjecturer, que l'on commençoit deslors à ne plus coucher les Livres sur le plat dans les Bibliotéques, selon l'ancienne coûtume qui se garde encore aujourd'hui en Allemagne & en Espagne, d'où vient que les titres des Livres reliez en vélin ou en parchemin qui nous viennent de ces païs-là, sont écrits en gros caractéres tout le long du dos des volumes.

¶ M. Tinelis dans le Journal de Médecine du premier Octobre 1681. dit que M. Rohault s'est trompé en écrivant dans

sa Physique aprés M. Décartes, qu'on doit la découverte de la lunette de longue vûë à Jacques Metius Holandois, qui la trouva par hazard.

Il n'y a point d'aparence que cette Histoire soit suposée. M. de Monconis Auteur digne de foi, témoigne dans ses Voïages, qu'il logeoit à Alemar en Holande chez un Peintre nommé Metius, neveu de celui qui avoit trouvé l'invention des Lunettes d'aproche.

M. Décartes qui avoit été long-tems en Holande, dans un commerce perpétuel avec les savans & les curieux de ce païs-là, pouvoit bien s'assurer de la vérité ou de la fausseté de ce fait raporté par les Auteurs contemporains. Le Rossi entr'autres, dit que Galilée étant à Venise, on lui raporta qu'un Holandois avoit trouvé une espéce de Lunette qui aprochoit les objets; & qu'aïant conçû, sur le raport & la description qu'on lui en fit, ce que ce pouvoit être, il donna le mieux qu'il pût la forme à deux verres, les attacha aux deux bouts d'un tuïau d'orgue, & fit voir à Messieurs de Venise de dessus la Tour de S. Marc, les merveilles de cette nouvelle invention. Cet Auteur ajoûte que depuis cette heure-là, Galilée avoit

beaucoup travaillé à perfectionner les Lunettes d'aproche ; & mérité par la perfection qu'il leur donna, que l'invention lui en fût attribuée.

Il ne sert rien de dire que Jean-Baptiste Porta, avant l'an 1609. que l'on prend pour l'époque de cette découverte, avoit parlé dans le dix-septiéme Chapitre de son Traité de la Magie Naturelle, des verres concaves qui aprochent les objets éloignez, & des verres convexes qui grossissent les objets qui sont proches. Ce que cet Auteur dit à ce sujet, est si embroüillé & si obscur, que Keplerus aprés l'avoir examiné par l'ordre de l'Empereur Rodolphe, déclara à ce Prince qu'il étoit inintelligible & absurde.

Il est vrai que le P. Mabillon témoigne dans son Voïage d'Italie, qu'il avoit vû dans un Monastére de son Ordre, les Oeuvres de Commestor écrites à la main par un nommé Coradus au treiziéme siécle, où se trouve à la troisiéme page un portrait de Ptolomée qui contemple les Astres, avec un tube à quatre tuïaux. Mais ce Pere ne dit point que ce tube fût garni de verres : Et en effet, on ne se servoit de tube en ce tems-là que pour conserver & diriger la vûë, ou la rendre plus nette, en

séparant par cette invention les objets qu'on regardoit, des autres dont la proximité auroit empêché de voir ceux-là bien distinctement. L'expérience est conforme à ma conjecture; car sans tube même, & en regardant seulement entre nos doigts un peu ouverts, ou par un trou d'épingle dans une feüille de papier, les objets nous en paroissent beaucoup plus nets. Et pour moi qui ne saurois lire sans lunettes, je lis assez facilement de la sorte l'écriture qui me fuit, quand je la regarde avec mes deux yeux.

Quoiqu'il en soit, il faut avoüer que les principes d'Optique, sur lesquels se font les Lunettes d'aproche, se trouvent dans Euclides & dans les anciens Geométres; & que c'est faute d'y avoir refléchi, qu'on a été si long-tems sans découvrir cette merveilleuse invention, comme beaucoup d'autres qui demeurent cachez dans leurs principes, & dans la majesté de la nature, comme dit Pline, jusqu'à ce que la réflexion ou le hasard les dévelope, & les mette au jour.

Ceux qui ont eu soin de la derniere Edition de Moreri, y ont inséré cet article touchant l'invention des Lunettes d'aproche, & en ont parlé, comme si l'on en

étoit redevable à Valere André, & à M. Votius : en quoi ils se trompent. Il est tiré des Mémoires manuscrits d'un Savant de mes Amis qui vit encore.

¶ A voir M. de Corneille, on ne l'auroit pas pris pour un homme qui faisoit si bien parler les Grecs & les Romains, & qui donnoit un si grand relief aux sentimens & aux pensées des Heros. La premiere fois que je le vis, je le pris pour un Marchand de Roüen : Son extérieur n'avoit rien qui parlât pour son esprit ; & sa conversation étoit si pesante, qu'elle devenoit à charge dés qu'elle duroit un peu. Une grande Princesse qui avoit desiré de le voir & de l'entretenir, disoit fort bien qu'il ne faloit point l'écouter ailleurs qu'à l'Hôtel de Bourgogne. Certainement M. de Corneille se négligeoit trop, ou pour mieux dire, la nature qui lui avoit été si libérale en des choses extraordinaires, l'avoit comme oublié dans les plus communes. Quand ses familiers Amis, qui auroient souhaité de le voir parfait en tout, lui faisoient remarquer ces legers défauts, il soûrioit, & disoit ; Je n'en suis pas moins pour cela Pierre de Corneille. Il n'a jamais parlé bien correctement de la Langue Françoise, peut-être ne se mettoit-

il pas en peine de cette exactitude ; mais peut-être aussi n'avoit-il pas assez de force pour s'y soûmettre. Quand il avoit composé un Ouvrage, il le lisoit à Madame de Fontenelles sa sœur, qui en pouvoit bien juger. Cette Dame avoit l'esprit fort juste ; & si la nature s'étoit avisée d'en faire un troisiéme Corneille, ce dernier n'auroit pas moins brillé que les deux autres : Mais elle devoit être ce qu'elle a été, pour donner un Neveu à ses freres, digne héritier de leur mérite & de leur gloire.

Les premiéres Piéces de Théatre de M. de Corneille ont été plus heureuses que parfaites ; les derniéres ont été plus parfaites qu'heureuses, & celles du milieu ont mérité l'aprobation & les loüanges que le Public a données aux premiéres, moins par lumiére que par sentiment.

La Critique que cet excellent Poëte a fait de ses propres Ouvrages, est une entreprise sur lui-même, qui lui a gagné le cœur & l'estime de tous les honnêtes gens. Un homme fait comme l'Auteur des Réflexions Morales, qui raporte tout ce que nous faisons de bien aux ressorts de l'amour propre, ne manqueroit pas de lui apliquer cette maxime, *Que nous n'avoüons de petits défauts, que pour persuader*

der que nous n'en avons pas de grands. Mais il faut penser autrement de M. de Corneille, qui ne consultoit pas l'amour propre, quand il s'agissoit d'exercer les vertus dont sa belle ame étoit ornée.

¶ La Musique & le son des Instrumens, contribuent à la santé du corps & de l'esprit, aident la circulation des humeurs, purifient le sang, dissipent les vapeurs, & dilatant les vaisseaux & les pores, la transpiration si nécessaire pour se bien porter, se fait plus facilement. La manie de Saül s'apaisoit au son de la harpe de David. Il est vrai que Saxon le Grammairien parle d'un Roy de Dannemark, que le son du luth avoit rendu fou & furieux : mais c'est une pure fable. Le venin de la Tarentole se dissipe au son du violon & par les mouvemens de la danse. J'ai oüi dire à une personne de qualité, qu'étant subitement frapée d'une maladie violente, au lieu de recourir aux Médecins, elle fit venir les Violons, qui lui donnérent si bonne aubade, que les viscéres étant émûës, & les humeurs venant à se fondre, elle recouvra en peu d'heures une santé parfaite. Il y a des païs où les Baigneurs frotent dans le bain, & les Barbiers peignent les cheveux selon de

certains tons de musique, non seulement pour donner du plaisir, mais aussi pour aider les humeurs à sortir par ces mouvemens qui chatoüillent.

Comme il y a des mouvemens & des acors dans le sang & dans les autres humeurs, il ne faut pas s'étonner si la symphonie peut quelque chose sur nôtre corps pour sa santé. Le Médecin Hermophile raportoit les divers batemens du poux à de certaines mesures, comme les Poëtes raportent leurs Vers à certains pieds; & l'on peut dire que la connoissance du poux & du batement des artéres, qui est une des plus belles & des plus nécessaires parties de la Médecine, dépend en quelque chose de la connoissance des divers tons de musique. J'ai remarqué que ceux qui sont accoûtumez à toucher le luth ou d'autres instrumens, aïant le tact plus délicat & plus seur, jugent mieux du poux des malades ou des personnes passionnées, que les autres qui n'ont pas cette habitude.

¶ Touchant ce qu'on a inséré dans quelques Journaux des Savans, qu'il s'étoit trouvé un homme qui avoit vécu plusieurs jours, aprés avoir reçû un coup d'épée au travers du cœur; il faut dire, ou que le coup n'avoit porté que dans la partie

charnuë du cœur ſans paſſer juſques dans les cavités, le cœur de cet homme étant extraordinairement gros, ou que le cœur de cet homme n'avoit point de ventricules; comme cela ſe trouva effectivement à Paris en 1602. à l'ouverture d'un cadavre d'un jeune Polonois. *In Polono Lutetia ſecto* (ainſi que le témoigne Reineſius dans l'une de ſes Lettres) *anno* 1602. *cujus cor, quia ſolidum erat ſine ventriculis, vaſa circa baſin admodum fuiſſe dilatata & remanſiſſe anaſtomoſes, quæ ſolent eſſe in fœtu, apertas notarunt.*

¶ Dion Caſſius fut douze ans à compoſer ſon Hiſtoire, & dix ans à préparer ſes Mémoires. Cela eſt de bon exemple pour nos Hiſtoriens, ſur tout aujourd'hui qu'on veut les aſſujettir à repreſenter leurs titres: ce qui eſt bien embaraſſant. L'Ecriture Sainte marque quelquefois les Livres plus anciens d'où elle tire ſon hiſtoire. Euſebe fait auſſi mention de quelques Auteurs de qui il tient les extraits, qui compoſent ſon Hiſtoire Eccléſiaſtique: mais en général, les Hiſtoriens Grecs & les Latins veulent qu'on s'en raporte à leur bonne foi.

Je dirai à ce propos, pour le ſervice de ceux qui écrivent l'Hiſtoire des derniers

Siécles, que parmi le grand nombre de Mémoires qui se trouvent à la Bibliotéque du Roy & ailleurs, il y a bien des historiettes & des satyres écrites sur des oüi-dire. Nos premiers Historiens écrivoient des Romans plûtôt que des Histoires, & ne faisoient pas de difficulté quand il manquoit quelque chose à la vie d'un Heros, d'y coudre des fables pour remplir les vuides de son heroïsme. On a retranché cette liberté dans ces derniers tems, & l'on a séparé le romanesque d'avec l'histoire. Mais depuis qu'on a commencé à se dégoûter des Romans, on a repris en quelque façon l'ancienne mode, par le mêlange que l'on fait des véritables Histoires avec des mensonges agréables; ce qui est d'autant plus dangereux, que prenant la broderie pour le fond de l'étoffe, on ne se repaît que de rêveries & de fables.

Il faut beaucoup d'aplication & de recherche pour séparer le vrai d'avec le faux dans ces sortes de Mémoires: à moins de cela, un Auteur hasarde sa réputation; & c'est peut-être ce qui a le plus nui à M. de Varillas, dans les Histoires qu'il nous a données depuis trente ans; & à M. Raguenet dans sa premiére Histoire de

Cromwel, où il paroît s'être trop fondé sur les Mémoires peu autentiques, pour ne pas dire fabuleux, de M. de Brosse Docteur de la Faculté de Paris.

¶ Le Cardinal du Perron demeurant à Paris sur la Paroisse de saint Paul, envoïa un Gentilhomme dire au Curé de cette Paroisse de le venir trouver pour une affaire qu'il avoit à lui communiquer. Le Curé répondit qu'il iroit ; & n'en fit rien. M. du Perron, aprés l'avoir attendu assez long-tems, l'envoïa querir une seconde fois. Le Curé répondit comme auparavant, & ne s'en remua pas davantage. Enfin M. du Perron indigné de l'incivilité de cet homme, lui fit dire qu'il trouvoit son procédé fort mauvais, & que sans tarder il eût à venir. Le Curé répondit froidement au Gentilhomme : allez dire à Monseigneur le Cardinal, qu'il est Curé à Rome & que je le suis à Paris ; qu'il est sur ma Paroisse, & que je ne suis pas sur la sienne. Monsieur du Perron écoutant cette vigoureuse réponse, dit : Il a raison ; je suis son Paroissien, c'est à moi à l'aller trouver, & partit aussi-tôt. Dés que le Curé l'aperçût, il courut le recevoir jusques dans la ruë ; & le Cardinal trés-content l'embrassa,

& lui donna son estime & son amitié.

¶ Le Testament du Cardinal de Richelieu, qui passe pour un bon ouvrage, est une piéce suposée par un homme d'esprit; qui l'a revêtuë du nom illustre de ce grand Ministre, pour lui donner du crédit dans le Public. On a sû de ceux qui ont aproché de plus prés cette Eminence, qu'aprés sa mort on ne trouva parmi ses papiers que ses Traitez de controverse & de pieté, qui furent revûs & polis au point que nous les voïons; par l'ordre de Madame la Duchesse d'Aiguillon qui aimoit la gloire de son Oncle. D'ailleurs il est constant que ce Cardinal n'avoit rien écrit touchant sa Politique qu'il tenoit trés-secrette; & que ce qui en paroît, n'a pû être tiré que de ses discours ordinaires, & de quelques projets de réforme, qui sont passez de bouche en bouche jusqu'à celui qui est le véritable Auteur de ce prétendu Testament. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il se trouve des gens glorieusement modestes, qui n'étant pas de qualité à beaucoup relever de certains ouvrages qui demandent un grand nom, en empruntent un qui enléve tout d'un coup le suffrage du Public. Cela est pourtant fâcheux; & l'on peut abuser de cette licence, comme

effectivement l'on en abuse : Ce qui fit dire à un homme sage, quand le Testament du Cardinal de Richelieu parut, qu'aprés ce faux Testament, on en verroit bien d'autres dont le Public seroit la dupe.

¶ Fortunius Licetus, dans son Traité *De Lucernis Antiquorum reconditis*, raporte que des curieux regardant avec un flambeau dans un vieux sépulchre qu'on venoit d'ouvrir, les vapeurs grasses causées par la corruption des cadavres, s'enflâmérent à l'aproche du flambeau, au grand étonnement des assistans qui criérent, miracle. Le même Auteur ajoûte, qu'il arriva de son tems une chose semblable dans l'Ecole de Médecine de Pise : *In dissecando cadavèris ventriculo Scolaris Anatomiæ Præfectus (ut moris est in Theatro Pisano) candelam ceream accensam in manibus habens propè locum dissectionis, illius igne flatum halitumque pinguem è dicisso stomacho egredientem inflammavit ; nempè valdè pinguis vapor aliquis illi statui copulatus à propinquo igne candelæ tactus, illico inflammam conversus est.*

Ces Histoires peuvent s'apuïer par l'exemple de la plante que nous apellons Fraxinelle, laquelle exhale en Eté, quand

elle est échauffée du Soleil, une vapeur grasse & subtile, qui s'enflâme comme de l'eau de vie, lorsqu'on en aproche une chandelle allumée.

Mais sans chandelle allumée, il arrive quelquefois, que les vapeurs grasses qui exhalent des cadavres, se trouvant excitées par la chaleur du jour, s'enflâment durant la nuit. Febourg Secretaire du Roy de Dannemark, dans le dernier siécle, aïant été pendu & étranglé, il parut la nuit une flâme sur sa tête, qui fit croire au peuple (vû la grandeur de ce prodige) que cet homme étoit mort innocent des crimes qu'on lui imposoit.

¶ Le P. Alexandre Jacobin, si connu par ses Ouvrages, est de Roüen. La pureté de ses mœurs, son humeur douce & obligeante, jointe à son grand savoir, le rendent aimable & cher à tous ceux qui traitent avec lui. Depuis Melchior Canus qui parloit Latin comme Ciceron, nous n'avons point de Scolastique qui écrive mieux en Latin, que le Pere Alexandre. Il est le premier qui s'est avisé de traiter les plus belles questions de l'Histoire Ecclésiastique, à la maniére de l'Ecole; & c'est-là, à mon gré, le moïen le plus seur pour rétablir sans nulle violen-

ce, la Positive dans les Etudes publiques de Théologie. J'ai apris que ce Pere travaille presentement à revoir ses Ouvrages d'Histoire pour les donner au Public en huit volumes infolio.

Plusieurs ont écrit contre le P. Alexandre. M. le Févre, surnommé *de la Bastille*, parce qu'il a été prisonnier dans ce Château, a critiqué le commencement de son Histoire Ecclésiastique. Le premier volume de cette Critique fut imprimé à Roüen; mais aussi-tôt suprimé, il n'en resta que deux exemplaires, dont l'un fut mis dans la Bibliotéque de M. le Premier Presidont Pellot, & l'autre tomba entre les mains de M. de Manneville Chanoine de la Cathédrale.

Un Jacobin nommé d'Enghien, a composé un petit Livre *indouze* contre le Pere Alexandre, qui a pour titre, *Auctoritas Sedis Apostolicæ pro Sancto Gregorio Papa VII. vindicata*, dans lequel il tâche de prouver le pouvoir indirect des Papes sur le temporel des Rois. Le Pere Alexandre lui a répondu dans le vingt-cinquiéme volume de son Histoire Ecclésiastique, par une Dissertation apologetique.

Un Anonyme a fait un autre Livre inti-

tulé, *Causa Regaliæ penitùs explicata, seu responsio ad Dissertationem R. P. F. Natalis Alexandri de Jure Regaliæ.* Le P. Alexandre n'a pas crû lui devoir répondre par des raisons de prudence.

Quelques autres ont écrit contre ce Pere, sans dessein prémédité; mais incidemment sur des points particuliers: comme le Pere Frassen Cordelier, dans ses *Disquisitiones Biblicæ*, au sujet de la Vulgate; & Raiserus Protestant d'Ausbourg, dans un Livre qui a pour titre, *Joannes Launoius Theologus & Sorbonista Parisiensis, testis & confessor veritatis Evangelico-Catholicæ in potioribus fidei capitibus controversis, adversus Robertum Bellarminum, & alios quosdam Sedis Romanæ deffensores egregius & luculentus, nunc post obitum contra Christianum Lupum Lovaniensem, Emmanuelem Scelstrate Antuerpiensem, Natalem Alexandrum Parisiensem, Dominicum Galesium & Franciscum Marchesium Romanos vindicatus. Operâ & studio Antonii Reiseri Augustani, Hamburgi in Templo Sancti Jacobi Pastoris.* Amstelod. apud Janssonios Vaesbergios.

¶ *Rolandi Maresii Epistolæ.* Roland des Marets étoit frere de M. des Ma-

rets, dit de S. Sorlin, de l'Académie Françoise. C'étoit un fort bon homme, trés-retiré & trés-apliqué. Ses Lettres sont bien Latines, & écrites avec grand soin. Il avoit été disciple du P. Petau, & conféroit souvent avec lui touchant la bonne Latinité. Mrs Valois & Nublé étoient les Critiques ausquels il soûmettoit ses Ouvrages. *Emericus Bigotius* qui le connoissoit particuliérement, m'a dit que de toutes ses Lettres, il n'y en avoit que cinq ou six, dont on voit les réponses à la fin du Recuëil de 1655. qui eussent jamais coûté de port, à ceux à qui il les adressoit. C'étoit toutes Lettres qu'il faisoit à plaisir dans le cabinet, d'où elles ne sont sorties qu'aprés sa mort par les soins de M. de Launoy.

On s'aperçoit bien que les Lettres de M. des Marets, sont des ouvrages de fantaisie; & c'est peut-être la seule chose qu'on y puisse trouver à redire, ces sortes de Lettres n'aïant pas le même agrément que celles qui s'écrivent par rencontre, & par la nécessité de répondre à ses amis. L'uniformité qui y régne par tout, fatigue & ne réjoüit pas. Cela aproche plus de la Dissertation que du genre épistolaire, qui a quelque chose de plus na-

turel, de plus riant & de plus diversifié, comme cela se voit dans les Epîtres du jeune Pline qui traite indifféremment de toutes sortes de sujets, selon qu'ils se presentent, n'étant pas lié à des desseins de cabinet, qui sont trop suivis pour paroître avec agrément sous le nom d'Epîtres ou de Lettres.

¶ J'ai oüi dire à un homme sage, que le plus grand défaut des gens qui sont accoûtumez à avoir toutes leurs aises, c'est de s'imaginer qu'ils ne sauroient rien entreprendre de pénible sans intéresser leur santé. Il me raportoit à ce propos l'Histoire de l'Abé Rucellay que M. Girard a insérée dans la Vie de M. le Duc d'Espernon.

Cet Abé, petit Neveu de *Monsignor Giovanni della Casa*, si connu par ses Ouvrages, étoit passé de la Cour de Rome, où il avoit reçû un affront, à celle de France, qui le considéroit à cause de la beauté de son esprit, de sa grande dépense, ou pour mieux dire de ses profusions: Car on a vû servir à sa table, & à celle de l'Abé Franchipani, qui étoit de son humeur, des bassins de vermeil tout chargez d'essences, de parfums, de gands, d'éventails, & même de pistoles pour le

jen, aprés le repas. Il eſt facile de juger par là quel homme c'étoit que M. Rucellay. Sa délicateſſe en toutes choſes alloit à l'excés. Il ne bûvoit que de l'eau ; mais d'une eau qu'il faloit aller chercher bien loin, & pour ainſi dire choiſir goute à goute. Un rien le bleſſoit. Le Soleil, le ſerain, le moindre chaud, le moindre froid, ou la moindre intemperie de l'air, altéroit ſa conſtitution. La ſeule aprehenſion de tomber malade, l'obligeoit à garder la chambre & à ſe mettre au lit. C'eſt à lui que nos Médecins ſont obligez de l'imagination des vapeurs ; cette maladie ſans maladie, qui fait l'exercice des gens oiſifs, & la fortune de ceux qui les traitent. Ce bon Abé gémiſſoit doucement ſous le poids de ces bagatelles, n'oſant rien entreprendre où il y eût tant ſoit peu de fatigue & de peine. A la fin piqüé d'ambition ou plûtôt du deſir de ſe venger de ſes ennemis, il entreprit de ſervir la Reine Marie de Médicis dans des intrigues fort mêlées & qui demandoient beaucoup d'activité. La vûë du travail, qui lui paroiſſoit un monſtre, penſa lui faire quitter priſe; mais ſe ſurmontant, il devint ſi robuſte & ſi actif, que ſes amis qui le voïoient travailler tout le jour,

ne point repoſer la nuit, courir la poſte ſur de méchans chevaux, boire & manger chaud ou froid comme il le trouvoit, lui demandoient des nouvelles de l'Abé Rucellay, ne ſachant point ce qu'il étoit devenu, ni quel autre homme avoit pris ſa place, ou dans quel autre corps ſon ame étoit paſſée.

¶ Il ne faut point ſe fier à la plûpart de nos anciens Chroniqueurs. Ces bonnes gens fouroient aiſément & ſans nul examen, des événemens miraculeux dans leurs Chroniques. Par exemple, une ancienne Chronique de Tours raconte, comme un fait conſtant, que lorſqu'on dépoſa le corps de l'Abeſſe Heloïſe dans le tombeau de ſon mari Pierre Abelard décédé il y avoit déja vingt ans; ce fidéle époux leva les bras, les étendit, & embraſſa étroitement ſa chére épouſe. Selon toutes les aparences cette hiſtoire eſt faite à plaiſir, ſoit pour faire valoir davantage l'amour de ces deux célébres Amans, ſoit pour réparer en quelque ſorte aux yeux de la poſtérité par ce miracle, ce qu'il y avoit eu de foible dans leur premiére conduite. Cela ne ſurprend pas : mais il eſt bien ſurprenant, qu'un Hiſtorien comme André du Cheſne dans ſes Notes ſur les Let-

tres d'Abelard & d'Heloïse, veüille faire passer cette fable pour une histoire bien avérée, & qu'il prenne le soin de l'apuïer par d'autres exemples de même poids.

¶ *Emericus Bigotius*, né en 1626. au mois d'Octobre, étoit fils de Jean Bigot Sieur de Soumenil & de Cleuville, Doïen de la Cour des Aides de Normandie : Sa mere étoit fille du Premier Président Groulard.

M. Bigot si renommé dans la République des Lettres, d'un esprit lent & froid, mais judicieux, marchoit dans ses études avec des pieds de plomb, pas à pas, le compas & la régle à la main. Il a fait imprimer la Vie de S. Chrysostome par Paladius avec des Notes, le reste est peu de chose. son plus grand exercice aïant toûjours été de lire, & de faire des observations sur ses lectures, qu'il communiquoit libéralement à ses amis. C'est de la sorte qu'il a eu part à plusieurs bons Ouvrages qui ont vû le jour : entr'autres aux deux Glossaires de M. du Cange. Souvent il me montroit ses tablettes chargées de remarques Grecques & Latines ; & me disoit : Voila du butin pour nôtre bon ami. Il savoit fort bien le Latin & le Grec, & personne en France n'entendoit mieux

que lui la Librairie. S'il avoit voulu un peu ſe contraindre & s'apliquer, il auroit rendu de ce côté-là de trés-bons ſervices au Public.

Sa Bibliotéque qui eſt aſſez nombreuſe, ſubſiſte encore dans ſa Famille. Elle eſt compoſée de deux Bibliotéques de celle de ſon Pere, & de la ſienne qui eſt la mieux fournie & la meilleure, n'aïant épargné ni argent ni ſoin pour la bien remplir. Il avoit fait pour cela pluſieurs voïages en Italie, en Angleterre, en Holande & en Allemagne, aux Foires de Francfort, où abordent les bons Livres.

On trouve dans la Bibliotéque de M. Bigot, tous les anciens Auteurs Grecs & Latins trés-bien conditionnez, quantité de petits Livres rares ſur des matiéres ſingulières, & des piéces fugitives qu'on auroit peine à rencontrer ailleurs. Au reſte cette Bibliotéque n'eſt pas complette. Il y manque bien des ſuites; & c'eſt ſans doute ce qui a empêché M. Bigot d'en faire le Catalogue, comme on l'en avoit prié.

Ses amis depuis ſa mort, qui fut ſubite, avoient promis de donner au Public ſes Lettres, & celles des Savans avec qui il

avoit commerce ; mais on a reconnu qu'elles n'en valoient pas la peine. On ne sait point ce qu'est devenu le Catalogue qu'il avoit dressé de tous les Auteurs Grecs. Ce qu'il a laissé de bon, & qui mériteroit d'être recueilli, ce sont les Notes savantes qu'il a écrites de sa main sur des papiers volans, & dans les marges du Tresor Grec d'Henry Estienne, de Plutarque & de quelques autres. Mais ces précieux restes de l'érudition de cet habile homme, étant tombez entre les mains de ses héritiers qui ont d'autres pensées, *bene parta, indiligenter tutantur*.

¶ Bien qu'il semble que le tempérament de feu soit plus propre à la Poësie, que le tempérament flegmatique, néanmoins l'expérience fait voir que les Poëtes abondent plus dans les Païs où le flegme régne, que dans les Païs où le feu brille davantage. Cela se remarque principalement en Italie, où le flegme étant, pour ainsi dire, dans son élément, il se trouve une infinité de Poëtes. En Normandie, qui est une Province toute flegmatique, les Poëtes y naissent plus facilement que dans les autres Provinces de France. Clément Marot étoit originaire de Normandie, fils de Jean Marot de Caën, *Poëte de la magnifique Reine*

Anne de Bretagne, c'est la qualité qu'il prenoit à la tête de ses Ouvrages. M. de Malherbe étoit de Caën. Mrs Patris & Sarazin en étoient aussi ; & M. de Segrés en est encore. M. de Scudery & sa Sœur sont nés au Havre-de Grace. Saint Amand, les deux Corneilles, & M. de Brebeuf étoient de Roüen. M. de Fontenelles est de la même Ville ; M. de Benserade étoit de Lions, proche de Roüen. M. le Cardinal du Perron étoit de Basse-Normandie.

¶ Nous avons dans l'Eglise Romaine plusieurs grands hommes de ce siécle qui sont sortis d'entre les Protestans. M. le Cardinal du Perron, M. de Sponde, M. Holstein, M. Cotelier, & le Pere Morin de l'Oratoire. La vie de celui-ci qui se trouve à la tête du Livre intitulé, *Antiquitates Ecclesiæ Orientalis*, est une cruelle & injuste satyre contre ce grand homme qui a trop bien mérité du Public pour être traité si indignement.

Le Pere Morin aïant été attaqué d'une apoplexie qui l'étouffa presque subitement, ses papiers furent enlevez de son cabinet. Il avoit composé deux grands Traitez, un du Bâtême, & l'autre du Mariage, qui disparurent par la supercherie des en-

nemis de sa gloire. Il est resté quelque chose de la Confirmation, un Traité des Temples Sacrez, & d'autres fragmens, dont le P. Quesnel avoit fait un Recuëil qui auroit composé un volume *in folio* : mais ce Pere s'étant retiré de l'Oratoire, de si grands Tresors sont demeurez, pour ainsi dire, enfoüis dans la terre, & la lumiére cachée sous le boisseau.

¶ M. Cornet Docteur de Sorbonne, assez connu par ce qui est raconté de lui dans le Joural de S. Amour, touchant l'affaire des cinq Propositions, disoit que pour faire des Livres, il faloit être ou bien fou ou bien sage ; que pour lui, comme il ne se croïoit pas assez sage pour faire un bon Livre, ni assez fou pour en faire un méchant, il avoit pris le parti de ne point écrire.

¶ Pierre Pithou, Nicolas le Févre & Jacques Sirmond avoient accoûtumé de dire qu'il ne faut dédier ses Livres qu'à ses amis, & rarement à d'autres, comme faisoient les Anciens, qui adressoient ordinairement leurs Ouvrages à ceux qui les avoient solicitez de les composer.

Theodore Gaza n'eut pour toute récompense d'avoir dédié à Sixte IV. le Livre d'Aristote de la Nature des Animaux,

que le prix de la relieure de ſon Livre que ce Pape lui fit rendre. Le Taſſe ne fut guéres plus heureux en fait de Dédicace. L'Arioſte en preſentant ſes Poëſies au Cardinal d'Eſtes, en reçût une raillerie qui durera autant que ſes Ouvrages dans la mémoire des hommes. Le Pape Urbain VIII. crût aſſez récompenſer le Poëte Bracciolini, d'un grand Poëme qu'il avoit fait à la loüange des Barberins, de lui donner le ſurnom de Monſignor *Ab Apibus*, par raport aux Abeilles qui ſont les armes de cette Maiſon. Cet homme étoit ſi ſot, qu'il ſe glorifioit de ce ſurnom, comme d'un titre de gloire immortelle. Auſſi chacun concourant à ſa ſatisfaction, il n'étoit mention dans Rome que de Monſieur *des Abeilles*.

Un Auteur preſſé de la faim, dédia à feu M. le Duc de Roquelaure, un Ouvrage pour l'exciter à ſoulager ſon mal, par quelque libéralité. Le Duc qui entendoit bien ce qu'il demandoit, lui dit, qu'il liroit ſon Livre; mais à condition qu'il feroit des croix par tout où il trouveroit des fautes; & que ſi le nombre des fautes ſurpaſſoit celui des bonnes choſes qu'il remarqueroit, il n'y avoit point de récompenſe à eſpérer. L'Auteur étant revenu

quelque tems aprés, M. de Roquelaure qui n'avoit pas manqué de charger son Livre de croix, le lui jetta à la tête, lui disant d'un ton de Gascon: *Va pauvre Diable, ne me parle plus, ton Livre est crucifié; ses fautes sont grandes, il l'a bien mérité.*

Nôtre Historien Dupleix Auteur fécond, presentant un de ses Livres à M. le Duc d'Espernon, ce Seigneur lui fit d'abord grand accueïl; puis se tournant tout d'un coup vers le Nonce du Pape qui étoit en sa compagnie, lui dit: *Cape dedi*, Monsieur, cet Auteur a un flux enragé; il chie un Livre toutes les Lunes. Le Nonce qui n'entendoit pas trop bien le François, prenant la chose sérieusement, s'écrioit de toutes ses forces pour faire honneur à Dupleix: *O! le gran virtuoso. O! le gran virtuoso.*

Scaron avoit grande raison de dédier le Recueïl de ses Poësies à sa chienne *Guillemette*. Pour moi, si j'étois Auteur (à Dieu ne plaise) je consacterois mes Ouvrages aux mittes ou au feu, plûtôt que de les exposer au mépris d'un faux Mécéne ou d'un Bienfaicteur forcé.

¶ En ce siécle où l'on a tout mis en œuvre pour perfectionner les Arts, on a plus

réüssi dans la Sculpture & dans la Graveure, que dans la Peinture. Nos habiles Graveurs d'aujourd'hui surpassent infiniment les premiers Graveurs qui ne sont pas fort anciens; & nos savans Sculpteurs, aprochent un peu des anciens Sculpteurs d'Italie & de Grece. Nos Peintres sont demeurez derriére les habiles Peintres du dernier siécle, excepté le Poussin qui est mort il y a trente ans. Le Sueur imitoit Raphaël; il en avoit le génie & le goût. M. le Brun n'a point d'autre avantage sur le Sueur, que celui d'avoir travaillé plus long-tems & de s'être exercé sur de plus grands sujets. Il sentoit bien la force de ce jeune Peintre, & ne le témoigna que trop, lorsque lui aïant fermé les yeux, une joïe secrette lui fit dire, que la mort venoit de lui ôter une grande épine du pied.

Quand les Peintres d'Italie virent les Batailles de M. le Brun si admirablement gravées, ils s'écriérent tous d'une voix: O! le bel Ouvrage; mais nous voudrions le voir en peinture, jugeant bien que l'exécution de ces grands desseins est plus heureuse sur le cuivre qui ne demande pas tant de parties pour contenter la vûë, que sur la toile qui en veut bien davantage

pour renvoïer les connoisseurs pleinement satisfaits.

¶ Nous avons eu en France trois Graveurs habiles : tous trois fort beaux hommes & trés-bien faits, Lasne, Chauveau & Nanteüil. Celui-ci qui nous a laissé de si beaux portraits au burin & qui entendoit si bien les pastels, étoit de Reims en Champagne. Dés son enfance, la nature se déclarant en lui pour le dessein, lui faisoit faire toutes sortes de figures sur les marges de ses Livres. Ses Parens & ses Maîtres lui en vouloient du mal ; mais les réprimandes & les châtimens ne pûrent rien contre la passion qui l'emportoit. Presque à la sortie du Collége, il vint à Paris, où il vendoit à ces petits Marchands qui étalent sous les Charniers des S^ts Innocens, ses coups d'essai pour avoir de quoi subsister. Des gens de bon goust lui conseillérent, au lieu de trois ou quatre Pastels qu'il faisoit par semaine, de n'en faire qu'un ou deux, & de les finir davantage. Il suivit ce conseil ; & comme il se perfectionnoit tous les jours, il s'avisa, pour tirer plus de gloire & de profit de son travail, de s'apliquer à graver au burin, en quoi il réüssit parfaitement, aïant déja fait à Reims quelques

essais de ce bel Art. Il est vrai que n'aïant jamais apris à dessiner, son talent est demeuré un peu trop borné. Il n'a jamais sû dessiner que des têtes ; & il arriva un jour que s'étant hasardé de faire des mains à une Vierge, il se fit moquer de tous les gens du Métier.

Au reste M. de Nanteüil étoit un galant homme, d'un air à plaire, & de fort bonne compagnie. Sa conversation mêlée de bel esprit & de quelque teinture de Lettres, le faisoit rechercher des honnêtes gens : on le regardoit de bon œil à la Cour; & le Cardinal Mazarin, par une faveur singuliére, mais qui lui coûtoit peu, l'apelloit *Mons de Natoüil.* Il aimoit les plaisirs ; & n'aima jamais assez sa fortune pour amasser de grands biens, ce qui lui auroit été facile. De plus de cinquante mille écus qu'il avoit gagnez, il n'en laissa pas vingt mille à ses héritiers, le reste aïant été emploïé aux nécessitez de la vie, & à régaler ses amis.

¶ La Reine d'Angleterre Henriette de France, avoit l'esprit vif & heureux en jolies reparties. A son arrivée à Londres, le Roy son époux lui montrant son cabinet, qui étoit l'un des plus riches de l'Europe, lui fit remarquer entr'autres un parfai-

parfaitement beau portrait de Calvin, peint par Vandek, la plume à la main sur un Livre, & les yeux attachez au Ciel. La Reine le regarda long-tems sans rien dire. A la fin le Roy la voïant si apliquée, lui demanda à quoi elle pensoit. Je pense Sire (répondit cette Princesse) que ce n'est pas merveille, si Calvin n'a rien fait qui vaille, puisqu'il ne regardoit pas à ce qu'il faisoit.

¶ Le Duc d'Orleans, qui fut depuis Roy de France sous le nom de Loüis XII. aïant été pris à la bataille de S. Aubin & renfermé dans la Tour de Bourges, s'apliqua à la lecture des bons Livres qu'il avoit négligée, jusqu'alors, & devint un fort habile Prince. M. de Montmorency fils aîné du Connétable Anne de Montmorency, fait prisonnier au siége de Theroüanne par le Prince de Piedmont Lieutenant Général de l'Empereur, ne sachant à quoi s'occuper, demanda des Livres, sans trop penser à ce qu'il demandoit; car aïant été élevé par un Pere qui n'aimoit pas les Lettres, il ne connoissoit point d'autre Livre que son épée: cependant il prit tant de goust à la lecture, qu'il y mit dans la suite toute son affection, & en tira beaucoup d'utilité. Le Vicomte de

Turenne étant tombé par sa faute entre les mains du Duc de Parme, qui le retint long-tems en prison pour le punir de sa fierté, passoit ses tristes journées à s'instruire à fond de tout ce qui regarde la Politique & la Guerre. On a de ce Seigneur un Traité de l'Art Militaire, & de fort bons Mémoires, qui sont le fruit de sa prison & de ses veilles. Le Marquis de Pescaire, aprés la bataille de Ravenne où il fut pris, composa durant sa détention un Livre d'amour, qu'il dédia à sa femme Vittoria Colonna, qu'il aimoit passionnément. La Reine Marguerite premiére femme de Henry IV. arrêtée au Louvre, où elle avoit son apartement pour prison, se forma aux sciences par la lecture des bons Livres; & ce fut dans sa retraite au Château de Carlat en Auvergne, qu'elle écrivit ses Mémoires, qui sont une fine apologie des irrégularitez de sa vie & de sa conduite. Charles I. Roy d'Angleterre, composa durant sa cruelle prison au Château de Holmby le beau Livre intitulé, *Portrait du Roy*, qu'il adressa à son fils, dont les réflexions politiques (comme l'a dit un Auteur) sont dignes de Tacite; & les sentimens de piété, dignes de S. Bernard. Le Maréchal de Bassom-

pierre, detenu à la Bastille, emploïoit le tems à lire de bons Livres, & à faire des Remarques & des Mémoires qui lui sont glorieux.

La prison n'a pas nui aux gens d'étude: Car sans parler de Demostene qui s'enferma volontairement dans une prison pour étudier la Morale; ce fut dans une prison que Boëce composa son excellent Livre de la Consolation de la Philosophie. Grotius fit dans la prison son Commentaire sur S. Matthieu, le chef-d'œuvre de ses Livres sur la Sainte Ecriture. Bucanam dans les cachots d'un Monastére de Portugal, composa sa belle Paraphrase des Pseaumes de David, que le fameux Poëte Nicolas Bourbon préféroit à l'Evêché de Paris. M. Pelisson de l'Académie Françoise, durant cinq ans de prison, reprit ses études de la Langue Grecque, de la Philosophie & de la Théologie, avec un soin qui a produit beaucoup de fruit dans l'Eglise. Jerôme Magius dans les fers chez les Turcs a écrit deux Traitez, l'un des Cloches, & l'autre du Chevalet, sans d'autre secours que celui de sa mémoire: en quoi il a montré autant de force d'esprit que de profonde érudition. Estienne Zegedin durant sa captivité à Constanti-

nople écrivit des Livres de Théologie. On prétend que ç'a été sur les Galéres de Barbarie, que Michel Cervantes composa son Dom Quichote, qui est celui de tous les Livres que M. de S. Evremont dit qu'il aimeroit mieux avoir fait ; parce qu'à son avis, il n'y en a point qui puisse contribuer davantage à nous former un bon goust de toutes choses.

¶ Le Patriarche Eutychius, dans ses Origines de l'Eglise d'Alexandrie, écrites en Arabe, & traduites en Latin par Selden avec un Commentaire de sa façon, raporte que la Reine Cleopatre se fit mordre au sein par une vipére, dont elle avoit éprouvé la force du venin sur deux filles de sa suite ; l'une nommée *Abra*, qui signifie *Paresse* ; & l'autre *Matra*, qui signifie *Coupeuse*.

La même Histoire (quelques circonstances changées) se trouve dans le chapitre huitiéme du Traité de la Thériaque de Galien à Pison, si toutefois ce Traité est de Galien ; car Jonsius prétend qu'il est d'un autre Ecrivain du même siécle. Quoiqu'il en soit, il y est rapporté qu'il se trouve en Egypte une espéce d'Aspic nommé *Ptyas*, qui (comme s'il avoit de la connoissance) alonge le cou, à proportion de

la distance qui est entre lui & les passans, & leur lance au visage son venin mortel: Que Cleopatre commanda à deux de ses Femmes de Chambre, l'une qui s'apelloit *Naera*; c'est-à-dire *Coëfeuse*, & l'autre *Carmion*; c'est à-dire *Coupeuse d'ongles*, de lui aporter un de ces Aspics sous des figues & des raisins, pour le dérober à la vûë de ses Gardes; & qu'aïant fait l'essai de son venin sur ces deux Femmes qui en moururent sur le champ, elle se fit mourir de la même sorte.

D'autres (selon le même Auteur) disent que Cleopatre s'étant morduë au bras, elle empoisonna sa plaïe du venin de ce Serpent, qu'elle conservoit dans une boëte qu'on lui avoit aportée secrettement.

¶ Dans le dernier siécle, on soupçonnoit facilement les grands hommes d'avoir des esprits familiers, à qui l'on attribuoit leur sage conduite, leurs proüesses & toute leur fortune. M. de Langeay dépensoit beaucoup en espions. Il savoit toutes les nouvelles de l'Europe; & l'on disoit que c'étoit son esprit familier qui le servoit; mais c'étoit son argent qui faisoit tous ces miracles. M. de Salvoison se distinguant à l'Armée par des actions de

bravoure surprenantes, les François, les Italiens & les Espagnols, ne doutoient point qu'il n'eût un esprit familier ; & publiérent aprés sa mort, que le Diable l'avoit emporté. Brantôme se moque de ces contes de Vieilles ; & dit fort bien que le gentil esprit de M. de Salvoison, son grand entendement, son savoir, sa vigilance, sa promptitude, sa sagesse, son bon cœur & son bonheur, étoient les seuls Démons qui le servoient dans l'occasion.

On disoit du Maréchal de Matignon, qui avoit gagné cent mille livres de rente en douze ans dans son Gouvernement de Guyenne, que c'étoit le Diable qui lui amassoit tout cet argent. Mais dans la vérité, c'est qu'étant dans la faveur, la Cour lui laissoit faire de fort bons coups. Le bruit couroit que le Duc d'Espernon étoit Fée, & qu'il avoit un Démon en poche qu'il consultoit à toute heure. On croïoit que le brave Antoine de Leve ne faisoit rien de grand qu'avec le secours de son Démon. On disoit la même chose de César Borgia, Neveu d'Alexandre VI. & du Cardinal Charles de Loraine.

En ce siécle-ci on a été plus retenu à noircir la réputation des Héros, par ces sortes de contes faits à plaisir : Néanmoins

deux grands Capitaines n'ont pû échaper à cette espéce de calomnie populaire. On a dit du premier, qu'il n'étoit parvenu de simple soldat à la plus haute dignité de l'Armée, que par les intrigues du Diable, qui à la fin l'étouffa pour dernier bon office.

Ceux qui ont feint cette fable, disent que ce Seigneur étant au lit malade, commanda à son Valet de Chambre de faire grand feu & de lui aporter sa cassette; qu'ensuite il se leva, se mit devant le feu, & dit au Valet de Chambre de se retirer, l'avertissant qu'en cas qu'il entendit de bruit, de ne point venir & de ne s'en pas étonner; que ces paroles & tout cet apareil aïant donné de la curiosité à ce Valet, il se cacha derriere la tapisserie, & vit que son Maître tirant de sa cassette plusieurs papiers les uns aprés les autres, les jettoit au feu à mesure qu'il les avoit examinez; qu'il s'arrêta à un particuliérement, & que s'étant écrié: *Ah! il n'est pas encore tems*, il le brûla; & qu'alors il se fit un bruit de tonnerre dans la chambre, auquel le Valet étant accouru, il avoit trouvé son Maître étendu mort sur le plancher. Tout cela est si peu croïable, qu'on sait trés-assurément que M. N. N. de-

puis la mort de sa femme qu'il aimoit avec tendresse, ne se plaisoit plus au monde, comme il le témoigna à un grand Prince, & vivoit avec beaucoup de piété, quelque chose qu'en dise les Journaux de quelques Savans de Hollande. On a publié avec le même fondement de N. N. que le Diable fournissoit à ses dépenses & à ses plaisirs; qu'il le sauvoit des coups & lui faisoit gagner des batailles. Enfin pour combler la mesure, le Peuple a fait de lui ce petit conte, que trois jours avant sa mort, un certain Monsieur le Noir l'étoit venu sommer de partir, selon les clauses du contrat passé entr'eux; que celui-ci encore amoureux de la vie, & à la veille d'acquérir une nouvelle gloire, l'avoit prié de lui accorder trois ou quatre ans de répit, & qu'en récompense il lui sacrifiroit trente mille hommes à la premiére campagne; mais que M. le Noir obstiné comme un démon, ne lui avoit accordé que trois jours, espérant gagner davantage sous un nouveau Général; que de-là il étoit allé trouver N N. & l'avoit obligé à faire le siege de... où il avoit fait double curée.

¶ César Corporalio Poëte Italien, fit

une peinture si vive de la misére des pauvres Gentilshommes qui servent les grans Seigneurs à Rome, que ceux-ci en étant touchez, pensérent tout de bon à les mieux traiter. Mais Urbain VIII. jugeant bien que ces gens-là au bout du compte, seroient toûjours misérables, fonda un Hôpital pour leur servir de retraite sur la fin de leurs jours. Il seroit souhaitable qu'on fît de pareilles fondations pour la plûpart des gens de Lettres, qui meurent de faim. Un Magistrat me disoit un jour, que si cela se faisoit jamais, il faudroit apeller cet Hôpital, l'Hôpital des Incurables; parce que la pauvreté est un mal, dont les gens de Lettres ne guérissent jamais. Homere pauvre & aveugle alloit par les carrefours & les places publiques, recitant ses Vers pour avoir du pain, comme nous avons vû autrefois le Savoïard dans les ruës de Paris, chanter & debiter ses Airs pour vivre. Plaute Poëte Comique gagnoit sa vie à faire tourner la meule d'un moulin. Xilander savant Grec vendoit pour un peu de soupe ses Notes sur Dion Cassius. Alde Manuce étoit si pauvre, qu'il se rendit insolvable, pour avoir emprunté seulement dequoi faire transporter sa Bi-

bliotéque de Venise à Rome, où il étoit mandé. Sigismond Gelenius, Jean Bodin, Lelio Gregorio Giraldi, Loüis Castelvetro, l'Archevêque Usserius, & une infinité d'autres Savans sont morts pauvres. Agrippa mourut à l'Hôpital; & l'on tient que Michel Cervantes est mort de faim. Paul Burghese Poëte Italien qui avoit fait une Jérusalem délivrée sur le dessein du Tasse & sur les mêmes rimes, savoit quatorze métiers, & n'avoit pas dequoi vivre. Le Tasse étoit réduit à une si grande extrêmité, qu'il fut contraint d'emprunter un écu à un ami pour subsister durant une semaine; & de prier sa Chatte par un joli Sonnet, de lui prêter durant la nuit la lumiére de ses yeux, *non avendo candele per iscrivere i suoi Versi.* Mais ce qui est digne de nos larmes, c'est de voir le Cardinal Bentivoglio, l'ornement de l'Italie & des belles Letres, aprés tant de services rendus au Public par ses Nonciatures & par ses Ecrits, languir sur ses vieux jours dans la pauvreté, vendre son Palais pour aquiter ses dettes, & mourir enfin sans laisser dequoi se faire inhumer avec quelque distinction.

En France nôtre savant Historiographe André du Chesne qui avoit recueil-

li avec ſoin toutes les Piéces autentiques ſervant à l'Hiſtoire de France, ſe vit obligé de fagoter à la hâte d'autres Hiſtoires qui ne lui ſont point d'honneur, c'eſt-à-dire de proſtituer les Muſes pour avoir du pain.

M. de Vaugelas l'un des plus polis & des plus honnêtes hommes de ſon tems, ſe tenoit caché comme un hibou dans un petit coin de l'Hôtel de Soiſſons, pour éviter la juſte perſécution de ſes créanciers. Il mourut pauvre, ſon bien qui conſiſtoit principalement dans ſes beaux Ecrits, ne ſuffiſant pas pour païer ſes dettes. M. Baudoüin de l'Académie Françoiſe homme de mérite, preſſé par la faim nous a donné divers Ouvrages qui ſeroient plus accomplis s'il avoit eu dequoi dîner. La pauvreté chaſſa M. de Letoile de la Ville à la Campagne, où ſes rares talens s'étouffèrent à petit bruit. M. du Ryer traduiſoit les Auteurs à la hâte, pour tirer promptement du Libraire Sommaville une médiocre récompenſe qui l'aidoit à ſubſiſter avec ſa pauvre famille dans un petit Village auprés de Paris. Un beau jour d'Eté nous allâmes pluſieurs enſemble lui rendre viſite. Il nous reçût avec joïe, nous parla de ſes deſſeins, & nous montra ſes Ouvrages; Mais ce qui nous toucha,

c'eſt que ne craignant pas de nous laiſſer voir ſa pauvreté, il voulut nous donner la collation. Nous nous rengeâmes deſſous un arbre, on étendit une nape ſur l'herbe, ſa femme aporta du lait, & lui des ceriſes, de l'eau fraîche & du pain bis. Quoique ce régal nous ſemblât trés-bon, nous ne pûmes dire adieu à cet excellent homme ſans pleurer, de le voir ſi maltraité de la fortune, ſur tout dans ſa vieilleſſe, & accablé d'infirmitez.

Pauperies eſt tota domus, diſſueſcit ad illos
Ubertas veniſſe lares, nec viſitat agrum
Copia Parnaſſum, ſublimior advolat aulas
His ignotis caſis, ubi pauca vetuſque ſupellex.
Languida ſordet Anus. Admoto immurmurat igni.
Urceolus quo piſa natant: quo cœpe vagatur,
Quo faba, quo porrus capiti tormenta minatur.
Quo rigidum palleſcit olus, quo fercula feſta
Ad triplices libanda dies, quo vilior horti
Jejunam expectat quavis farrago Minervam.
Hic unde aſſiduo conflictu litigat unda,
Hic coxiſſe dapes eſt condiviſſe, libido
Menſa nulla venit, niſi quæ ſale ſparſa rigorem
Eſca parum flectit, ſolo ſit amicior uſu.
Canula luctanti, minus obluctata palato.

¶ *Breviarium Romanum ex S. potiſſimum Scripturâ & probatis Sanctorum hiſtoriis confectum, ſtudio Franciſci Quignonii.* Ce Bréviaire a été r'imprimé pluſieurs

fois en diverses formes. La Préface en est trés-belle, & mérite d'être lûë.

Ce fut par l'ordre des Papes Clement VII. & Paul III. que Quignon Cordelier Espagnol, & depuis Général de son Ordre, & enfin Cardinal, entreprit de réformer le Bréviaire Romain. Il le réduisit à trois Leçons, & on y lisoit toute l'Ecriture Sainte. Cette briéveté, ou plûtôt le retranchement de plusieurs histoires apocryphes, fit crier les ignorans, de sorte que depuis le Concile de Trente, le Bréviaire de Quignon est demeuré suprimé; & ne sert plus que d'ornement dans les grandes Bibliotéques.

Ce n'est pas sans raison qu'on s'aplique aujourd'hui à la réformation des Bréviaires, la plûpart méritant bien d'être revûs & corrigez. Un des plus parfaits à mon gré, est celui des Chartreux. On n'y voit que l'Ecriture Sainte, les Homelies des Peres de l'Eglise, & quelques Vies de Saints tirées de ces mêmes Peres. L'histoire du Chanoine damné (ce qui est trés-remarquable) ne s'y trouve point.

M. l'Archevêque de Besançon a fort abregé le Bréviaire de son Eglise. On s'en est voulu plaindre; mais ce Prélat a tenu bon, disant à ceux qui en grondoient,

qu'il n'eſt point trop court pour ceux qui le recitent avec dévotion ; & qu'il n'eſt encore que trop long pour ceux qui courent en le recitant.

Le Bréviaire réformé d'Orleans paſſe pour un ouvrage accompli. On prétend qu'il y a encore à retoucher au Bréviaire de Paris. La nouvelle arrive, qu'on refond entiérement ce Bréviaire, & que M. l'Abé C. G. travaille de toutes ſes forces, à en faire un modéle pour tous les autres Bréviaires de France.

M. Thiers a mandé à un ami, qu'il a écrit une Critique en deux volumes contre le nouveau Bréviaire de Cluny, prétendant que ce Bréviaire eſt le plus défectueux de tous ceux qui ont paru juſqu'à preſent. Si M. le Tourneux qui a eu ſoin de la reviſion & de l'Edition de ce Bréviaire, étoit encore au monde ; ceux qui l'attaquent aujourd'hui auroient la conſolation de trouver à qui parler.

J'ai ſû de M. de Vert, que l'Egliſe de Roüen penſoit à une réforme de ſon Bréviaire qui en a bon beſoin. Il faut commencer par réformer le Calendrier : ce qui n'eſt pas une petite affaire ; car il eſt remarquable que ce ſont les nouvelles Fêtes qu'on a introduites, qui ont ren-

versé tout l'ordre ancien des Bréviaires, & toute la dévotion pour les Saints des premiers siécles de l'Eglise. C'est ce qu'a prédit autrefois un Chancelier de l'Université de Paris: *Novi Sancti facient, ut contemnamus antiquos.*

Je viens d'aprendre qu'on ne pense plus à réformer le Bréviaire de Roüen pour bien des raisons.

¶ On fait dire à M. Valois dans le Valesiana, que les *Chartreux* ne dévroient pas s'apeller en Latin *Cartusienses*; mais *Caturcienses*, du nom du Village qui est proche du lieu où ils s'établirent la premiére fois, qui s'apelle en Latin *Catorissium* ou *Caturissium*, & en François *Chartrouse*.

Je me suis informé de ce fait à ceux qui en doivent être bien instruits. Ils m'ont répondu que dans la Lettre de fondation du Monastére de Chartreuse, signée du Curé & des Habitans du Village dont il s'agit, les Religieux de ce Monastére sont apellez *Cartusienses*, & non *Catursienses*: Ce qui suffit, quand même le Village de Chartreuse seroit apellé dans les anciens Geographes *Catorissium* ou *Caturissium*, pour ne pas obliger les Chartreux à réformer leur nom. Pierre de Cluny, S. Ber-

nard & les autres Ecrivains qui les ont vû naître, ne les ont point apellez autrement que *Cartusienses*. Et il ne faut point alléguer la Chronique de S. Médard de Soissons, où M. Valois a lû *Ordo Caturssiensis*; puisque cette Chronique qui finit en 1261. est postérieure de prés de deux cens ans à la fondation de Chartreuse, qui est de l'année 1086. Ainsi l'on peut dire, que ce que M. Valois prend pour une preuve solide de ce qu'il avance, est ou une faute d'écriture, ou une critique vetilleuse qui doit être corrigée par l'usage établi de tout tems, d'apeller les Chartreux *Cartusienses*, & non *Catursienses*, sur une prétenduë étymologie tirée de plus loin que le tems de leur fondation qui les autorise.

¶ Le Catholicon d'Espagne, piéce satyrique du dernier siécle contre les Ligueurs, n'est pas l'ouvrage d'un seul & même Auteur. M. le Roy Aumônier du jeune Cardinal de Bourbon, & depuis Chanoine de l'Eglise de Roüen, composa & mit au jour en 1593. *la vertu du Catholicon d'Espagne*. Cet Ecrit ingénieux étoit fort court, & fut distribué cette année-là en feüilles brochées, comme sont d'ordinaire ces sortes de Piéces fugitives.

Dés

Dés qu'il parut, chacun en fut charmé ; & les beaux esprits de ce tems-là, se piquérent d'y mettre la main, & de l'augmenter, ou plûtôt d'y joindre une seconde Piéce, sous le Titre d'*Abregé des Etats de la Ligue convoquez à Paris au dixiéme Février*. Passerat & Rapin deux Poëtes fameux, en composérent les Vers. M. Gilot Conseiller-Clerc au Parlement de Paris, dont nous avons un Eloge en Latin de Calvin, qui se trouve mal-à-propos à la fin des Hommes Illustres de Papyre Masson, & un Recueïl de Lettres, fit la Harangue du Cardinal Légat. Florent Chrestien homme d'esprit composa la Harangue pour le Cardinal Pelevé. On est redévable au savant Pierre Pithou, de la Harangue de M. d'Aubray, qui est la meilleure de toutes ; & l'on doit encore à Rapin la Harangue de l'Archevêque de Lyon, & celle du Docteur Rose grand Maître du Collége de Navarre depuis Evêque de Senlis. C'est ce même Nicolas Rapin dont nous avons des Poësies Latines, qui prit le soin de recueïllir toutes ces Harangues, & d'en composer un corps qu'il joignit au Catholicon d'Espagne. Sur ce fondement plusieurs lui ont attribué le Catholicon tout entier : ce que

l'Historien d'Aubigné n'aïant pas conçû, a dit, que Rapin n'avoit contribüé à cet Ouvrage que quelques Vers ; en quoi il s'est trompé.

Cette seconde partie du Catholicon, ne fut faite ni imprimée qu'en 1594. aprés le retour du Parlement qui avoit été transféré de Paris à Tours. En effet, il y est parlé de trois grands événemens ; c'est-à-dire *de la Réduction de Paris, du bannissement de M. d'Aubray, & de la mort du Comte de S. Paul*, qui n'arrivérent que cette année. Car ce ne fut que sur la fin de Mars, que le Roy se rendit maître de Paris ; comme ce ne fut aussi qu'au même mois de la même année, que M. d'Aubray fut chassé de Paris, pour avoir parlé trop librement ; & que le Comte de S. Paul fut tué par le Duc de Guise.

Il est encore remarquable pour l'intelligence des dattes, que la premiére Edition du Catholicon d'Espagne par M. le Roy, imprimé en 1593. aïant été bien-tôt distribué, il ne s'en fit plus aucune Edition que conjointement avec l'adition *de la Tenuë des Etats* ; & que le tout fut imprimé ensemble comme un seul & unique Ouvrage sous le nom de *Satyre Menippée* ;

à quoi l'Imprimeur ne prenant pas garde, il datta son Edition de l'an 1593. qui étoit la datte du Catholicon, au lieu de la datter de 1594. qui est la véritable datte de la Tenuë des Etats, ou pour mieux dire, de la Satyre Ménippée en son entier.

On observera que le Catholicon d'Espagne qui se trouve imprimé parmi les Mémoires de la Ligue, est entiérement corrompu; ceux de Genéve qui ont fait cette Edition, y aïant ajoûté des portraits ridicules qui ne sont point de l'original.

Les Notes qui se trouvent jointes à l'Edition de Ratisbonne de 1664. sont tirées d'un Manuscrit de M. Dupuy Garde de la Bibliotéque du Roy, qui en est l'Auteur. On a retranché quelques-unes de ces Notes par discrétion, & pour ne pas offenser des personnes à qui l'on doit du respect.

J'ai confronté cette Edition de Ratisbonne avec quelques Manuscrits du tems de la Ligue; mais comme ils s'accordent assez avec les Notes de M. Dupuy, je ne ferai point ici d'extraits, sinon de quelques éclaircissemens qui ne sont pas tout-à-fait inutils.

Le Docteur Lucain dont il est parlé

dans l'Avis au Lecteur de la premiére Edition, étoit un séditieux qui mit tout en œuvre pour chasser de Paris M. de Morenne Curé de S. Méderic, & s'emparer de son Bénéfice.

M. de Morenne étoit l'un des Docteurs de Sorbonne qui allérent trouver Henry IV. pour l'instruire & le disposer à abjurer l'Hérésie. Il fut pour cela interdit de la Sorbonne, avec René Benoist & quelques autres.

Le Roy, aprés la réduction de Paris, pour récompenser M. de Morenne, lui donna la Cure de S. Gervais, possédée avant lui par Lincestre homme satyrique & violent, qui fut contraint de quitter ce poste, & se bannir lui-même. Ce fut ce Lincestre, qui prêchant dans la chaire de cette Paroisse, tira de dessous son surplis deux petites figures de Diables, qu'il disoit avoir été trouvées dans Vincennes, où Henry III. faisoit ses dévotions : ce qui donnoit à penser d'étranges choses de ce Prince.

Pierre de Frontac, dont il est parlé à la page 20. de l'Edition de 1594. étoit un Avocat du tems du Roy Jean, qui mérita d'être fait Cardinal, pour avoir défendu avec vigueur les droits de l'Eglise. L'E-

pitaphe de ce Cardinal se trouve chez les Célestins d'Avignon, en ces termes : *Hic requiescit bona memoria Dominus Petrus de Fritiquiaco, utriusque Juris Doctor, qui Advocatus Parlamenti & Canonicus Parisiensis existens & pugil Ecclesiæ, Inde non immeritus per Dominum Clementem Papam VII. assumptus fuit in beatæ Mariæ in Aquis Diaconum Cardinalem, qui obiit anno Domini* 1392. *die quarta Novembris.*

En la page 237. de la même Edition, il faut entendre par la Ville de *Ruach*, la Ville de Paris durant les miséres du siége & les troubles de la Ligue. *Ruach* (selon le Manuscrit) est un mot Hebreu, qui signifie *Esprit* & *Vent.*

Selon le même Manuscrit, le Cardinal Pelevé avoit été soliciteur de procés & l'homme d'affaires du Cardinal de Loraine, qui le prenant en affection, lui procura une Charge de Conseiller au Parlement de Paris, & ensuite l'Evêché d'Amiens, &c. Brantôme prétend au contraire, que le Cardinal Pelevé étoit d'une Maison illustre de Normandie.

Le Pape Paul III. écrivit à Henry III. que quelques Evêques de son Roïaume étoient Hérétiques, entr'autres M. de Pelevé.

Aprés sa mort, qui arriva au moment qu'il sût que le Roy étoit entré dans Paris, on fit plusieurs Epitaphes qui sont raportées dans le Manuscrit que j'ai eu entre les mains. Celle-ci : *In ejus cor inclusum in capsulâ plumbeâ, & conditum in æde Celæstinorum*, est la plus remarquable.

> *Hic Pellevæi Cardinalis est situm,*
> *Simili & metallo clauditur cor plumbeum.*

¶ Quelques Critiques prétendent sur le troisiéme chapitre d'Isaïe, où la Vulgate porte : *Auferat Dominus ornamentum calceamentorum, & lunulas & torques*, que *lunulas* est transposé, & qu'il faut le mettre aprés *torques*. Le Texte Hebreu, où l'on trouve *armillas, cellaria, lunulas, &c.* semble favoriser cette pensée, comme aussi les Septante qui lisent, *Concinos & lunulas*, prenant *lunulas* pour quelqu'ornement de tête, ou pour des *pendans d'oreille*. Néanmoins *lunulas* se peut fort bien laisser aprés *ornamentum calceamentorum* ; car outre l'autorité de la Vulgate, & celle de la Paraphase Caldaïque, le bon sens s'y trouve. Benoist Baudoüin, qui a fait un savant Traité *De Calceo antiquo*, dit sur ce passage d'I-

saïe : *Non obscurè liquet, lunulas illas, seu fibulas (quæ sanè vel erant aureæ, vel saltem argenteæ) ad ornamentum calceorum pertinuisse.* C'étoient de petits croissans d'or ou d'argent, qui servoient d'ornement à la chaussure des anciens, ou peut-être de boucles pour fermer leurs souliers, comme cela se voit dans une ancienne statuë, dont Casalius nous a donné la figure.

M. du Cange dit que les Patriciens à Rome, portoient sur leurs souliers une espéce de croissant en forme de *C*, qui vaut cent en chiffre Romain. Il accuse Zonare d'avoir mal compris le texte de Dion, & de lui faire dire contre sa pensée, que les Patriciens portoient sur leurs souliers la figure d'un ρῶ ; parce que cette figure marquoit le nombre de cent chez les Grecs ; ou parce que cette lettre Grecque étoit la premiére lettre de *Romain*.

Albert Rubens avant M. du Cange, avoit observé cette bévûë de Zonare dans son Traité de *Calceo Senatorio* ; & celle encore de Jean d'Antioche, qui est tombé lourdement au même endroit. *Malè Zonaras* (dit-il) *qui cùm alibi legisset, littera centenarium numerum designante,*

calceos Patricios ornatos fuisse ; id de R. littera interpretatus est , qua apud Græcos nota est numeri illius. Nec dissimilis error Joannis Antiochenensis cujus locus extat apud Claudium Salmasium in notis ad Pollionem , & ad scriptionem Regillæ.

De savoir en quel endroit du soulier les Patriciens portoient ces croissans d'or ou d'argent , c'est une question. Les uns veulent que ce fût sur le coudepied où le soulier se ferme ; & d'autres prétendent que c'étoit sur le quartier de derriere. Quoique cette pensée paroisse bizare, elle peut être reçûë , n'y aïant point de bizarrerie qui ne se puisse suposer en fait de mode.

Les Romains tenoient des Orientaux cette coûtume de porter des croissans , laquelle régne encore aujourd'hui dans tout l'Empire Turc. Elle est beaucoup plus ancienne que Mahomet, les Sarasins avant lui aïant eu de la vénération pour ces figures. Les Rois des Ismaëlites en faisoient porter à leurs chameaux, comme un grand ornement & une belle parure. Il y a grande aparence que l'usage de ces croissans , vient de la superstition des Caldéens & des Egyptiens , qui étant atta-

chez

chez au culte des Aſtres, en révéroient les figures; principalement celle de la Lune; qui par ſes influences & ſa proximité, ſemble avoir plus de commerce avec les hommes.

¶ M. Digby étant à Paris, prenoit plaiſir à montrer le portrait en miniature de feuë Madame la Comteſſe Digby ſon épouſe, l'une des plus belles femmes de ſon tems, *Ipſo ſe ſe ſolatio cruciabat*. Il racontoit que pour maintenir ſa beauté, & une fraîcheur de jeuneſſe, il lui faiſoit manger des chapons nouris de chair de vipére; en quoi (à ce qu'il diſoit) il avoit parfaitement réüſſi. Cependant ſoit que cette nouriture ne fût pas ſaine, & que ce qui eſt bon à conſerver la beauté, n'eſt pas propre à conſerver la ſanté & la vie; ou bien que l'heure de Madame Digby fût venuë, elle mourût encore aſſez jeune, & lors qu'on y penſoit le moins. On dit qu'elle avoit eu quelque préſentiment de ſa mort; & qu'elle pria Monſieur Digby, qui étoit obligé de ſortir pour quelqu'affaire, de revenir au plûtôt; parce qu'elle avoit dans l'eſprit, qu'elle mouroit ce jour-là. En effet M. Digby étant de retour, la trouva morte; & la fit peindre en cet état, où pour la conſola-

tion de ceux qui la regardent, le Peintre a eu l'adresse de ne la representer qu'un peu endormie.

¶ Aujourd'hui qu'on a l'usage des Hygrométres, des Barométres & des Thermométres, il faudroit s'apliquer à la recherche d'un instrument qui n'a pas été inconnu aux Anciens, par lequel on pourroit juger de la vie & de la mort des malades. Lambecius dans la Bibliotéque de l'Empereur, fait mention de cet instrument. *Anonymi cujusdam auctoris collectio variarum rerum medicarum caput ultimum sive 32. continet Petosiris Philosophi Ægyptii epistolam astrologicam ad Nechepson Regem Assyriorum cum adjunctâ figurâ organi astrologici, per quod de vitâ & morte ægrotantium, potest judicari.* Je n'ai point vû la figure de cet instrument; mais selon toutes les aparences, le secret en roule sur la qualité de l'air qui régne dans le lieu où reposent les malades. Car comme on supose avec beaucoup de vrai-semblance, qu'il y a autour de l'Aiman un Atmosphére de matiére magnetique, qui est toûjours en mouvement, par lequel on rend raison de ses effets: On peut suposer aussi, qu'il y a autour des corps malades qui transpirent beaucoup,

un Atmosphére de matiére corrompuë, par le mouvement duquel on doit juger de sa bonne ou mauvaise qualité ; & par conséquent de l'état où sont les corps malades. Cela mérite bien d'être examiné, & d'être proposé à Messieurs de l'Académie des Sciences.

¶ Christophle Dupuy étoit l'aîné de Messieurs Dupuy. C'est lui qui a donné au Public le *Perroniana* dont il avoit une copie. Il suivit à Rome le Cardinal de Joyeuse en qualité de son Protonotaire ; & rendit en ce Païs-là service à M. de Thou, à l'occasion de la premiére partie de son Histoire, que la Congrégation de l'Indice vouloit condamner, & ranger au nombre des Livres hérétiques. Etant de retour en France, il se fit Chartreux à Bourgfontaine, où quelques années aprés le Cardinal Antoine Barberin qui connoissoit son rare mérite, l'alla déterrer ; & par son crédit, le fit venir à Rome exercer la Charge de Procureur Général de son Ordre & de Prieur *In Urbe*. Le Pape Urbain VIII. lui auroit donné des marques éminentes de son estime ; mais la part que Messieurs Dupuy ses Freres avoient euë à la nouvelle Edition des Libertez Gallicanes, lui fermérent les mains.

Il mourut assez âgé, Prieur de la Chartreuse de Rome, à qui il avoit donné tous les embellissemens dont ce lieu est capable. Le S. Bruno gravé par Mélan, est le véritable portrait de Christophle Dupuy.

¶ *Joannes Robinus* Garde du Jardin Roïal des Plantes, *erat Euneucus*. C'étoit le plus curieux Botaniste de son tems. On a son portrait dans un Recueïl de Fleurs & de Plantes qu'il avoit cultivées, gravé par les soins de ses amis, avec ce Distique :

Omnes herbas novi.
Quot tulit hesperidum, mundi quot fertilis hortus,
Herbarum species novit hic unus eas.

Il est le premier qui a élevé l'Acacia en France, & qui a donné la vogue aux Tubereuses qu'on ne connoissoit qu'en Provence. Jamais homme n'a été plus entêté de fleurs que celui-là. De quelque chose qu'on lui parlât, il en revenoit toûjours à sa gripe : ce qui faisoit dire à M. Patin, qu'il feroit changer le Proverbe ; & qu'on ne diroit plus, *Il ressouvient à Robin de ses Flûtes* ; mais, *Il ressouvient à Robin de ses Fleurs*. Le même M. Patin l'apelloit, *Euneucus hesperidum* ; mais un *Eunenque jaloux*, & si jaloux de ses fleurs,

qu'il aimoit mieux en écraser les caïeux, que d'en faire part à ses amis. Un Médecin enragé de cette dureté, lui adressa une Satyre Latine trés-cruelle avec ce titre : *Joanni Robino totius propaginis inimico nato.*

¶ Brantôme dans les Eloges des grands Capitaines de son tems, raporte que Gaston de Foix au siége de Bresse, allant à l'assaut, pour marcher plus ferme se fit ôter ses souliers, & se mit en *escharpins déchaussez*; & que tous les autres en firent de même. Celui qui a eu soin de l'Edition des Mémoires de Brantôme, dit qu'il n'entend pas bien ce mot. Il y a un endroit dans la Vie de M. d'Espernon qui peut servir à son éclaircissement. Car il y est remarqué en parlant d'Henry III. qu'il n'entroit personne dans sa Chambre qui n'eût l'escarpin blanc & la mule de velours noir. D'où l'on peut conjecturer, que c'étoit la mode en ce siécle, de porter des escarpins (que Brantôme apelle *escharpins*) ou chaussons de cuir dans les souliers, à peu prés comme l'on portoit il y a quarante ans des souliers legers dans des galoches. Les Turcs portent une espèce de botines ou de chausses de cuir de Levant, pardessus le pied desquelles ils

mettent leurs souliers, qui étant sans oreilles ni boucles, se défont aussi aisément que nos galoches, quand ils entrent dans les Mosquées, ou quand ils veulent combatre de pied ferme, ou courir plus legérement. J'ai vû autrefois bien des gens en France & en Angleterre porter des botines, dont le soulier se séparoit de la chausse de cuir.

¶ Paul Jove est le premier qui a donné l'Art des Devises. Jean Dorat est le premier qui a mis parmi nous les Anagrames en vogue. Rabelais est le premier qui a écrit chez nous des Satyres en prose Françoise. Estienne Jodele est le premier qui a introduit les Tragédies en France. Le Cardinal de Ferrare Archevêque de Lyon est le premier qui a fait representer une Tragi-Comédie sur nôtre Théatre, par des Comédiens Italiens. Baptiste Luly est le premier qui a donné ici du crédit aux Opéra d'Italie ; comme c'est Octavio Rinuccini Poëte Florentin, qui les a remis sur pied à Florence. On attribuë à Jodele le premier Sonnet qui a paru en nôtre Langue.

¶ Nicolas Pierre, surnommé du Bosc, ancien Professeur de Rétorique au Collége de Lisieux à Paris, étoit consideré de

Messieurs Blondel, Picard, Cassini, & de la plûpart des Savans. Il savoit les Langues savantes, les belles Lettres, la Philosophie ancienne & la moderne, la Théologie & les Mathématiques. Assez content de la réputation qu'il avoit acquise à professer de vive voix, il ne s'est guéres mis en peine d'écrire. Néanmoins j'ai vû entre les mains de ses amis, une Critique Latine des Ouvrages d'Homere, une Rétorique, une Traduction Françoise de la Poëtique d'Aristote, & des feüilles volantes sur divers sujets, entr'autres sur la Poëtique d'Horace, où il fait voir, contre le sentiment de quelques-uns, que cet Ouvrage est écrit avec beaucoup d'art & de métode.

M. du Bosc avoit une opinion particuliére touchant les Cométes; & il en parloit de cette sorte: Il est certain qu'il " s'exhale continuellement de toute la ter- " re, quantité de matiéres qui tendent vers " la moïenne région de l'air, & qui aprés " en descendent en pluïe, en nége, &c. & " que ces matiéres ont la direction de leur " mouvement depuis le centre de la terre " vers la moïenne région, & de la moïen- " ne région vers le centre de la terre. "

Je supose de même qu'il s'exhale des "

„ matiéres du corps du Soleil, qui ont la
„ direction de leur mouvement depuis le
„ centre du Soleil vers le Firmament, &
„ du Firmament vers le centre du Soleil :
„ les taches observées au Soleil en sont une
„ preuve convaincante.

„ Je dis donc qu'il s'exhale continuelle-
„ ment du centre du Soleil vers le Firma-
„ ment des matiéres, & que ces matiéres
„ venant à s'enflâmer de quelqu'endroit
„ que ce soit, forment les Comêtes. Et
„ comme une poignée de paille étant en
„ l'air, jette sa flâme vers la moïenne ré-
„ gion, de même ladite matiére étant en-
„ flâmée en un certain point, jette ses flâ-
„ mes vers le Firmament.

„ Ainsi il est évident que la queuë de la
„ Cométe paroîtra toûjours oposée au So-
„ leil en quelqu'endroit que ce soit; &
„ parce qu'assez souvent le bout de cette
„ queuë paroît un peu courbé, cela vient
„ du mouvement du tourbillon du Soleil.

„ Selon cette hypotése, il peut arriver
„ des Cométes dans tout l'espace qui est
„ depuis le centre du Soleil jusqu'au Fir-
„ mament; sans que jamais elles paroissent
„ en forme de Cométes à l'entour de la ter-
„ re, à cause de la mixtion des matiéres ter-
„ restres & des matiéres solaires.

La démonstration par laquelle on pré- "
tend prouver qu'il ne se fait point de Co- "
métes au dessus de Saturne, ne me sem- "
ble pas générale : outre que les observa- "
tions qu'on emploïe pour le montrer, me "
paroissent trés-difficiles, & quelques- "
unes même impossibles. "

Au reste il est aisé de voir par cette "
hypotése, pourquoi les Cométes sont "
plus grosses au commencement, & pour- "
quoi elles diminuënt en marchant, "
dautant qu'elles s'éloignent toûjours "
de la terre vers le Firmament. "

¶ Dans un des Journaux de l'Académie des Sciences, on a rendu raison d'un écho extraordinaire, sur les Mémoires de Dom Quesnet Religieux Bénédictin. Ce Pere m'a assuré que le Secretaire de cette Académie n'a pas entiérement compris sa pensée ; & qu'il a même inséré quelque chose dans son Extrait de contraire à l'expérience. Sa Dissertation entiére sur ce sujet, mériteroit bien d'être donnée au Public.

Ce qu'il y a de particulier dans cet écho, c'est qu'au lieu que les échos ordinaires ne répétent la voix que quelque tems aprés qu'on a entendu celui qui chante, dans celui-ci on n'entend presque point celui

qui chante, mais bien la répétition qui se fait de sa voix, & toûjours avec des variations surprenantes, l'écho semblant tantôt s'aprocher, & tantôt s'éloigner. Quelquefois on entend la voix trés-distinctement, & d'autrefois on ne l'entend presque plus. L'un n'entend qu'une seule voix, & l'autre plusieurs : l'un entend l'écho à droit, & l'autre à gauche. Enfin selon les différens endroits, où se placent sur deux lignes, l'une au dessus & l'autre au dessous, ceux qui écoutent & celui qui chante, on entend l'écho différemment.

On a attribué ces effets à des voûtes & à des cavitez soûterraines. Mais le Pere Quesnet a trouvé que la véritable cause, est la figure demi ronde de la cour où se fait l'écho, & l'a démontré par des régles de Geométrie si convaincantes, qu'il n'y a pas moïen d'en douter. Le reste peut venir de la matiére dont sont faites les murailles, de la maniére qu'elles sont faites, & peut-être aussi de la nature du lieu. Ce qu'il y a encore à observer, c'est que les instrumens à corde, ne font aucun effet dans cet écho ; parce que les vibrations qu'elles causent à l'air, ne sont pas assez fortes ni assez étenduës pour

aller fraper jusqu'à l'endroit où se forme l'écho; & que si elles le frapent, c'est trop foiblement pour l'obliger à répondre.

M. de Lilly Président au Bureau des Finances à Roüen, avoit aporté cette invention d'Italie, qui fait encore aujourd'hui un des plus grands ornemens de sa belle maison du Genetay. Ce qui m'a surpris dans ce galant homme, c'est qu'aïant possédé cette maison depuis sa jeunesse jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans qu'il est mort, & qu'a été sollicité un million de fois par ceux qui abordoient de toutes parts chez lui, de dire la véritable cause de ce merveilleux écho, il n'en a jamais dit un seul mot à personne. L'écho répondoit à tout venant; & M. de Lilly se taisoit. Un si grand silence, *Paucorum est hominum & mentis bene sana*. Il disoit à ses amis en raillant : *Quand je me marirai* (car il étoit garçon) *vous saurez mon secret : Je le dirai à ma femme; & ma femme le dira à tout le monde.*

¶ Le P. Mabillon dans son *Itinerarium Italicum*, donne un fragment d'un Manuscrit qu'il a vû à Boulogne dans la Bibliotéque de l'Abaïe de S. Sauveur, com-

me une piéce curieuse qui n'a point encore été imprimée ; & qui a pour Auteur un Chanoine Régulier anonyme. Mais outre que ce fragment se trouve dans quelqu'un des Traitez de M. de Launoy, on peut assurer le Pere Mabillon que l'Ouvrage dont il s'agit, est imprimé tout entier parmi les autres piéces de la Bibliotéque des Peres de la derniére Edition, sous le titre *De Arte Prædicandi*, composé par *Humbertus de Romanis* Général des Jacobins, qui a fait plusieurs autres Livres de cette nature.

¶ L'Italie depuis environ deux cens ans, a fourni la France de Musiciens, de Comédiens, de Charlatans, de Devins, d'Astrologues, d'Empoisonneurs, de Partisans, de Banquiers, de Politiques, de Favoris & de Capitaines.

¶ Il y a bien des fautes dans le Dictionnaire de M. Furetiére qui sont indignes de ce fameux Critique. Par exemple il confond *Marforio* avec *Pasquin* ; & dit que ce n'est qu'une même chose. Lui qui aimoit tant à railler, ne devoit pas confondre ainsi ses bons Patrons, & de deux n'en faire qu'un. Il y a grande aparence qu'il n'avoit point été à Rome, ou qu'il n'avoit pas lû les Antiquitez de cette Ville ;

ni fait réflexion sur la plûpart des Pasquinades où Pasquin & Marforio sont introduits comme deux personnages differens. Ils sont placez à Rome en des quartiers assez éloignez l'un de l'autre pour les distinguer, & ne se ressemblent guéres. Marforio est une grande Figure, couchée de son long, qui represente selon quelques-uns, *Panarium Jovem*; & selon d'autres, le Fleuve du Rhin, ou celui du Nar, apellé aujourd'hui la Riviere de la Nera qui arrose l'Ombrie. Pour ce qui est de son nom, *nihil est certi quod dicatur, nisi velimus ex eo quod in Augusti foro esset, ut quorumdam est opinio, ubi & Martis Templum.*

Quant à Pasquin, c'est une Statuë de marbre mutilée, qui se voit à un coin du Palais des Ursins. On croit que c'est la figure d'un Gladiateur. Quoiqu'il en soit Pasquin, tout estropié qu'il est, sans nés, sans bras, sans jambes; mais animé de l'esprit le plus malin qui fut jamais, fait la loi dans Rome à Rome même, & à toute la terre. Ses paroles sont courtes, vives, & toûjours empoisonnées. Il sait tout, il pénétre tout, & révéle les secrets les plus cachez. Nul Tribunal, nulle

Justice ne l'épouvente. Tous les jours de nouveaux Secretaires sacrifient leur vie & leur fortune à son service. Quand on attaque Marforio, Pasquin vient au secours ; & quand c'est à Pasquin qu'on en veut, Marforio le défend, & la risposte est cruelle. De les jetter à la mer, personne ne s'y jouë : Ils criroient de dessous les eaux encore plus haut que dans les places publiques. De les jetter dans le feu & les calciner, leurs cendres parleroient pour eux. Je promets à coup seur l'immortalité à quiconque entreprendra de perdre Pasquin ou Marforio, comme à celui qui brûla le Temple de la Diane d'Ephese.

¶ Fabius Leonida Poëte Italien, suoit long-tems sur ses ouvrages, & les retouchoit plus de dix fois, pour leur donner la perfection qu'il souhaitoit. Pierre Mafée qui a si bien écrit en Latin, ne composoit que quatorze ou quinze lignes par jour. Paul Emile Sanctorius qui avoit entrepris d'écrire en Latin l'histoire de son Siécle, étoit si long à polir ce qu'il faisoit ; qu'un autre en moins de tems auroit écrit l'histoire de tout le Monde. M. de Vaugelas fut trente ans sur la traduction de Quinte-Curse, la changeant & la corrigeant sans cesse. M. Habert de l'Acadé-

mie, Auteur du Temple de la Mort, qui est une des plus belles piéces de nôtre Poësie Françoise, changea & rechangea durant trois ans les Vers de cet Ouvrage, pour les amener au point de beauté, de politesse & d'élégance où nous les voïons. Ce n'étoit qu'en veillant beaucoup & à force de se tourmenter, que Malherbe produisoit ses divines Poësies. M. de Balzac passoit les jours & les nuits à representer ses pensées avec cette netteté de stile, & ce choix de paroles que nous admirons encore aujourd'hui. M. de Chavaroches Intendant de la Maison de Rambouillet, disoit que M. de Voiture, tout naturel qu'il paroît dans ses Lettres, travailloit long-tems à leur donner ce tour galant, qui étant son propre caractére ne se trouve point ailleurs.

Il y a des Ecrivains qui ont une peine infinie à commencer, & qui courent quand une fois le chemin est ouvert. Les premiéres lignes de l'Histoire de M. de Thou, lui coûtérent plus que tout le reste; mais dés qu'il eut surmonté cette difficulté, il courut en écrivant.

D'autres écrivent facilement, & sont long-tems à polir leurs ouvrages. Tel étoit Horace chez les Romains : Tel

étoit M. de Rabutin parmi nous : Tels ſont la plûpart des gens ſages, qui étant nés pour écrire, ne ſuivent d'abord la nature que pour enſuite la corriger & la polir.

D'autres enfin, mais cela pour leur malheur, ne peuvent écrire qu'à la hâte, & ne ſauroient repaſſer ſur leurs ouvrages. M. de Saumaiſe étoit de ce caractére-là : caractére dangereux qu'il faut ſouffrir où il ſe trouve ; mais qui ne doit point ſervir de modéle ni d'exemple à perſonne.

Il y a un milieu à tenir en cela comme en toutes choſes. Il ne faut pas uſer ſes penſées à force de les tourner & de les retourner ; il ne faut pas auſſi les laiſſer toutes délabrées, par trop de négligence. La nature doit ſervir promptement ; l'art ne doit aller qu'à pas comptez, mais ſans trop de lenteur. *Non ſi richiede eſſer Cervo, baſta non eſſer Teſtuggine*, diſent les Italiens.

¶ Où en ſommes-nous pour les préjugez ? *Claudius Belurgerius* étoit ſi fou d'Homere qu'il l'avoit toûjours entre les mains, & juſqu'au pied des Autels. Il ne croïoit pas qu'aucun autre Ecrivain méritât d'être lû à ſon préjudice. Le Taſſoni au contraire, ſe moquoit d'Homere ; & avoit

avoit recueilli plus de cinq cens pensées de ce Poëte, dont il faisoit voir le faux & le ridicule. Il n'est guéres de gens qui n'estiment les Poësies de Virgile : cependant un Jean-Baptiste Lallius ne parle qu'avec mépris de son Eneide, non plus que de ses Bucoliques. Le même Lallius rabaisse autant le Tasse, que les Italiens d'ordinaire l'élévent. Galilée sans façon lui préfére l'Arioste, que d'autres mettent sous ses pieds : Certainement l'Arioste a plus de génie, de feu & d'invention poëtique que le Tasse ; mais le Tasse est plus uniforme, & aproche plus de la modération d'Homere & de Virgile que l'Arioste. L'un est plus sévére & plus maître de ses pensées : l'autre s'échape, & divertit davantage. Galilée préféroit l'Arioste au Tasse ; parce qu'en effet l'Arioste est plus propre à délasser un fort génie comme Galilée, & à lui inspirer ces traits agréables qu'il mêle à ses Dialogues de sciences abstraites, que non pas le Tasse qui tient plus sa gravité. On ne deviendra pas Poëte en lisant le Tasse, comme Dominique Peri, misérable Pâtre, devint Poëte en lisant l'Arioste.

¶ C'est une remarque qui se vérifie tous les jours, que ceux à qui il manque

quelque chose du côté de la naissance, se trouvent récompensez du côté de l'esprit par des talens extraordinaires. Melin de S. Gelais, l'un de nos bons Poëtes François, étoit fils naturel d'Octavien de S. Gelais Sieur de Lansac. Jean-Antoine Baïf, aussi bon Poëte François & grand Musicien, eut pour Pere Lazare Baïf Abé de Charoux, Maître des Requêtes & Ambassadeur à Venise, qui le fit légitimer. Claude-Emmanüel Loüillier, surnommé le Baron de la Chapelle, du lieu dit, La Chapelle, où sa mere le mit au monde, entre Paris & S. Denis, étoit fils naturel de M. Loüillier Maître des Comptes. Les belles qualitez de son esprit, & son joli Voïage sous le nom de la Chapelle & de Bachaumont, lui ont mérité les loüanges d'un chacun, & un éloge particulier de M. Bernier. *Fulvius Ursinus*, savant Antiquaire d'Italie, étoit bâtard d'un Seigneur de la Maison des Ursins. *Antonius Bösius*, Auteur de la *Roma Sotterranea*, étoit fils naturel d'un Chevalier & d'une Esclave Afriquaine. *Pomponius Latus*, que toute l'Italie venoit écouter avec tant d'empressement, qu'on retenoit dés la nuit des places dans son école, étoit bâtard d'un Prince de Salerne. Galilée, si connu

par ses Livres d'Astronomie, étoit fils naturel de Vincenzo Galilei Gentilhomme Florentin. Le fameux Erasme n'étoit pas de meilleure maison que ces Messieurs: Et l'on a fort douté de la naissance d'un célébre Critique moderne, que Theophile Renaud apelle dans quelqu'un de ses Ouvrages, *Filius Coronat.*

¶ On dit ordinairement que la science n'est pas héréditaire, & qu'elle ne passe guéres des peres aux enfans, aux freres, aux neveux, aux cousins : Néanmoins il y a des familles, qu'on peut apeller familles de savans. Telles sont les familles des Manuces, des Estiennes, des Scaligers, des Morels, des Godefrois, des Pithous, des Montelons, des de Thous, des Bignons, des Dupuys, des Seguiers, des Talons, des Demêmes, des Lamoignons, des Heinsius, des Vossius, des Capels, des Justels, des Valois, des Sainte-Marthe, des Moreaux, des Patins, &c.

¶ C'est une chose remarquable que de tous les gens de Lettres qui s'attachent à de certaines professions, il n'y en a point qui s'en écártent plus volontiers pour écrire d'autre matiére que les Médecins. Jules Scaliger Médecin a écrit de la Critique & de la Poëtique. Vignier Médecin, a

composé plusieurs gros volumes de l'Histoire Universelle. Le Médecin Arnaud de Ville-neuve s'est mêlé de dogmatiser & d'écrire de la Théologie. Averroez Médecin Arabe a traduit Aristote en sa Langue, & l'a commenté. Fabius Niphus Médecin d'Italie s'est apliqué aux Mathématiques. Cæseus Médecin Anglois a écrit de la Musique. Marcile Ficin qui étoit Médecin & Curé tout ensemble, a traduit Platon de Grec en Latin, & a expliqué sa Philosophie. Guillaume Capel Médecin a donné au Public les Mémoires de Messieurs du Bellay, & a fait une Traduction Françoise de Machiavel. Copernic Médecin & Chanoine a traité de l'Astronomie & du mouvement de la Terre. Nostradamus Médecin de profession s'est jetté à corps perdu dans l'Astronomie judiciaire. Et le Médecin Cardan qui tenoit un peu de la doctrine de Nostradamus, laquelle consiste à mentir hardiment & à dire la vérité par hasard, a écrit ses Livres de la subtilité, l'Eloge de Neron, & d'autres matiéres assez écartées de sa profession. Lazius Médecin Allemand a traité de l'Histoire Romaine. Philippo Cauriana Médecin de la Reine Catherine de Médicis, a commenté six

Livres de l'Histoire de Tacite. Paul Jove Médecin & depuis Evêque a composé les Eloges des Hommes Illustres de son tems & plusieurs Histoires. Aloysius Lilius Médecin à Rome s'est apliqué à la réforme du Calendrier Romain; & Cornelius Amalthée de la même profession a mis en Latin le Catéchisme du Concile de Trente. Le Médecin Raynerius Snoius a mis au jour des Paraphrases sur les Pseaumes de David avec l'Opuscule de S. Athanase sur les mêmes Pseaumes, & a donné au Public l'Histoire de Holande en treize Livres. Jean-Jacques Chiflet Médecin du Roy d'Espagne a remué divers points de Critique touchant nôtre Histoire, pour les intérêts de son Maître. Sorbiere Médecin assez connu a traduit de Latin en François l'Utopie de Thomas Morus, le Traité de Crellius *De Causis Mortis Christi*, & a fait plusieurs sortes d'Ouvrages sur diverses matiéres curieuses. Brachet de la Milletiere Médecin de Paris a traité des Controverses. Thomas Reinesius Médecin & Philosophe a donné au Public un Recueil d'anciennes inscriptions & un autre de *Variarum Lectionum*. Marin Cureau de la Chambre Médecin du Roy a mis sous la

presse les Caractéres des Passions, le Traité de l'Iris, & d'autres Ouvrages de Physique & de Morale. Spon Médecin de Lyon a écrit ses Voïages & divers Traitez d'érudition curieuse. Charles Patin qui enseigne aujourd'hui la Médecine à Padouë, a écrit de la science des Médailles. Petit Médecin de Paris a publié un Traité de *Furore Poëtico* & un Recueïl de ses Poësies. Perrault Médecin & depuis Architecte a traduit Vitruve de Latin en François, & a dónné des Leçons publiques de Geométrie & d'Architecture.

Il seroit trop long de nommer ici tous les Médecins qui se sont en quelque sorte dégradez de leur profession pour traiter de toute autre chose. Onuphre Panvini, parlant du grand Fracastor dit, qu'il ne le compte pas entre les Médecins de Veronne d'où il étoit; parce que s'attachant aux recherches curieuses de la Physique, il avoit négligé la pratique de son art.

Il y a de certains Traitez composez par des Médecins qui paroissant ne pas apartenir à la Médecine, ont néanmoins de grands raports avec elle, comme le Traité *De arte Gymnasticâ* de Mercurialis, dautant qu'il s'y agit de la santé

du corps, qui est l'objet de la Médecine.

Aprés tout si l'on me demande pourquoi les Médecins s'écartent si aisément de leur profession? Je répondrai qu'il s'en faut prendre à leur érudition qui, étant d'une grande étenduë, fait qu'en avançant toûjours dans la diversité des connoissances, ils prennent le change d'autant plus aisément, qu'étant emploïez assez tard, l'amour du cabinet prend le dessus, & ne leur laisse plus la liberté d'exercer la Médecine qui demande l'homme tout entier sans nul partage.

¶ Les femmes sont généralement plus adonnées que les hommes à la Magie & aux Empoisonnemens: Ce qui ne peut être attribué qu'à la foiblesse de leur imagination, & à leur méchant courage. Les Rabins disent, *qui multiplicat mulieres, multiplicat veneficas.* Cela ne se verifie que trop dans l'Orient. Les femmes jalouses jusqu'à la fureur, s'y empoisonnent les unes les autres, & font périr un nombre infini d'enfans: ainsi la pluralité des femmes qui devroit peupler l'Orient, ne sert qu'à le rendre desert & desolé, en comparaison de l'Occident, où la polygamie n'est pas reçûë.

La Magie, les Sortiléges, &c. vien-

nent de la même cause : l'amour, la jalousie, la haine, outre la curiosité si naturelle aux femmes, les portant à ces extrêmitez.

La raison pour laquelle il se trouvoit tant de Magiciens chez les Juifs, quoique condamnez par la Loi de Dieu ; c'est que les Juifs attribuoient la plûpart des maladies, principalement celles qui troublent l'esprit & disloquent les membres, à la malice des Démons ; & qu'ils s'imaginoient que ces maladies ne se pouvoient guérir que par des sortiléges. Aussi voïons-nous dans l'Evangile, que quand nôtre Seigneur guérissoit les malades & les possédez, les Juifs disoient, que c'étoit par la vertu des Démons qu'il opéroit ces miracles.

¶ Avant le régne de Loüis XI. Roy de France, la politique des Princes de l'Europe, n'étoit qu'un jeu d'enfans en comparaison de ce qu'elle a été depuis. Ce Monarque est le premier qui a donné du lustre à cet Art subtil de gouverner ; & qui par ses bons exemples & sa sage conduite, en a fourni des leçons à toute la postérité. Ferdinand d'Aragon mari d'Isabelle Reine de Castille, qui vint peu après, en profita merveilleusement à nos dépens. Charles-Quint sût bien l'imiter, & enchérir

chérir encore pardessus ses fourberies & ses finesses. Philippes II. son Fils, & son Successeur aux Etats d'Espagne, travailla toute sa vie à perfectionner & à polir cet Art, qu'il trouva plus qu'ébauché. Sixte V. souverain Politique, aussi-bien que souverain Pontife, n'auroit rien laissé à desirer aprés lui sur ce chapitre, s'il avoit véçu davantage : ses coups d'essai l'ont bien montré. Enfin Catherine de Médicis en France, & Elizabeth en Angleterre, surmontant la foiblesse de leur sexe, ont fait voir dans leur gouvernement deux chef-d'œuvres de politique, quoique fort diférens; l'une sur une mer orageuse & toûjours troublée; l'autre sur un théatre assez tranquile, où il n'y avoit que des Comédies à joüer.

Des dépoüilles de Loüis XI. les Espagnols en ont pris la cruauté; les Italiens les finesses & les fourberies; Catherine de Médicis les négociations; Elizabeth d'Angleterre les mommeries; Henry III. Roy de France la science sans la pratique; Loüis XIV. héritier de la vertu de ses Aïeuls, sans avoir hérité de leurs vices, a purgé la politique de toute cruauté, de toute fourberie, de toute mommerie, & lui joignant le secret, le conseil, la force,

la vigilance, la ſageſſe, la libéralité avec des richeſſes immenſes, l'a renduë douce & glorieuſe à ſes Sujets, impérieuſe & redoutable à toute la terre.

¶. M. de Charleval s'apelloit Faucon, & étoit neveu, frere & oncle de Meſſieurs de Faucon de Ris, trois Premiers Préſidens ſucceſſivement du Parlement de Normandie. La Maiſon de ces Meſſieurs eſt originaire d'Italie. Elle vint s'établir en France du tems de la Reine Catherine de Médicis, avec d'autres Familles, qui ſe ſont agrandies, & renduës illuſtres parmi nous.

M. de Charleval étoit d'une ſi foible complexion, qu'on ne penſoit pas qu'il dût vivre : cependant par ſon bon régime il a prolongé ſes jours juſqu'à quatre-vingt ans, amuſant tout doucement l'eſpérance de ſes héritiers qui regardoient dés ſon enfance ſa ſucceſſion, comme une choſe toute prête. La nature qui lui avoit donné un corps ſi délicat & ſi bon tout enſemble, lui avoit fait l'eſprit de même. Il aima toute ſa vie les belles Lettres avec tendreſſe, & les poſſéda avec jalouſie, ne ſe communiquant pas facilement à tout le monde. Les gens de ſon tems les plus polis chériſſoient ſa perſonne & recher-

choient la douceur de son entretien. La plûpart lui ont donné des loüanges. M. Sarasin entr'autres l'a immortalisé d:ns le fameux Sonnet d'Adam & d'Eve, où il a choisi de dire une vérité dure aux Dames, plûtôt que de les flâter molement. M. Scaron qui étoit ami particulier de M. de Charleval disoit, parlant de la délicatesse de son esprit & de son goust, que les Muses ne le nourissoient que de blanc-manger & d'eau de poulet. Desocupé de toutes choses, excepté des soins d'un grand amour propre, il demeura toûjours illustre paresseux & sans emploi. Sur la fin de ses jours il se repentit d'une si grande négligence pour l'avancement de sa fortune qu'il auroit pû rendre meilleure en s'évertuant davantage. Il écrivoit poliment & avec beaucoup de finesse en Vers & en Prose. Le Recuëil de ses Lettres & de ses Poësies est tombé aprés sa mort entre les mains de M. le Premier Président de Ris son neveu: mais ce Magistrat, je ne sai par quel tour de pensée, n'a point voulu enrichir le Public de si beaux Ouvrages, s'imaginant que le nom d'Auteur joint à celui de Charleval, seroit une tache dans sa Famille.

¶ Il se passe dans la vie bien des cho-

ſes, qui n'étant preſque rien, ne laiſſent pas d'inſtruire beaucoup. En voici une qui aprochant de la bagatelle, nous aprend à ne pas trop faire les maîtres avec les gens dont la capacité & le mérite ne nous ſont pas aſſez connus.

M. Simon aïant toûjours retardé, lorſqu'il étoit chez les PP. de l'Oratoire, à prendre l'Ordre de Prêtriſe, à cauſe de ſes grandes & profondes études, fut enfin obligé pour obéïr à ſon Général, de partir de ſa maiſon de July en Brie, & ſe rendre à Meaux pour ſe faire ordonner aux Quatre-Tems. Il y arriva aprés l'examen, environ ſur le midi avec deux de ſes Confréres. M. de Ligny, alors Evêque de ce Diocéſe, voïant arriver ces Peres à une heure indûë, s'imagina que c'étoient des ignorans qui le vouloient ſurprendre; & dans cette penſée, il recommanda à un de ſes Examinateurs qu'il avoit retenu à dîner, de ne les pas épargner. Le ſignal donné, aprés les civilitez ordinaires, l'Examinateur s'attachant à M. Simon, comme à celui de la troupe dont il ſe défioit le moins, lui dit d'un ton grave: Je ne vous demanderai pas ſi vous ſavez du Latin; je ſai qu'on l'enſeigne chez vous avec réputation, & ſelon la

métode nouvelle, & que vous avez des Ecoles qui étant exemptes de pedantisme, donnent de la jalousie à beaucoup d'autres. Quoiqu'il en soit, Horace aura toûjours ses difficultez ; expliquez-moi sa premiére Satyre, ajoûta-t-il, en lui presentant le Livre? M. Simon s'étant retiré d'affaire en galant homme, l'Examinateur lui dit : Et de la Philosophie, vous en avez bonne provision? M. Simon qui l'enseignoit actuellement, répondit avec modestie, que pour ce qui étoit de la Philosophie il l'étudioit encore tous les jours. Là-dessus l'Examinateur lâche un argument captieux. M. Simon le reçoit de bonne grace, le fend en deux par un subtil *distinguo*, & se sauve par la bréche. Vous avez de la Philosophie (dit l'Examinateur) donnez-vous seulement de garde d'une certaine Philosophie cartesienne, bouruë & insensée qui empoisonne bien des gens. Je suis Péripateticien pour la vie, répondit M. Simon en soûriant; & moi pour de l'argent, repliqua l'Examinateur. Ce n'est pas, poursuivit-il, que si Décartes avoit écrit en Grec, d'un stile trés-obscur, & qu'il fût ancien de deux mille ans, ses principes n'étant lûs ni entendus de personne, auroient plus d'apro-

bateurs que presentement qu'il est lû & entendu de tout le monde. Mais, cela à part, vous savez de la Théologie, je n'en doute pas? Vos premiers Peres étoient tous Docteurs & grands Théologiens; & un Prêtre de l'Oratoire sans Théologie, seroit moins qu'un Cordelier sans Latin. Ce mot dit avec gaïeté, l'Examinateur jette M. Simon sur les questions du tems, & veut tenter sa foi: mais le trouvant orthodoxe & nullement Janseniste, il abandonna ces questions épineuses pour quelque chose de plus solide. On trouve assez, s'écria-t-il, on trouve assez de Philosophes & de Théologiens dans l'Etat Ecclésiastique: mais on ne voit pas qu'on s'y aplique aux Langues Orientales, & qu'on lise l'Ecriture Sainte dans sa source. Ah! quelles délices, quelles délices, Monseigneur, ajoûta-t-il, en s'adressant au Prélat, de lire les Livres Sacrez en eux-mêmes; & que la Langue Hébraïque a de douceur & de charmes pour les savans. Le Prélat baissant un peu les yeux, repartit: Je l'ai oüi dire de la sorte à Mrs de Muys & de Flavigny qui étoient de trés-doctes Hébraïsans. L'Examinateur revenant à M. Simon, lui demanda s'il

n'avoit point de goust pour cette belle Langue ? Monsieur Simon à qui l'eau en venoit à la bouche, lui répondit qu'il en savoit les élémens, & qu'au reste il avoit eu toute sa vie un grand attachement à la lecture des Livres Sacrez. Que vous me réjoüissez, repliqua l'Examinateur ; & qu'il se trouve peu de gens d'un esprit aussi droit & aussi bien tourné que le vôtre : allez, puisqu'il est ainsi, je ne vous célerai pas ce que je sai là-dessus. *Sermonem habes non publici saporis, & quod rarissimum est, amas bonam mentem, non fraudabo te arte secreta.* Cependant, dites-moi, comment la Genese s'apelle en Hébreu ? *Hebraïcè*, dit M. Simon, c'est *Beresith*. La carriére ouverte, on entre en matiére, le combat se donne, on s'échauffe de part & d'autre, on crie à pleine tête, on cite les Poliglothes, les Rabbins anciens & modernes. L'Examinateur étourdi d'une érudition si profonde, ne résiste qu'à demi. M. Simon le presse, le pousse, & ne lui fait point quartier. L'Examinateur chancelle, bronche & tombe. M. Simon le foule aux pieds, le déchire & le bat à terre. Le Prélat qui mouroit de rire, prenoit plaisir à faire durer le combat. Le Maître d'Hôtel ennuïé de la dis-

pute, murmuroit disant tout haut qu'on avoit servi, & que la bisque se refroidissoit. Enfin M. de Ligny prenant pitié du vaincu, si bien froté par le victorieux, donna sa bénédiction à M. Simon, l'assurant que le lendemain il donneroit les Ordres Sacrez à lui & à ses Confréres sans d'autre examen. Cela dit, le Prélat se mit à table; l'Examinateur s'aprocha du feu pour essuïer sa sueur; & M. Simon riant dans sa barbe se retira à son Logis avec sa compagnie.

¶ On fait dire à M. Ménage dans le second Menagiana, que l'Auteur *De Roma antica & moderna* a confondu mal à propos le Mont *Pincius* de Rome, avec le lieu apellé *Pinci* proche de la Ville de Nole dans la Campagne, où S. Felix Prêtre de Nole est mort; & que la preuve s'en trouve dans la neuviéme Leçon du Bréviaire de Paris, au quatorziéme Janvier jour de la Fête de ce Saint.

L'autorité du Bréviaire de Paris est en cela trés-peu de chose; ceux qui ont fabriqué cette Leçon, n'aïant fait que copier le Martyrologe que Roswedius a donné bonnement pour le véritable Martyrologe Romain; & qui n'est au fond qu'un abregé du Martyrologe d'Adon,

qu'on ſait n'être pas fort ancien, puiſqu'il fait mention de la Fête de tous les Saints, dont l'inſtitution dans l'Egliſe n'eſt pas au deſſus du tems de Grégoire III. décédé en 813.

Si M. Ménage avoit vû le Calendrier Romain que le P. Fronto a mis au jour en 1652. ſur un Manuſcrit de plus de neuf cens ans, qui ſe conſerve dans la Bibliotéque de Sainte Genèviéve à Paris, peut-être qu'il n'auroit pas condamné ſi aiſément l'Auteur *de la Roma antica, &c.* ou du moins qu'il auroit ſatisfait aux objections du P. Fronto, qui montre que *Pincis Romæ eſt, non verò Nolæ*; qu'il y a de l'erreur dans le Martyrologe de Bede, & dans celui d'Adon; qu'un Martyrologe qui auroit été écrit à Rome ne ſeroit pas taché d'une ſi groſſiére erreur; & qu'enfin S. Paulin, qui parle ſi ſouvent dans ſes Poëſies de S. Félix & de ſa Sépulture, ne dit nulle part que ce Saint ait été inhumé à Nole *in Pincis.*

Pincis (dit le P. Fronto) *locus eſt Romæ. Nam Palatium Pincianum memoratur in vitâ Silverii an.* 536. *quod paulò poſt dicitur Palatium in Pincis. Erat enim Palatium Pincii Senatoris, à quo collis Pincius dictus eſt, ad quem erat Eccleſia*

Sancti Felicis in Pincis, ut dicere est ex Antiquitatibus Romanis Lucii Fauni lib. 4. cap. 11. In vitâ Hadriani qui sedit an. 855. legitur clarè : Pari modo & in Ecclesiâ B. Martyris Felicis, quæ ponitur in Pincis, fecit vestem, &c. Hæc cùm sufficiant ad ostendendum quod Pincis locus Romæ est, seu à colle Pincio dictus, seu à Palatio Pinci, à quo nunc etiam Pinciana Porta : tùm sanè id evincit, quod Paulinus inter tot carmina Felici suo recurrentibus annis decantata, nunquam Pinciani loci meminit, etiam tùm cùm describit locum ubi sepultus est.

Antonius Bosius Auteur de la *Roma Sotterranea lib.* 2. *c.* 16 assure *che d'entro di Roma era una Chiesa celebre sua, chiamata di S. Felice, in Pincis.* Il étoit persuadé, qu'outre l'Eglise & le Cémetiére de S. Felix Martyr, il y avoit encore dans Rome une Eglise dédiée à S. Felix de Nole, *dove S. Gregorio Magno fece l'Homilia decimaterza sopra il capitulo duodecimo di S. Luca ; la cui rubrica dice ;* Habita ad populum in Basilica B. Felicis die natalis ejus : *E l'accenna il medesimo santo nell' istessa Homilia con quelle parole :* Si enim fœnum populus non est, ubi sunt illi, qui ea, quæ hodiè colimus,

nobiscum transacto anno B. Felicis natalitia celebraverunt ? *Perioche ne gli antichi Codici mss. dell'homilie di S. Gregorio, dove nelli stempati si dice simplicemente :* Habita in Basilica S. Felicis, *senza altro Titolo, ivi si ajunge*, Confessoris. *Il che è conforme all'officio, che ne fa la Chiesa Romana poiche l'Evangelio, sopra il quale fu fatta la detta Homilia : anzi l'Homilia istessa si recita pro Confessore non Pontifice. Onde credo, che fosse fatta da S. Gregorio nel giorno del natale di S. Felice Nolano Confessore ; sapendo molto bene che dentro di Roma era una Chiesa celebre sua, chiamata di S. Felice in Pincis.*

¶ Le même M. Ménage dans le même Livre dit, que le mot de Porphyrogennete, ne vient pas de né dans la pourpre ; mais de né dans le Palais de Porphir : que ce Palais étoit un de ceux de Constantinople, comme M. de Balsac l'a remarqué aprés Cedrenus. Mais il semble que M. Ménage, qui se piquoit d'érudition Gréque, ne devoit pas prononcer si définitivement sur cette étymologie, sans avertir que plusieurs Auteurs Grecs & Latins qui valent bien Balzac & Cedrenus, s'en expliquent autrement. Anne Comnene

dans le sixiéme Livre de son Alexiade, tire cette étymologie du mot de pourpre. *Alexander Comnenus* (dit-elle) *domum reversus reperit Imperatricem in domo suâ, olim parturientibus deputata, in ipsis partus doloribus; quæ Purpura ab antiquis temporibus nominatur. Undè etiam Porphyrogennetarum appellatio in mundo emanavit.* Codinus assure qu'il y avoit à Constantinople un Palais, *cui πορφύρα, seu purpura nomen.* Et Gretser sur Zonare, en parlant de Constantin Ducas: *Alii Porphyrogenitos dictos censent, quod Patre imperatore & purpura imperiali convestiti, nati essent.*

Quant à ce que dit M. Ménage, que le P. Maimbourg dans ses Iconoclastes, met mal à propos Porphyrogenite, d'autant qu'on dit en Latin *Porphyrogenneta*, on lui accorde que l'usage en François est pour Porphyrogennete; mais aussi il doit reconnoître que *Porphyrogenneta* & *Porphyrogenita* sont également reçûs en Latin; que le Traducteur de Zonare se sert du premier; comme M. du Cange aprés d'autres Savans, se sert du second.

¶ M. Berruyeres à qui M. de Launoy adresse quelques-unes de ses Lettres Critiques, étoit d'une bonne famille de Paris,

originaire du Berry, comme ſon nom le porte. Le Cardinal Mazarin qui connoiſſoit ſon mérite, l'emploïoit dans ſes affaires ſecrétes à Rome & ailleurs : on prétend que ſous l'aparence d'un commerce de belles Lettres, il avoit part aux intrigues de la Reine de Suede.

Par ſa mauvaiſe deſtinée, il ſe noïa à la vûë de Liſbonne, ſon Vaiſſeau s'étant briſé contre les rochers qui ſont à fleur d'eau proche la Montagne apellée *la Roqua*, qui rendent l'entrée de ce Port trés-dangereuſe & trés-difficile. Les Pilotes du Païs ne manquent point de ſe venir offrir aux Vaiſſeaux qui paroiſſent ſur la Côte; mais celui de M. de Berruyeres aïant refuſé ce ſecours, il périt avec un riche Joüalier & tous les paſſagers, excepté un Capucin qui gagna à la nage la pointe d'un rocher.

M. Berruyeres a été regreté de tous les honnêtes gens qui le connoiſſoient. Il écrivoit poliment en François, en Latin & en Italien. Le cadet de ſes freres, qui s'eſt retiré en Normandie où il a du bien, a hérité de ſes Mémoires, de ſes Lettres & d'autres Ouvrages qui immortaliſeroient ſon nom, s'ils étoient recueïllis : mais tout cela eſt miſérablement abandonné à la

pourriture & aux mittes, dans un vieux coffre au coin d'un grenier.

¶ C'eſt un bon préjugé pour le progrés des Lettres dans un Païs, quand il s'y rencontre en même tems pluſieurs Auteurs originaux qui ſervent de modéle aux autres.

En France, depuis un ſiécle, M. de Balzac eſt original pour la pureté & la netteté du langage, & pour le choix des paroles. M. Perot d'Ablancour eſt original pour les traductions libres, & où l'on s'attache plus au ſens des Auteurs qu'à leurs paroles. M. de Vaugelas eſt original dans ſa maniére de traiter les choſes de Grammaire. M. Chapelain dans ſon Jugement du Cid, eſt original pour la Critique. M. Pelliſſon eſt original pour les belles Préfaces qui ſont devenuës à la mode en ce ſiécle. Le même eſt encore original dans ſon Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, qui n'aura jamais peut-être de continuateur d'un ſemblable mérite. M. le Duc de la Rochefoucault eſt original pour les Mémoires du Tems, & auſſi pour le tour & l'expreſſion qu'il faut donner aux Réflexions & aux Maximes de Morale. Le Cardinal d'Oſſat eſt original pour les Lettres d'affaires & de politique. M. Dé-

cartes pour les Lettres d'érudition M. Pascal pour les Lettres de critique & de raillerie fine. M. de Voiture pour les Lettres galantes. M. de Bussy Rabutin, & sa Parente Madame de Sevigné pour les Lettres familiéres. M. de Furetiere est original pour les Histoires Allegorique qui corrigent les mœurs en se joüant. L'Abé de Villars ou le Comte de Gabalis est original pour le Dialogue.

Malherbe est original pour la Poësie Françoise, principalement pour les Stances. Messieurs de Corneille & Racine sont originaux pour le Poëme Tragique. Moliere pour le Comique. Quinaut pour les Opera ou la Poësie qui se chante. De la Fontaine est original pour la naïveté & la simplicité de la Fable. Voiture & Sarasin, sont originaux pour la Poësie galante & aisée. M. Despreaux est original pour la Satyre purgée des saletez des Anciens.

Nous n'avons point en nôtre Langue, d'Auteurs originaux, ni pour les grands corps d'Histoire, ni pour les actions publiques de la Chaire & du Bareau, ni pour le Poëme Epique, ni pour l'Ode dans sa perfection sur le ton des anciens Poëtes.

Nous avons des Auteurs originaux, qui étant abandonnez, ne doivent servir de modéle à personne. M. Scaron est original pour le Burlesque; mais le Burlesque a perdu son crédit. Regniers est original pour la Satyre; mais ses saletez ne doivent être copiées de personne. Theophile est original pour l'invention & le feu poëtique; mais parce qu'il manque de conduite & de jugement, il ne faut pas le suivre. Balzac est original dans ses Lettres; mais comme il n'a jamais pû attraper le vrai caractére de ce genre d'écrire, il y a long-tems qu'il n'a plus de Copistes. Cyrano de Bergerac est original dans son stile particulier; mais ce stile trop poussé & ses extravagances, l'ont rendu méprisable.

¶ Anciennement les Evêques & les Prêtres qui écoutoient les Confessions, ne faisoient que juger de la qualité des péchez qu'on leur confessoit, sans se mêler d'imposer aux pénitens d'autres peines pour la satisfaction de leurs crimes, que celles qui étoient réglées par les Canons, & qui se trouvoient insérées dans les Pénitentiels des Eglises. Cette coûtume est conforme au Droit Civil. Autrefois à Rome, les Juges dans les affaires criminelles, quand un

procés étoit instruit, ne prononçoient autre chose, sinon que l'accusé étoit dûëment convaincu, sans rien dire de la peine qui étoit réglée par les loix, selon la qualité des crimes.

¶ Les hommes grands & bien faits imposent par leur bonne mine; & chez toutes les Nations du monde, on les a toûjours jugez dignes de commander aux autres. Les petits hommes, quelques grandes qualitez qu'ils aïent, ont bien de la peine à mériter le titre de Heros dans l'esprit des peuples. Ce ne fut pas sans miracle, qu'Alexandre qui étoit de médiocre stature, en vint là, & se fit apeller le Grand Alexandre. Aristote dit que les petits hommes, fussent-ils les plus beaux du monde, ne méritent pas d'être apellez beaux, mais seulement jolis.

Voila une grande bizarerie : mais en voici bien une autre. Elizabeth Reine d'Angleterre aimoit passionnément les hommes beaux & bien faits; & on étoit déja bien avancé auprés d'elle, quand on s'en aprochoit avec de la beauté & de la bonne mine : Au contraire, elle avoit une aversion si invincible pour les gens malfaits & disgraciez, qu'elle ne pouvoit les souffrir. Quand elle sortoit de

son Palais, ses Gardes avoient soin de faire retirer de devant ses yeux les gens hideux, les estropiez; en un mot, tous ceux qui par leur mauvaise grace, pouvoient choquer sa vûë. La Reine de France Anne d'Autriche avoit une forte inclination pour toutes les personnes bien faites; mais elle n'avoit nulle répugnance à regarder les gens contrefaits, qui pouvoient la toucher de compassion. Cela est bien plus raisonnable & plus digne d'une grande ame, que la délicatesse de la Reine Elizabeth.

Autres exemples de bizarerie. Tout le monde en général a pitié des aveugles; & tout le monde sent de l'aversion pour les borgnes: quoiqu'en bonne justice, les borgnes méritent la moitié de la compassion, comme le disoit M. de Servien qui étoit borgne. Les louches, sur tout quand ils ne le sont pas dans l'excés, ne déplaisent pas. On aimoit dans M. de Montmorency son œil un peu tourné; & on apelloit cela à la Cour de Loüis XIII. avoir l'œil à la Montmorency. M. Décartes avoit de l'inclination pour les personnes louches; & il en raportoit la cause, à ce que sa nourrice l'étoit. Cependant il y a des gens qui ne sauroient regarder

les louches ſans en ſentir quelque douleur aux yeux : Je ſuis de ceux-là.

On a de la peine à voir les boiteux, & on en prend compaſſion : Mais les boſſus excitent à rire ; & l'on s'en moque, bien que trés-injuſtement.

Les grands nés ſont en honneur par tout le monde, excepté à la Chine, & chez les Tartares. Les Crim-Tartares écraſent le nés des leurs enfans, & croïent que c'eſt une folie de porter un nés devant les yeux. Les nés camus déplaiſent, & ſont de mauvaiſe augure. Le Connétable Anne de Montmorency étoit camus ; & on l'apelloit à la Cour, le Camus de Montmorency. Le Duc de Guiſe, fils de celui qui fut tué à Blois, étoit auſſi camus ; & j'ai connu un Gentilhomme qui aïant une vénération ſinguliére pour ces deux Maiſons de Guiſe & de Montmorency, ne ſe pouvoient conſoler de ce qu'il s'y étoit trouvé deux camus, comme ſi ce défaut en diminuoit le luſtre.

¶ Mecenas avoit donné à Auguſte un conſeil d'un uſage difficile : c'étoit de ne ſe piquer jamais de ce qu'on diroit contre lui. Auguſte profita plus d'une fois de cet excellent conſeil, digne d'un ſage & d'un Empereur.

C'a été une extrême foiblesse dans un esprit aussi fort que Sixte V. de s'être vengé cruellement d'une Pasquinade qu'un petit particulier avoit faite contre sa Famille. Il n'y a guéres eu de favori qu'on ait plus déchiré par des satyres de toute espéce, que le Cardinal Mazarin : Mais supérieur en effet ou en aparence à ces sortes d'injures, il lisoit ou se faisoit lire tout ce que l'on écrivoit contre lui ; & disoit d'un air froid & tranquile, comme un Juge indiférent, cette piéce est bonne, celle-là est fade, celle-ci est délicate, cette autre est outrée ou mal entenduë. Ce Ministre donna une grosse Abaïe à un Poëte qui l'avoit outragé par ses vers. Cromwel, à force de bienfaits, gagna Wanne qui le déchiroit dans ses Satyres.

Les Clercs & les Ecoliers de Paris, s'étant donné la liberté dans des jeux publics de parler de Loüis XII. & de sa Cour, ce Prince se contenta de dire, qu'ils pouvoient parler de lui & de ses Courtisans avec modération ; mais qu'ils prissent garde de ne pas dire le moindre mot de la Reine, qu'autrement il les feroit tous pendre.

Les femmes sont en cela bien plus délicates que les hommes ; & ce sont-là de

ces fautes qu'elles ne pardonnent point. Néanmoins Catherine de Médicis, d'un esprit plus fort, lisoit volontiers les libelles & les satyres qui couroient contre elle; & bien loin de s'en fâcher, elle n'en faisoit que rire. Elizabeth Reine d'Angleterre, ordonna qu'on mît en liberté Robert Tipay, arrêté pour avoir écrit contr'elle un libelle diffamatoire; & parce qu'il ne fût pas convaincu de ce crime, elle lui fit donner cent écus pour réparer la faute qu'on avoit faite de le mettre en prison. A la fin ce misérable s'étant vanté d'être l'auteur de ce libelle, la Reine le fit châtier; mais avec beaucoup plus de modération qu'il ne méritoit.

Les Princes ne se sont jamais repentis de n'avoir pas repoussé les injures des particuliers, sinon par un grand mépris: mais les particuliers n'ont jamais répoussé les injures des Princes sans s'en repentir. C'étoit une maxime du Prince d'Orange Guillaume I. que les injures des Grands, lorsqu'on ne les reçoit que par écrit, doivent être souffertes en silence; l'Histoire des siécles passez, témoignant par bien des exemples, qu'aucun particulier ne s'est mis en peine de les repousser sans s'en être repenti, & sans avoir été blâmé.

¶ L'Auteur du second Livre des Maccabées, est un écrivain poli, & qui dit des choses délicates. Sa Préface est trés-belle. *Nous engageant* (dit-il) *à faire cet Abregé, nous n'avons pas entrepris un ouvrage qui soit aisé ; mais un travail qui demande une grande aplication & beaucoup de peine. Nous le prenons néanmoins avec joïe pour l'avantage de plusieurs, comme ceux qui étant chargez de préparer un festin, sont bien aises de satisfaire les autres.*

Les régles que cet Auteur donne ensuite pour écrire l'histoire, sont trés-justes. *Il est du devoir* (dit-il) *de celui qui compose une histoire, de recuëillir les différentes matiéres, de les raconter dans un certain ordre, & de rechercher avec grand soin les circonstances particuliéres de ce qu'il raconte. Mais on ne doit pas trouver mauvais, que celui qui fait un abregé affecte d'être court dans ce qu'il écrit, & qu'il évite de s'étendre en de longs discours. Nous commencerons donc ici nôtre Narration, & nous finirons nôtre Préface. Car il y auroit de la folie d'être long avant que de commencer cette Histoire, & d'être court dans l'Histoire même. Stultum etenim est antè Historiam*

effluere, in ipsâ autem Historiâ succingi. Ce mot est agréablement dit, & peut servir d'une grande instruction aux faiseurs de Préfaces.

Le même Historien finit son Ouvrage avec beaucoup d'esprit. *Je finirai par là* (dit-il) *ma Narration. Si elle est bien, & telle que l'Histoire le demande; c'est ce que je souhaite moi-même: Que si au contraire elle est écrite d'une manière moins digne de son sujet, c'est à moi qu'on doit l'attribuer. Car comme on a de l'éloignement de boire toûjours du vin, ou de boire toûjours de l'eau, & qu'il paroît plus agréable d'user de l'un & de l'autre successivement: aussi un Discours ne plairoit pas aux Lecteurs, s'il étoit toûjours si uniforme.*

Toutes les descriptions de cet Abréviateur sont élégantes, principalement celles du Martyre des Maccabées, de l'action de Razias qui se tua lui-même, & de la punition de Nicanor.

Dans le cinquiéme chapitre de son Abregé, parlant de la profanation du Temple de Jerusalem, il dit ces belles paroles: *Dieu n'a pas choisi le Peuple à cause du Temple; Il a choisi au contraire le Temple à cause du peuple. C'est pourquoi ce*

lieu Saint a eu part aux maux qui sont arrivez au Peuple : comme il aura part aussi aux biens qu'il doit recevoir. Et aprés avoir été quelque tems abandonné à cause de la colére de Dieu tout-puissant ; il sera encore élevé à une souveraine gloire, lorsque le Grand Dieu se réconciliera avec son Peuple.

Enfin parlant de la Dédicace du Temple, il dit en un seul mot tout ce qu'on peut dire de glorieux pour Salomon ; que ce Prince traitoit la Sagesse avec magnificence : *Magnificè etenim Sapientiam tractabat.*

¶ On ne sauroit presque dire à quoi s'acroche l'esprit des Orateurs, qui demeurent court dans les discours qu'ils prononcent en public. Un homme a composé un Sermon, un Plaidoïer ou une Harangue avec bien du soin. Il en a manié, tourné, ajancé les pensées, & choisi tous les mots. Il sait son discours par cœur, il l'a recité devant ses domestiques & ses amis, sans broncher : Vient-il à le prononcer en public, il bronche, il s'égare, il cherche, & ne trouve point ce qu'il veut dire ; la parole lui manque, & demeure froid comme un mort. Encore quand un Orateur n'a pas composé lui-même

même son discours & qu'il ne fait que reciter celui d'autrui, on dit que c'est la mémoire qui lui a manqué; & il n'y a pas grand sujet de s'en étonner, parce qu'il n'est pas absolument le maître de ce qu'il dit. Monsieur de Verdun Premier Président du Parlement de Paris prononçant une Harangue qu'il avoit fait faire par un habile Avocat, demeura au filet; & comme il faisoit effort pour se remettre, sans en venir à bout; dépité, il dit tout haut: *Diable soit de l'Avocat, pourquoi me l'a-t-il faite si longue?*

¶ Un Tireur d'Horoscope avoit prédit à M. le Duc de Beaufort qu'il seroit tué à l'Armée; & que le jour que ce dernier malheur lui arriveroit, il en seroit averti par quelque chose de sinistre; mais que sur tout il se donnât de garde d'une mousquetade au visage. Cela ne manqua point; car le jour qu'il fut tué par un fourneau, comme on le croit, qui joüa sous ses pieds, & le rendit invisible, son Valet de Chambre lui presentant un miroir pour s'ajuster, une bale de mousquet qui venoit du côté des ennemis, en cassa la glace, dont les morceaux lui sautérent au visage. Depuis que j'ai écrit cette avanture, un Chevalier de Malthe me l'a racontée un peu autre-

ment; mais il est toûjours vrai que M. de Beaufort est mort, & que sa mort lui avoit été prédite.

¶ M. l'Abé de Maroles témoigne dans ses Mémoires, que le Régent Crassot remuoit facilement les oreilles : chose merveilleuse dans les hommes, qui n'ont point de muscles qui donnent mouvement à ces parties. Saint Augustin parle d'un homme de son tems, qui sans remuer la tête ni les mains, soûlevoit ses cheveux, & remuoit les oreilles. La raison que M. Patin rendoit de ce prodige dans le pédant Crassot : C'est, disoit-il, que ce plaisant personnage étoit un franc magot, animal qui étant entre la nature de l'homme & celle des bêtes, ne remuë pas les oreilles autant que les brutes, mais les remuë plus que les hommes.

A propos de Magots ou de Singes, les Anatomistes remarquent, qu'ils n'ont point dans l'organe de l'oreille, *l'estrier, l'enclume & le marteau*, trois petits os qui se trouvent dans les autres animaux; & qui sont aussi parfaits dans les enfans, quand ils viennent au monde, que dans les adultes. Galien & les autres anciens Médecins qui ne dissequoient que des Singes, n'aïant point de connoissance de ces particulari-

tez, n'en ont non plus parlé que si elles n'étoient point. Et aprés cela, qu'on nous vienne dire que les anciens Médecins savoient tout ce que nous savons aujourd'hui.

¶ Le Traité de l'origine des noms & des surnoms par M. de la Roque, est un fort bon Livre. Si l'on en faisoit une nouvelle Edition, on pouroit l'enrichir d'exemples tirez de l'Histoire, qui apuïeroient les conjectures de l'Auteur.

Sur ce qu'il dit, que depuis l'Ordonnance d'Amboise du 26. Mars 1555. il n'est point permis de changer de nom, sans la permission du Prince, il faut remarquer que bien auparavant cette Ordonnance, on ne changeoit point de nom sans être autorisé. Cela se prouve par ce qui est raporté dans les Observations sur les Mémoires de Comines, de l'Edition de Denis Godefroy, que Loüis XI. fit changer par Lettres Patentes le surnom de son Barbier Olivier le Diable (selon Dupleix) en celui de Malin, & depuis en celui de Dain. Il est apellé Olivier le Mauvais dans les Lettres dont Godefroy donne la copie collationnée sur l'original. *Avec ce, Voulons & Nous plaist que lui & sadite postérité & lignée, soient doresnavant*

surnommez le Dain en tous lieux, & tant en jugement que hors, & en leurs actes & affaires . . . sans qu'il soit loisible à aucun de plus les surnommer dudit surnom de Mauvais, lequel nom leur avons ôté & aboli, ôtons & abolissons par cesdites Presentes, &c. Donné à Chartres au mois d'Octobre, l'an de grace mille quatre cens soixante & quatorze, & de nôtre Régne le quatorziéme. Sic signatum suprà plicam, Par le Roy, Tilhart. Visa. Et est scriptum, Lecta, publicata & registrata Parisius in Parlamento, penultima Januarii, anno millesimo quadringentesimo septuagesimo quarto. Sic signatum, Brimat.

Je croirois bien qu'avant l'Ordonnance d'Amboise, plusieurs se seroient ingérez de changer leurs noms sans recourir au Prince ; & que peut-être le Médecin nommé *Sansmalice*, auroit changé ce nom en celui d'*Akakia*, sans prendre des Lettres de François I. mais aussi n'étoit-ce qu'une simple traduction d'un mot François en un mot Grec.

¶ La Famille de l'illustre l'Isle-Adam dernier Grand-Maître de Rodes, est tombée dans une si grande misére, qu'on a vû ces années derniéres à Troye en

Champagne, l'un des descendans de sa Maison réduit à charier de la pierre, pour avoir dequoi nourir son Pere. Ce pauvre Gentilhomme qui étoit fort bien fait, se sentoit toûjours d'où il venoit; & les Païsans mêmes le respectant, l'apelloient Monsieur le Chevalier.

J'ai oüi dire à feu M. de la Galissonniere Conseiller d'Etat, que lorsqu'il étoit Intendant de Normandie, il avoit trouvé dans la recherche de la Noblesse, qu'un des plus anciens Gentilshommes de cette Province, & des plus qualifiez étoit réduit à labourer sa terre pour subsister. Il semble que la Noblesse dévroit à frais communs soûtenir ces Familles illustres.

¶ Les Espagnols ont dans leurs mœurs un fond de cruauté, qu'ils tiennent des Arabes & des Mores qui se sont mêlez avec eux. Ils tiennent aussi des Mores leurs extravagances, & l'esprit de Chevalerie. Il leur reste encore quelque chose de la gravité des Romains, dont ils ont anciennement reçû les Colonnies dans leur Païs.

Les François n'ont rien aujourd'hui de la férocité des Gaulois. La galanterie chez eux y est mêlée à la bravoure;

& depuis un siécle ou deux, ils se sont bien rafinez par leur commerce avec les Alliez.

Les Anglois retiennent toûjours quelque chose de la dureté des anciens Peuples du Nord, qu'ils amolissent un peu par leurs voïages en Italie & en France.

Les Holandois quittent leur naturel grossier à force de pratiquer les autres Nations, & par l'abord des Savans étrangers qui viennent s'habituer chez eux.

Les Italiens ont hérité des anciens Romains, la politesse & la finesse de l'esprit; & ont pris des Grecs la corruption des mœurs, le mensonge & les fourberies.

Les Allemands sont ceux de tous les Européens, qui sont plus demeurez dans leur naturel sans y rien changer. Ils ont encore la force & le courage de leurs Ancêtres, la pesanteur d'esprit joint à un travail invincible : ce qui paroît principalement dans l'exercice des Sciences & des Lettres.

¶ *Confucius* ancien Philosophe de la Chine. Ce n'étoit pas la peine de donner un habit à la Romaine à ce Philosophe, & de le faire venir en France à si grands frais, pour ne nous aprendre rien de nouveau. On dit que cette belle em-

plette a coûté dix mille livres à un grand Prince. Eſt-ce qu'on nous vouloit faire ſavoir qu'il y avoit anciennement du ſens commun à la Chine ? Perſonne n'en doute. Il y en a toûjours eu, & il y en aura toûjours par tout où il ſe trouvera des hommes avec de la raiſon. Mais pour nous faire admirer les merveilles de la Chine, il faloit montrer autre choſe que le bon homme Confucius ; ou du moins répéter en ſa faveur le conte ordinaire, que les graces attachées à l'original n'ont ſû ſe lier à la copie Latine.

Sans crainte de s'en jamais dédire, l'illuſtre M. Perrault peut mettre cet Auteur au nombre des Anciens qui ne font pas rougir les Modernes.

¶ M. Furetiere dans ſon *Furetieriana*, blâme la mauvaiſe coûtume de nos jeunes gens, qui ne ſe mettent pas à genoux pour prier dans l'Egliſe. Il dit qu'ils ſont bien informez de ce que le Concile de Nicée, & quelques anciens Peres ordonnent de ne ſe pas mettre à genoux durant le Service Divin. Mais n'importe, ajoûte-t-il, *la génuflexion ſe pratiquoit anciennement parmi les Juifs & dans la primitive Egliſe ; & il ſuffit que ce ſoit la coutume uſitée parmi les Chrétiens, pour qu'on s'y*

doive conformer. Il a raiſon : Cependant il eſt bon de remarquer que le contraire s'obſerve à Rome dans la Chapelle du Pape, où les Cardinaux & tous ceux qui ſont preſens ſe tiennent debout, & prient en cette poſture durant la Meſſe. Un Chevalier de Malthe m'a raconté, que la premiére fois qu'il ſe trouva dans la Chapelle du Pape, il ſe ſcandaliſa de voir un chacun debout durant le ſaint Sacrifice; & que penſant corriger les autres par ſon bon exemple, il ſe tint toûjours à genoux : mais qu'il en fut regardé de travers de tous les aſſiſtans, comme un novateur; & repris avec aigreur par un Cardinal François.

¶ M. Thonier dont parle M. Furetiere en deux endroits de ſon *Furetieriana*, étoit un petit Gaſcon tout plein d'eſprit, qui avoit acquis une connoiſſance fort univerſelle des affaires de France, aïant été ſucceſſivement durant quarante ans premier Commis de trois Secretaires d'Etat. M. de Lionne l'honoroit de ſon eſtime, & M. du Pleſſis Guenegaud ſe repoſoit entiérement ſur lui d'une bonne partie de ſon miniſtére. On a ſouvent oüi dire à M. le Chancelier Seguier, qu'il ne connoiſſoit point d'homme qui ſût mieux faire par-

ler le Roy, & avec plus de dignité: Ce qui étoit d'autant plus admirable, qu'il n'avoit point d'étude, & qu'il ne s'étoit point formé sur aucun modêle. Quand il vouloit se relâcher de ses longues & fortes aplications, il joüoit de la Musette, ou s'alloit promener dans un Jardin qu'il avoit au Fauxbourg S. Germain, tenant à la maison de M. le Président le Coigneux. Ce Président lui avoit demandé ce Jardin pour agrandir le sien; mais il le lui refusa, à cause de l'attachement qu'il avoit à une belle treille, qui lui donnoit le meilleur muscat de Paris. Et il me disoit là-dessus, que M. le Coigneux étoit le seul qui ne trouvoit pas bon ce muscat.

Il est vrai, comme le raporte M. Furetiere, que M. Thonier avoit inventé une machine à contrepoids pour descendre de son cabinet, & y remonter sans s'incommoder: Mais un jour la machine rompit, & il lui en pensa coûter la vie. Je lui demandai depuis, s'il ne vouloit point rétablir sa machine? Il me répondit qu'il n'avoit garde, craignant comme il faisoit les rechûtes, qui d'ordinaire sont mortelles; qu'on pardonne aisément une premiére faute, mais

qu'une ſeconde ne ſe pardonne point.

M. Furetiere a raiſon de nier ce qu'on diſoit, que M. Thonier s'étoit délivré de la goutte en prenant de l'ail tous les matins. Il en prenoit à toute heure par une habitude de Gaſcon. L'ail étant trés-vaporeux, bien loin de le ſoulager, n'auroit fait qu'augmenter la goutte, qui n'eſt autre choſe qu'une petite enflûre interne au dedans du *perioſtium* ou membrane qui couvre les os, cauſée par une vapeur maligne, froide ou ſéche envoïée hors des arteres, comme le tiennent quelques Médecins.

M. Thonier en toute ſa vie, n'avoit été attaqué qu'une ſeule fois de la goutte. Comme il aimoit à rire, il tournoit cela plaiſamment, & diſoit que la goutte, cette Reine des maladies, qui cherche à faire bonne chére, fuïoit l'odeur de l'ail, qui eſt la nouriture des gens ſobres; qu'elle ne ſe frotoit pas à ceux dont l'haleine ſentoit cette fâcheuſe odeur; & que s'étant aprochée de lui, ce gouſt d'ail qu'il ſentoit toûjours, l'avoit chaſſée de ſa maiſon.

¶ M. de Launoy étoit un terrible Critique, redoutable au ciel & à la terre. Il a plus détrôné de Saints du Paradis,

que dix Papes n'en ont canonisez. Tout lui faisoit ombrage dans le Martyrologe; & il recherchoit tous les Saints les uns aprés les autres, comme en France on recherche la Noblesse. Le Curé de saint Eustache de Paris disoit : *Quand je rencontre le Docteur de Launoy, je le saluë jusqu'à terre, & ne lui parle que le chapeau à la main, & avec bien de l'humilité, tant j'ai peur qu'il ne m'ôte mon saint Eustache qui ne tient à rien.*

Quelqu'estime qu'on ait pour M. de Launoy, il faut avoüer qu'il avoit le défaut dominant des Critiques, qui est de ne garder aucune mesure & de défendre les plus méchantes causes avec opiniâtreté. Ses Livres de l'Extrême-Onction, de la Fortune d'Aristote, & quelques autres, sont de bons Ouvrages : mais on peut dire en général, que dans tout ce que ce Docteur a composé, il y a beaucoup plus d'érudition que de jugement & de bonne Logique. D'ordinaire la question principale n'est pas ce qu'il traite le mieux; mais ce sont les choses accessoires qui sont merveilleuses, & par lesquelles souvent il ébloüit le Lecteur peu attentif.

¶ Chaque Langue a son génie, son ca-

ractére, ses usages, ses privileges, ses immunitez & ses graces particuliéres. Chacune demeure, pour ainsi dire, sur son quant-à-moi; & elles ne s'entrecommuniquent point leurs singularitez.

Les Rabbins assez équitables en cela, reconnoissent un caractére singulier en chacune des Langues principales. Ils disent que la Langue Hebraïque par sa simplicité, est bonne à l'Histoire, & la plus propre de toutes à exposer naïvement un fait; que la Langue Syriaque a quelque chose de tendre & de languissant qui s'accommode fort bien aux gémissemens, aux soûpirs & aux larmes; que le Latin exprime avec énergie les choses de la guerre; & que le Grec semble être fait pour la Musique & pour la Poësie.

¶ Tomasinus dans ses Eloges des Hommes Illustres de Padouë, raporte une chose fort remarquable du Cardinal Dominique Tusco; qu'étant déchû de la Papauté dans le Conclave de Paul V. il n'en témoigna aucun ressentiment; & qu'un coup si terrible à l'ambition ordinaire des hommes, ne l'empêcha point de faire imprimer ses excellens Livres de Droit Civil & de Droit Canonique, qu'il dédia au Pape même qui lui avoit enlevé la Tiarre.

Tant de vertu dans une occasion si prochaine de la perdre, montre bien que si ce Cardinal avoit le défaut, comme on le lui reprochoit, de dire des paroles trop libres & peu séantes à un homme de son caractére; cela ne venoit pas de la corruption de ses mœurs, qui étoient trés-bonnes; mais du méchant naturel, ou plûtôt de la grossiéreté de la Lombardie où il étoit né.

¶ M. Colomiez est un savant Protestant de la Rochelle. Il s'est retiré depuis peu en Angleterre, où il vit dans la Communion des Episcopaux. On voit régner dans ses Ecrits, l'air d'un honnête homme, qui fait justice à un chacun, sans avoir égard à la différence des Religions. Les Ouvrages que j'ai vûs de lui, sont remplis d'une érudition curieuse & de fort bon goust. *Parva quidem: sed.*

¶ Nous avons en France trois Ecrivains modernes, tous trois originaux en leur genre d'écrire, tous trois hommes de qualité, tous trois braves, & tous trois qui ont eu des disgraces. Il n'est pas nécessaire de dire que ce sont Messieurs de la Rochefoucault, de Bussy Rabutin & de S. Evremont.

M. le Duc de la Rochefoucault nous

a laissé deux petits Ouvrages qui l'immortaliseront ; ses Mémoires, & ses Maximes ou Réflexions Morales.

On aprend assez par ses Mémoires les premiéres avantures de sa vie, & la cause de ses disgraces. On a donné plusieurs fois au Public ce bel Ouvrage. Dans la derniére Edition il paroît avec d'autres Mémoires, sous le titre de *Minorité du Roy*. Je ne sai pourquoi M. Amelot de la Houssaye, qui a mis la main à cette Edition, & en a brodé les marges de lieux communs, compare M. de la Rochefoucault à Corneille Tacite. Jamais Auteurs au monde ne se sont moins ressemblez, ni pour le stile, ni pour la maniére de traiter l'Histoire. Si M. de la Rochefoucault a imité quelqu'ancien illustre, il faut que ce soit Saluste. On en sent la preuve en lisant leurs Ouvrages. La bréveté & l'élégance du discours, la beauté & le tour des pensées, & la maniére de raconter, tout cela de part & d'autre fait symmétrie. Il paroît dans le portrait de Madame de Longueville, fait en trois lignes, que M. de la Rochefoucault ne savoit pas seulement marcher de pair avec Saluste dans l'Art de peindre ; mais qu'il savoit encore le surpasser.

Les Maximes ou Réflexions Morales de M. de la Rochefoucault ſont un chef-d'œuvre en leur genre. Tout y eſt original, la matiére & la forme. L'amour propre y eſt démaſqué avec tant d'adreſſe, que tout délicat qu'il eſt, il n'a pas ſujet de s'en plaindre.

M. de C.... avoit choiſi cent de ces Maximes, ſur leſquelles il avoit fait des Remarques pour les faire entendre. On gagneroit beaucoup à ces Remarques ſi elles paroiſſoient ; car au jugement des connoiſſeurs, il y a quelques-unes des Maximes de M. de la Rochefoucault qui ſemblent obſcures. Je les lis depuis pluſieurs années, mais je ne les comprens pas toutes, comme celle-ci qui eſt la 365. de la quatriéme Edition : *Il y a de bonnes qualitez qui dégénérent en défaut, quand elles ſont naturelles ; & d'autres qui ne ſont jamais parfaites, quand elles ſont acquiſes.* (Cela s'entend bien juſques-là : mais l'aplication me fuit ; & je ne l'aperçois pas.) *Il faut par exemple que la raiſon nous faſſe ménager de nôtre bien & de nôtre confiance ; & il faut au contraire que la nature nous donne la bonté & la valeur.*

On avoit joint à la premiére Edition de

ces Maximes une fort bonne Préface, qu'on a retranchée dans les Editions postérieures; mais qu'il faudra restituer dans les Editions qui se feront à l'avenir.

Quand M. de la Rochefoucault eut trouvé son Systême de l'amour propre, il n'eut pas de peine à y attirer ses Maximes les unes aprés les autres. Néanmoins il y en a qui ont été faites à l'occasion de certains événemens & en vûë de certaines gens, sans nommer personne, sinon M. le Prince & M. de Turenne, une fois seulement dans la 198. Maxime.

J'ai un exemplaire de ces Maximes, avec une clef de la plûpart de ceux dont l'Auteur a voulu parler. Par exemple on a marqué M. le Duc d'Espernon à côté de cette Maxime, qui est la 342. *L'accent du Païs où l'on est né, demeure dans l'esprit & dans le cœur, comme dans le langage.*

Ceux qui savent ce qui se passa entre le Cardinal de Richelieu & ce Duc, touchant son accent Gascon, n'auront pas de peine à reconnoître celui-ci dans cette Maxime. A côté de cette autre, qui est la 393. *L'air Bourgeois se perd quelquefois à l'Armée; mais il ne se perd jamais à la Cour*; on a marqué M. le Tellier, qui aprés avoir

vécu

vécu cinquante ans à la Cour, en est sorti avec le même air qu'il y étoit entré, soit par habitude ou par modestie, ou enfin par politique. La 71. Maxime de la seconde partie : *Il faut demeurer d'accord à l'honneur de la vertu, que les plus grands malheurs des hommes sont ceux où ils tombent par les crimes.* Cette Maxime a été faite pour M. le Chevalier de Rohan. Je laisse les autres.

¶ M. de Bussy Rabutin étoit du côté du sang, d'une ancienne Noblesse de Bourgogne ; du côté de l'esprit, il descendoit de *Petronius Arbiter* Chevalier Romain, dont il nous reste une fameuse Satyre en Langue Latine.

Nous avons l'histoire de la disgrace de M. de Rabutin dans ses Ouvrages. Durant sa retraite, qui dura presque tout le reste de sa vie, il ne cessa point d'exercer son admirable stile. On lui avoit conseillé pour son divertissement, ou pour venger quelques-uns de ses amis, de répondre aux *Lettres Provinciales*, qui étoient déja de vieille datte. Mais redoutant le brave Loüis de Montalte, il n'osa l'entreprendre, de crainte de blanchir devant cet illustre mort.

M. de Rabutin a laissé des Mémoires

de ſa vie, & un Recuëil de ſes Lettres & de celles qu'il recevoit de ſes amis. Le mêlange en eſt agréable. On y voit des gens d'épée & des gens de Robe, des Evêques, des Abez, des Moines, écrire à l'envi, & faire l'échange de l'Indien avec cet Ecrivain incomparable. On y voit des Directeurs de conſcience, tantôt en court manteau, dire de précieuſes bagatelles, tantôt en longue ſoûtane, jetter à la traverſe des ſemences de dévotion dans cette terre inculte; & aprés ces coups fourez, revenir à leurs premiéres plaiſanteries, pour ne pas ennuïer l'auditeur par la longueur de leurs Sermons. Mais ce qu'on y voit de plus ſurprenant, ce ſont des Dames qui viennent en ſe joüant partager avec M. de Rabutin la gloire de bien écrire; ſur tout une Marquiſe de Sevigné ſa parente, qui fera dire à toute la poſtérité, que la couſine valoit bien le couſin.

A la fin, M. de Rabutin devenu dévot, s'aviſa de compoſer un diſcours pour ſes enfans, *du bon uſage des afflictions.* Le bruit a couru que ſa Famille n'avoit pas été contente de la publication de cette piéce, qui ne répond nullement à la haute réputation de ſon Auteur. Cela arrive d'ordinaire, que ceux qui ont fort réüſſi à

écrire des galanteries, ne réüssissent pas de même, quand le zéle les prend d'écrire des Livres de piété. C'est ce qui fit dire à la Reine de Suede, en parlant de Démarets, que c'étoit dommage qu'il se fût jetté dans le stile dévot. D'autres disoient, que Démarets encore jeune avoit perdu son ame en écrivant des Romans; & que vieux, il avoit perdu l'esprit à écrire de la *mystiquerie*.

En effet sa Théologie mystique est un galimatias incompréhensible; & ses *Délices de l'Esprit*, qui n'ont rien de beau que le titre & les chiffres, ne lui ont pas fait plus d'honneur que son *Clovis*, qui lui a attiré ces jolis Vers de la part d'un Poëte célébre de nos jours.

Racine plains ma destinée,
Demain arrive la journée,
Que le Prophête Démarets,
S'armant de cette même foudre,
Qui mit le Port-Roïal en poudre,
Doit me percer de mille traits.
C'en est fait, mon heure est venuë;
Non que ma Muse soûtenuë,
De tes judicieux avis,
N'ait assez dequoi le confondre.
Mais cher ami, pour lui répondre,
Helas! il faut lire Clovis.

¶ M. de S. Evremont a joint aux armes l'étude des belles Lettres. Il est né en Basse-Normandie. L'aîné de sa Famille prend le nom de *S. Denis*, de sa Terre de S. Denis du Gast dans le Côtentin. Il y a cent ans que ceux de cette Maison s'apelloient de *Margotelle*.

M. Pellisson dans son Histoire de l'Académie Françoise, parle de M. de S. Evremont Gentilhomme Bas-Normand, à qui l'on attribuoit la Comédie ingénieuse des Académiciens. Depuis on a vû plusieurs sortes d'Ouvrages sortir de ses mains. A la Paix des Pyrennées, il composa une Piéce satyrique & politique, sous le titre de Paix ridicule. La Cour s'en trouva offensée, & lui commanda de se retirer. Il parle de cette disgrace dans une Lettre à un Ami, en ces termes. *Un jour on me louëra d'être bon François par ce même Ecrit qui m'attire des reproches : Et si M. le Cardinal Mazarin vivoit encore, j'aurois le plaisir de me savoir justifié dans sa conscience ; car je n'ai rien dit de lui qu'il ne se soit dit intérieurement cent fois lui-même. Jaloux de l'honneur du Roy & de la gloire de son Régne, je voulus laisser une image de l'état où nous étions avant la Paix, afin que toutes les Nations connussent la*

supériorité de la nôtre, & rejettant le mauvais succès de la négociation sur un Etranger, ne s'attachassent qu'à considérer les avantages que nous avions eus dans la guerre.

M. de S. Evremont passa en Holande, & de-là en Angleterre, où il est presentement. Le bruit a couru qu'on lui avoit offert son retour en France; mais qu'âgé de plus de quatre-vingt ans, comme il est, il n'a pas crû devoir faire ce mouvement sans une extrême nécessité. Il écrit toûjours des Vers & de la Prose; & Madame la Duchesse de Mazarin, qu'il a prise pour son héroïne, est l'objet le plus ordinaire qui excite sa veine. Au commencement de la guerre presente, Madame la Duchesse de Boüillon aporta d'Angleterre un grand nombre de Piéces diverses de M. de S. Evremont, écrites à la main. Les Libraires de Holande & de France nous ont donné plusieurs Recuëils de ses Ouvrages, parmi lesquels il ne s'en trouve que trop qui ne sont pas de sa façon. Le génie de cet Ecrivain, est un génie supérieur à la plûpart de nos Ecrivains: Son stile est sublime, & il a une vivacité & une hardiesse, qu'on ne sauroit guéres imiter sans échoüer: C'est-là son partage.

Ceux qui sottement aprochent leurs Ecrits des siens, se rendent ridicules gratuitement : *J'ai un grand desavantage* (dit-il *à la moderne Leontium*) *en ces petits Traitez qu'on imprime sous mon nom. Il y en a de bien faits que je n'avouë point, parce qu'ils ne m'apartiennent pas ; & parmi les choses que j'ai faites, on a mêlé beaucoup de sottises, que je ne prens pas la peine de desavoüer. A l'âge où je suis, une heure de vie bien ménagée, m'est bien plus considérable que l'interest d'une médiocre réputation.*

C'est-là un des principaux points de la Philosophie dont M. de S. Evremont fait profession & qu'il s'est forgée pour lui-même. Il y a quelques années que M. de l'Enclos son ancienne amie, voulut l'attirer à un peu plus de Christianisme qu'il n'en paroît dans cette Philosophie : Mais afin que le Lecteur ne se le figure pas autrement qu'il n'est ; voici son véritable portrait.

PORTRAIT DE S. EVREMONT.

¶ *Aprés avoir lû l'Epitaphe du Chevalier de Grammont, si tu as la curiosité de connoître celui qui l'a fait, je t'en donne le caractére.*

¶ C'est un Philosophe également éloi- « gné du superstitieux & de l'impie. Un « voluptueux qui n'a pas moins d'aversion « pour la débauche que d'inclination pour « le plaisir. Un homme qui n'a jamais sen- « ti la nécéssité ni connu l'abondance. Il vit « dans une condition méprisée de ceux qui « ont tout, enviée de ceux qui n'ont rien, « goûtée de ceux qui font consister leur « bonheur dans leur raison. Jeune, il a haï « la dissipation, persuadé qu'il faloit du « bien pour les commoditez d'une longue « vie. Vieil, il a eu de la peine à souffrir « l'œconomie, croïant que la nécessité est « peu à craindre, quand on a peu de tems à « être misérable. Il se louë de la nature, & « ne se plaint pas de la fortune. Il ne cher- « che point dans les hommes ce qu'ils ont de « mauvais pour les décrier; il trouve ce « qu'ils ont de ridicule pour s'en réjoüir. « Il se fait un plaisir secret de le connoître; «

„ il s'en feroit un plus grand de le découvrir „ aux autres, si la discrétion ne l'en empê- „ choit.

„ La vie est trop courte à son avis, pour „ lire toutes sortes de Livres, & charger „ sa mémoire d'une infinité de choses aux „ dépens de son jugement. Il ne s'attache „ point aux sentimens des Savans pour ac- „ quérir de la science ; mais aux plus sensez „ pour fortifier sa raison. Tantôt il cherche „ les plus délicats, pour donner de la délica- „ tesse à son goust; tantôt les plus agréables, „ pour donner de l'agrément à son génie; „ & quoiqu'il lise, il fait moins son occu- „ pation de la lecture que son plaisir. Je „ n'ai plus qu'à le peindre tel qu'il est dans „ l'amitié & dans la Religion. En amitié, „ plus sensible qu'un Philosophe, & aussi „ constant ; plus régulier, & aussi sincére „ qu'un jeune homme d'un bon naturel, & „ sans expérience, dans la Religion.

De justice & de charité
Beaucoup plus que de pénitence,
Il compose sa piété :
Mettant en Dieu sa confiance,
Espérant tout de sa bonté :
Dans le sein de la Providence,
Il trouve son repos & sa félicité.

On a mandé d'Angleterre que M. de S. Evre-

S. Evremont devoit remettre ses Ecrits entre les mains d'un Libraire de Ho an-de, pour les rendre publics aprés sa mort. Si la nouvelle n'est pas vraïe, au moins est-il souhaitable qu'elle le soit.

¶ Le Comte de Gabalis. C'est le titre d'un fort petit Livre, qui a passé ponr un des mieux écrits de ce tems-ci. L'Abé de Villars, qui étoit venu de Toulouse à Paris, pour faire sa fortune par la prédication, est l'Auteur de ce plaisant Ouvrage. Les cinq Entretiens qui le composent, sont le résultat des conférences gaïes, que cet Abé avoit à la porte de Richelieu, avec une cabale de gens de bel esprit & de belle humeur comme lui. Quand ce Livre parut la premiére fois, on n'y fit pas grande réflexion; mais à la fin des conséquences en étant trés-dangereuses en un tems, où ces sortes de curiositez commençoient à se mettre en crédit, on défendit la Chaire à ce dévot Prédicateur, & son Livre fut interdit. On n'a point sû si l'Auteur ne vouloit que badiner, ou s'il parloit tout de bon. Le second volume qu'il promettoit, auroit décidé la question: Mais le pauvre malheureux bien-tôt aprés, fut égorgé par des scélérats sur le chemin de Lyon. Les Rieurs dans une affaire si

triste, disoient que c'étoient de *Gnomes* & des *Silphes* déguisez qui avoient fait le coup, pour le punir d'avoir révélé les secrets de la Cabale : ce qui est un crime qui ne se pardonne point par ces Messieurs les Esprits, comme l'Abé de Villars l'a reconnu lui-même dans son Livre.

¶ Un seul esprit ne suffit pas pour avancer à la Cour de Rome : Il en faut avoir plusieurs ; ou si l'on n'en a qu'un, il faut le savoir tourner en bien des façons. Un Courtisan qui prétend au Cardinalat, *bisogna che parlai con tutti, che negotii con tutti, & che pratichi con ogni uno*. Mais si un Cardinal pense à la Papauté, *conviene mutar registro, & parlar poco, negotiar meno, & praticar Nissuno*. C'est-à-dire que pour devenir Cardinal, il faut se familiariser & traiter avec un chacun ; & qu'au contraire pour parvenir à être Pape, il faut parler peu, s'intriguer encore moins, & comme un bon Hermite, ne communiquer avec personne. Sixte V. en son tems sut parfaitement jouer tour à tour ces différens personnages.

¶ Il se trouve dans l'Orient d'excellentes drogues pour la Médecine, & de pauvres Médecins : des couleurs merveilleu-

ses pour la Peinture ; & de misérables Peintres. Dans l'Occident au contraire, où les couleurs sont foibles & les drogues peu efficaces, on a de trés-habiles Peintres & de fort bons Médecins. Qui sont les plus heureux, ou les plus à plaindre des Orientaux ou de nous ? Je le laisse à juger.

¶ Pline le jeune, *Gloriæ appetens, & immortalitatis summus aucupator.* Ce mot que le Pere Bouhours nous a rebattu dans quelqu'un de ses Ouvrages, est de *Joannes Maria Cataneus* qui a écrit en Latin la Vie du jeune Pline. Cet amour de la belle gloire & d'une immortalité de Parnasse, n'est pas ce me semble plus condamnable dans cet Auteur Païen, que dans Messieurs de l'Académie Françoise, qui portent pour Devise, *A l'immortalité.*

Il y a dans les Lettres du jeune Pline un air de vanité qu'on ne doit pas aprouver, je le veux : Mais dans ce genre d'écrire, où à toute heure on a occasion de parler de soi-même, il est bien difficile qu'on n'en parle pas flâteusement & avec quelque excés. Ciceron dans ses Lettres, est tout plein de cette vanité. Nôtre Balzac est toûjours sur ses propres loüanges ; & si ce

défaut paroît moins dans Voiture, c'est qu'il a sû lui donner un tour galant, qui nous le déguise.

Aprés tout, j'admire avec Henry Estienne, qui a fait une excellente Préface sur les Lettres du jeune Pline, comment on lit si peu cet Auteur. *In hoc genere Plinius junior in primis excelluit* (dit Maresius) *qui suarum Epistolarum, quæ judicio meo arguta sunt, & elegantes, argumenta ex amœnioribus studiis plerumque desumpsit. Sunt etiam de moribus, in quibus plurima amicos suos commonebat, & sub exemplo docebat. Cætera sunt de rebus publicis, &c.*

Maria Cataneus parlant des études de Pline, dit ces paroles remarquables, *Nullum emendandi genus omittebat, ac primùm quæ scripserat, secum ipse pertractabat : Deinde duobus aut tribus legebat, mox aliis tradebat adnotanda, notasque eorum si dubitabat, cum uno rursus aut altero pensitabat, novissimè pluribus recitabat.* Cela est tiré de ses Lettres, qui sont un long tissu d'excellens préceptes, pour se conduire sagement dans les bonnes études. L'avis qu'il donne dans la neuviéme Lettre du septiéme Livre, de s'apliquer à traduire les Auteurs, pour

ſe faire l'eſprit & le ſtile ; me ſemble trés-important : *Quo genere exercitationis proprietas, ſplendorque verborum, copia figurarum, vis explicandi, præterea imitatione optimorum ſimilia inveniendi facultas paratur ; ſimulque legentem feſelliſſent, transferentem fugere non poſſunt, intelligentia ex hoc & judicium acquiritur, &c.*

¶ Il y a environ quarante ans que l'on reconnût aprés une recherche exacte, que de toutes les groſſes Villes de France, excepté Paris, il n'y en avoit point où il ſe trouvât plus d'hommes & de femmes au deſſus de quatre-vingt ans, que dans la Ville de Roüen. Ce fut feu M. Bigot de Montville Préſident à Mortier au Parlement de Normandie, qui fit faire cette recherche, comme je lui ai oüi dire à lui-même.

¶ Marc-Antoine *de Dominis*, ſi connu en ce ſiécle, étoit de la Maiſon de Theobalde de Plaiſance, qui remplit dignement la Chaire de S. Pierre & fut nommé Gregoire X.

Quelques Hiſtoriens témoignent que *de Dominis* étudiant chez les Jéſuites, eut la dévotion d'entrer dans leur Société ; mais qu'il en fût détourné par le

Cardinal Aldobrandin, qui le poussa dans de grands emplois dont il s'aquitta en habile homme. D'autres disent, qu'effectivement il se fit Jésuite; & qu'aprés une assez longue persévérance, il obtint l'Evêché de Segni & ensuite l'Archevêché de Plastro à la solicitation du Cardinal Borghese, pour l'éloigner de Rome sous prétexte de lui faire honneur. C'étoit un fort bel homme, de bonne mine & tout plein d'esprit, mais trop galant pour un Prêtre & un Evêque. Son commerce avec les Dames, & la passion folle qu'il conçût pour une belle Romaine, le perdirent de réputation & renverférent sa fortune. Les Cardinaux Lantini & Melino se trouvant offensez par ses galanteries avec D. M. leur parente, empêchérent qu'il n'obtint aucune Nonciature, & lui coupérent ainsi le chemin au Cardinalat dont il flâtoit son ambition.

Un jour que *de Dominis* venoit de Splatro à Rome pour se justifier auprés de Paul V. à qui l'on s'étoit plaint de sa mauvaise conduite, il rencontra deux Gentilshommes Anglois, qui lui furent une pierre de scandale & un sujet de chûte. La conversation tomba sur les matiéres de Religion, & principalement sur

ce que certains libertins disent, qu'on se peut sauver dans toutes les Religions, qui portent le nom de Chrétiennes, d'autant qu'elles conviennent dans les points fondamentaux, bien qu'elles différent dans quelques Articles controversez, & dans des pratiques superficielles & purement extérieures. Aprés un assez long entretien, celui des deux Gentilshommes, qui paroissoit avoir plus de connoissance de la Théologie & de l'Histoire Ecclésiastique, dit en se séparant, qu'il étoit de la prudence d'embrasser la Religion, où il y a moins de danger de tomber dans le déréglement, & se perdre pour jamais. Ce mot dit d'un certain ton, frapa si vivement *de Dominis*, & lui fit tant d'impression sur l'esprit, qu'il ne cessoit point de le répéter, & même de le semer dans les Compagnies où il se trouvoit, comme un dogme de la derniére importance.

Arrivé à Rome, le Pape le regarda de travers, & les Cardinaux fronçant le sourcil, & détournant la tête ne lui firent point d'accüeil. Un si grand mépris lui perça le cœur; & depuis il ne chercha plus qu'à conférer avec les Luthériens, & à demeurer en leur compagnie. Ses amis l'avertirent de se comporter avec

plus de prudence & de sagesse ; mais ne tenant compte de leurs avis, il ne fut pas long-tems sans avoir sujet de s'en repentir. Car, à peine étoit-il hors de Rome, pour s'en retourner en Dalmatie, que dénoncé à l'Inquisition ; il eut ordre de revenir sur ses pas pour se justifier dans les formes. Il obéït, soit qu'il se fiât à son innocence, ou à son adresse dans les affaires fâcheuses & difficiles, ou qu'il comptât sur le crédit de ses Protecteurs.

Les Chefs d'accusation contre lui se réduisoient à cinq principaux. On disoit 1°. Qu'il avoit blâmé l'Excommunication fulminée par sa Sainteté contre la République de Venise ; 2°. Qu'il entretenoit commerce de Lettres & d'amitié avec le Moine Fra-Paolo : 3°. Qu'il menaçoit la Cour de Rome, si elle ne cessoit de le maltraiter, de se porter à des résolutions, dont elle se repentiroit ; 4°. Qu'il fréquentoit les Hérétiques, & négligeoit les Sacremens ; 5°. Qu'on lui avoit oüi dire, qu'il suffisoit pour se sauver, de vivre moralement bien, de quelque Religion que l'on fût.

De Dominis, coupable ou non, ne pouvant être convaincu de ces faits, le Cardinal Melino vouloit pour une plus

grande sûreté, qu'on le retint prisonnier; mais les Inquisiteurs assez contens de lui avoir fait peur, le renvoïérent, sans néanmoins le déclarer innocent. De dépit il se résolut d'apostasier. Il vendit ses meubles, & en aïant fait une somme de quinze mille écus, dont son Valet lui déroba la meilleure partie, il passa en Angleterre avec le Gentilhomme qui l'avoit séduit.

Le Clergé de l'Eglise Anglicane lui assigna une grosse pension; & lui fit faire une nouvelle Profession de foi, dans l'Eglise Cathédrale de S. Paul de Londres, en presence du peuple, du Roy & de toute sa Cour. Il y parut revêtu de ses Habits Pontificaux, qu'il dépoüilla pour en prendre d'autres à l'usage de cette Eglise. Cette démarche faite, il adressa plusieurs Lettres à Rome, pour justifier sa fuite & son changement. Le Cardinal Borghese en parla au Pape, qui dépêcha Muti en Angleterre pour ramener *de Dominis* au giron de la Mere commune des Fidéles. La négociation de Muti n'aïant pas réüssi, & *de Dominis* écrivant actuellement contre la Religion Romaine, le Pape l'excommunia dans un Consistoire public. L'Inquisition lui fit son procés, &

le condamna au feu par contumace. Cependant l'Eglise Anglicane lui proposa de se marier ; mais encore douteux en lui-même, il n'osa franchir ce pas, qui auroit été le comble de sa perte.

Paul V. qui avoit à cœur la conversion de ce fameux Apostat, recommanda en mourant au Cardinal Neveu, d'y travailler avec soin auprés de son Successeur. Cela ne manqua pas. Le Cardinal Ludovisio élû Pape sous le nom de Gregoire X V. embrassa cette affaire avec d'autant plus de chaleur & de zéle, qu'il avoit été ami particulier de *de Dominis*. Il lui fit offrir par le Comte de Gondemar Ambassadeur d'Espagne, de le rétablir dans toutes ses Dignitez, s'il vouloit abjurer l'Héréfie & retourner à Rome. *De Dominis* mécontent de la Cour d'Angleterre, écouta ces propositions, & revint à la maison paternelle, non comme l'enfant prodigue, les larmes aux yeux & la contrition dans le cœur, mais de l'air d'un Conquérant de la Terre-Sainte, ou d'un illustre Missionnaire, qui seroit revenu du bout du monde, convertir les ames à milliers. Le Rossy témoigne qu'il le vit avec cette assurance à la porte de la Chapelle du Pape, presentant aux Cardinaux un écrit

plein d'érudition & d'éloquence, qui contenoit l'abjuration de ses erreurs.

Quand *de Dominis* quitta Rome pour l'Angleterre, où il pensoit faire fortune, & emporter les gros Bénéfices; Barclay, qui connoissoit parfaitement cette Cour, l'avertit de tout ce qui lui arriva depuis. Que d'abord il seroit reçû à bras ouverts; que dans la suite on lui donneroit des chaînes; que s'il ne les prenoit pas de bonne grace, on se défiroit de lui; & on le mépriseroit, & qu'enfin il ne lui resteroit pour toutes ses avances, que la honte de les avoir faites, & de se voir dupé.

Cependant Rome qui ne pardonne jamais gratuitement, obligea *de Dominis* à faire amende honorable devant le Tribunal de l'Inquisition, dans l'Eglise de S. Pierre, & dans un Consistoire public; & pour le purifier entiérement, le Grand Pénitencier lui imposa une pénitence trés-rude & trés-longue, qu'il falut accomplir à la Lettre.

Retombé dans ses erreurs, comme on le jugea par quelques Ecrits qui lui échapérent, Urbin VIII. souverain Pontife, le fit mettre en prison, où il finit ses jours empoisonné, à ce que l'on a dit, aprés

avoir donné toutefois des marques de repentir. Son decés arriva au mois de Décembre de l'année 1625. L'Inquisition lui fit de nouveau son Procés, & son cadavre fut déterré & brûlé avec ses Ecrits au champ de Flore.

De Dominis avoit l'esprit vif, & d'une assez grande étenduë, mais leger & inconstant. Nous avons ses œuvres imprimées à Londres en trois volumes *infolio*. Le plus beau & le plus docte de ses Livres, c'est celui *De Republica Ecclesiastica*; dans lequel, aprés avoir proposé les raisons des Catholiques & des Protestans, il prétend donner des moïens seurs de les accorder ensemble sur les points contestez. Belles choses à dire & à penser, trés-difficiles à démontrer, & tout-à-fait impossibles dans l'exécution.

Comme *de Dominis* avoit tiré des mains de Fra-Paolo, une copie de son Histoire du Concile de Trente, il eut la hardiesse de la faire imprimer à Londres avec ces paroles injurieuses, ajoûtées au Titre: *Nella quale* (Istoria) *si scroprono tutti gl'artifici della Corte di Roma, per impedire, che nè la verità de dogmi si palesasse; ne la riforma del Papato & della Chiesa si tratasse.* Il dédia cette Histoire

à Jacques I. Roy de la grande Bretagne, en des termes empoiſonnez de ſon fiel, contre le Pape & contre la Cour de Rome. Fra-Paolo indigné de ce procédé, s'en plaignit hautement, retrancha de l'Edition qui ſe fit de ſon Livre à Genéve, l'Epître Dédicatoire, & réduiſant le Titre aux termes de l'Original, mit à la tête ſans nulle addition, ces paroles toutes ſimples : *Hiſtoria del Concilio Tridentino di Pietro ſoave Polano.*

De Dominis, qui n'étoit pas moins bon Philoſophe, que ſavant Théologien, a fait un Traité *De radiis viſus & lucis*, où il a dit pluſieurs choſes de l'Iris, qu'on a admirées depuis dans M. Décartes.

¶ Les Italiens apellent les Préfaces que les Auteurs mettent au devant de leurs Livres, *La Salſa del Libro* ; En effet, une bonne Préface eſt comme une ſauſſe de bon gouſt, qui ouvre l'apétit du Lecteur, & le diſpoſe à devorer le Livre. On ſe dégoûte quelquefois d'un Ouvrage, quand d'abord on ſe trouve choqué de la Préface ou de l'Epître Liminaire. M. d'Ablancour, qui faiſoit de ſi belles Traductions, n'étoit pas ſi heureux en Préfaces. Celles de M. Pelliſſon ſont des piéces achevées en ce gènre. M. de Vau-

gelas a mis une Préface à la tête de ses Remarques sur la Langue Françoise, qui vaut tout un Livre. Les Préfaces de M. de Varillas ont une érudition qui fait plaisir.

¶ La remarque qu'on a faite du Cardinal Antoine Barberin, est bien honorable à la France. On dit que lorsque ce Cardinal n'avoit encore respiré que l'air d'Italie, qu'il étoit fier, orgueilleux, avare, ennemi des gens de Lettres, dur à ses amis & à ses domestiques, insuportable à tout le monde: mais qu'il n'eut pas si-tôt vû la Cour de France, & goûté l'humeur Françoise, qu'il changea entiérement de mœurs: *Ma non si tosto gusto l'humore Francesce, che mutò di costumi, onde al presente è d'ivenuto generoso, protettore di Litterati, è molto inclinato à far serviggi.*

¶ M. de Sorbiere apelloit les Relations des Voïageurs, les Romans des Philosophes. Ce ne sont plus aujourd'hui des Romans, ce sont de véritables Histoires qui instruisent & divertissent tout ensemble. Les meilleures nous viennent de la part des Anglois. Les Holandois qui ne veulent pas qu'on profite de leurs voïages, cachent leurs Relations, & n'en pu-

blient que ce que leurs Compagnies jugent à propos, sans danger de nuire à leur commerce. Le Recuëil des Relations de quelques Voiageurs, donné au Public par M. Thevenot Garde de la Bibliotéque du Roy, est un fort bon Recuëil, & qui mériteroit bien d'être continué. Il est plus utile qu'agréable à lire. Les Relations de *Pietro della Valle*, sont bonnes ; & néanmoins un peu gâtées par des Historiettes qui n'aboutissent à rien. Monconys a trop de fatras : Ses Relations sont plûtôt des Mémoires pour faire quelque chose de bon, que de bonnes Relations ; tout y est brute : M. Spon l'entendoit beaucoup mieux.

¶ Kerkring a trouvé l'invention, sans ôter la transparence de l'ambre jaune, d'en faire une envelope, ou plûtôt un cercuëil pour les corps morts. Peut-être a-t-il pensé aux Ethiopiens, qui enséve-lissoient leurs morts dans du verre : *Hi circumdatos vitro mortuos diu servant, ne eorum aspectus sit posteris ignotus : neve in oblivionem incidant domesticorum.* Un Ethiopien bien noir, sous un beau cristal de Venise, feroit un bel émail ; & encore quelque chose de plus beau dans une envelope d'ambre jaune. *Fortunius Lice-*

tus lisoit autrefois dans le passage que nous venons de citer, qui est le Diodore de Sicile, *in nitro* pour *in vitro*, aprés Valerianus : mais il a reconnu depuis, qu'il s'en faloit tenir à la leçon commune *in vitro*. Il est assez ordinaire aux Critiques, quand ils rencontrent dans les Auteurs un mot qui leur donne lieu de recourir à quelqu'usage ancien, de faire valoir cette antiquité aux dépens de la simple vérité, qu'ils n'examinent pas assez.

¶ M. de Graveroles Avocat de Nîmes, dans une Lettre à M. l'Evêque de Comenge, pour servir de Mémoire à la Vie de M. Cotelier, observe que ce savant homme aïant eu dans son enfance une chévre pour nourrice, il fut toûjours depuis fort mélancolique & fort valétudinaire, presque jamais sans fiévre ; dautant que selon Pline & Varron, *Capreæ nunquam sine febre sunt.*

J'ai sû d'un Médecin, que les Lions, les Oisons, les Enfans, *& mulieres pragnantes*, ne sont jamais sans fiévre, ou du moins sans émotion. Quant à ce que M. de Graverole ajoûte, que les enfans nourris de lait de chévre sont mélancoliques & valétudinaires ; je sai au contraire, m'en étant bien informé, qu'ils sont d'ordinaire fort

fort sains, joïeux, & qu'ils aiment, comme leurs nourices, à sauter & à danser.

J'ai oüi dire qu'un enfant étant repris par son pere, de quelques legéretez qui lui étoient échapées au Collége, lui dit pour toute excuse, en avoüant sa faute: Souvenez-vous, s'il vous plaît, que j'ai été nouri de lait de chévre.

¶ Henry III. faisoit tous les jours une étude particuliére de Politique, à laquelle il avoit de grandes dispositions, & par la trempe naturelle de son esprit, & par son éducation, Catherine de Médicis lui aïant donné le goust du sel de Florence; & avec tout cela, jamais Prince n'usa plus mal de la Politique & n'en fit de plus malheureuses aplications. La Reine sa Mere au contraire sans nulle étude, assistée de son seul génie, gouverne à son gré dans les tems les plus difficiles, conjure les tempêtes, lie & délie les partis, améne les affaires à son but, & montre en toute rencontre qu'elle est la Souveraine des Peuples & des Rois.

Boniface Vannozius Secretaire de Gregoire XIV. avoit passé toute sa vie à étudier la Politique. Il en avoit lû tous les Livres; il en savoit toutes les maximes, & s'étoit même apliqué à donner des ré-

gles certaines de cet Art subtil & délicat. Cependant avec tous ces préparatifs, il pêcha dans sa conduite contre les régles qu'il avoit données avec tant d'utilité pour les autres. Il recommandoit sur tout à un Politique, d'être le maître de sa langue: mais le Pape lui aïant commandé de ne dire à personne, l'honneur qu'il lui faisoit de le mettre sur la liste des Cardinaux pour la premiére Promotion, il ne pût se contenir, & alla indiscrétement révéler la chose au Cardinal Neveu qui postuloit pour un autre. Le Pape dépité contre Vannozius, l'obligea d'effacer lui-même son nom de dessus la liste, & d'y mettre celui de son compétiteur.

¶. Pour un Dictionnaire comme celui de Moreri, il faudroit que ce fût un parfait Philologue qui y eût mis la main; un homme universel & consommé dans tant de choses différentes dont il traite; qui eût toute sa matiére devant lui, & qui sût faire selon les régles de la Critique, un choix judicieux des Auteurs, & des matériaux qu'il emploïe. Tout cela manque à Moreri. C'est un jeune homme, qui n'aïant aucun fonds, lit les Livres à la hâte, sans goust & sans choix, qui jette sur le papier tout ce que le hasard lui fait

tomber ſous les mains ; & enfin qui copie, fidélement les fautes des autres, & y ajoûte encore les ſiennes avec une extrême bonté. Quand il rencontre des Auteurs qui s'épanchent ſur des riens, il s'épanche avec eux ; & quand il en trouve d'autres qui ne s'expriment pas aſſez au long ſur des matiéres importantes, il laiſſe avec eux ces matiéres ſuſpenduës, n'aïant pas la force ni la capacité de ſupléer à leur défaut. Son Dictionnaire eſt un ouvrage d'un trés-bon deſſein, & d'une exécution trés-difficile, comme ſont tous les Dictionnaires. Celui-ci eſt ſi mal exécuté, qu'il ne mérite ni l'aprobation des Savans, ni l'aplication de ceux qui prétendent le devenir. Il n'eſt bon que pour la bourgeoiſie, à qui il ne tire pas à conſéquence de ſavoir les choſes bien ou mal. Auſſi un Abé illuſtre l'apelle par grande diſtinction *le Dictionnaire Bourgeois*.

Il eſt même trés-dangereux à la jeuneſſe & aux ignorans, qui prennent pour des oracles tout ce qu'il dit. Au lieu du ſoin que l'on a pris de l'augmenter, il faloit prendre celui de le corriger, ou plûtôt de le refondre entiérement.

M. Ménage a dit joliment de ce Dictionnaire, qu'il ne le liſoit pas ; parce

qu'aïant beaucoup de mémoire, il craignoit d'en retenir toutes les fautes.

Un habile homme vient de nous procurer une nouvelle Edition de Moreri, où à force de corrections & d'additions, il a fait un assez bon Dictionnaire Historique, d'un fort méchant. Comme il y a toûjours quelque chose à souhaiter dans ces sortes de Livres, il nous sera permis de dire, qu'on en pouroit retrancher quelques inutilitez & remplir ces vuides par des choses importantes, qui manquent dans cet Ouvrage. Il faudroit encore un Volume ou deux pour rendre les gens à peu prés contens. On pouroit y sémer de côté & d'autre des remarques savantes & curieuses pour les personnes qui ne sont pas du commun, y faire entrer des Auteurs célébres, qui n'y ont point de place, & en congédier d'autres qui ne méritent pas d'y en avoir, & qu'on ne s'avisera jamais de rechercher. Il faut dans un Dictionnaire comme dans la vie, aller au nécessaire avant que de penser au superflu.

Il seroit souhaitable qu'en ce qui regarde l'Histoire, on eût recours aux Auteurs originaux, plûtôt qu'à de simples copistes; & qu'au lieu de nous citer un M. Maimbourg & quelques autres semblables, qui

nous trompent en se trompant eux-mêmes, on nous aportât l'autorité des Historiens les plus seurs.

¶ Madame de Cornuël, dont les bons mots ont été si remarquables durant le cours d'une vie de plus de quatre-vingt ans, s'apelloit Anne Bigot, & étoit d'une famille originaire d'Orleans. Dés sa plus tendre jeunesse, on ne parloit que de son esprit & de ses belles qualitez naissantes. S'étant rencontrée dans une Assemblée, où elle brilloit par-dessus les autres Dames, Monsieur de Cornuël Tresorier de l'Extraordinaire des Guerres qui l'aimoit, lui prit un bouquet qu'elle avoit à son côté, témoignant par cette liberté, qu'il la vouloit épouser : En effet il l'épousa au bout de quinze jours.

Depuis son mariage elle fit paroître une grandeur d'ame extraordinaire, & bien au dessus des foiblesses de son sexe. Nullement touchée d'avarice, elle abandonna au premier venu mille pistoles, que M. de Cornuël son époux lui avoit données pour le jeu. La clef étoit toûjours à la porte de son cabinet, en prenoit qui vouloit. Elle n'adoroit point la fortune ; mais indifférente à ses bizareries, comme à celles du tems & des saisons, elle ne cul-

tivoit que la vertu & les Muses, moins parce qu'elles sont savantes, que parce qu'elles sont honnêtes & polies. Jamais personne n'a mieux entendu que cette Dame, l'art de se faire des amis & de se les attacher; bien persuadée, qu'il est des amis comme des richesses, que c'est en vain qu'on les acquiert, si on ne les sait conserver. La conversation avec les personnes de distinction qui abordoient chez elle, étoit toutes ses délices. Elle écoutoit avec une attention qui débroüilloit toutes choses; & répondoit encore plus aux pensées qu'aux paroles de ceux qui l'interrogeoient. Quand elle considéroit un objet, elle en voïoit tous les côtez, le fort & le foible, & l'exprimoit en des termes vifs & concis, comme ces habiles dessinateurs, qui en trois ou quatre coups de craïon, font voir toute la perfection d'une figure.

On a recueilli plusieurs de ses bons mots; & plût à Dieu qu'on n'en eût perdu aucun! C'est un méchant caractére, que celui de diseur de bons mots; & ce caractére si blâmable dans les hommes, l'est encore plus dans les femmes, à cause que les bons mots sont d'ordinaire accompagnez d'une liberté & d'une hardiesse qui

ne sont pas séantes à ce sexe ; parce qu'ils en obscurcissent la pudeur & la modestie, qui sont ses plus beaux ornemens. Mais Madame de Cornuël, outre qu'il ne lui échapoit rien qui pût ni la faire rougir ni faire rougir personne, disoit si à propos toutes choses, & revêtoit ses pensées de termes si propres & si agréables, qu'ils instruisoient toûjours sans jamais blesser : de sorte que cés mots étoient bons en ce qu'ils étoient utiles, & plaisoient à tous ceux qui aiment une vérité bien dite.

D'ordinaire les personnes de ce caractére, pour dire un bon mot en hasardent cent de méchans ; & l'expérience fait voir, que les plus habiles dans ces jeux d'esprit, n'en ont pas dit en toute leur vie deux douzaines de tout-à-fait bons. La raison qu'on en peut rendre, c'est que les bons mots sont des fruits qui viennent sans être cultivez. Tout d'un coup ils naissent ; & tout d'un coup ils font leur effet, comme les éclairs. Ils surprennent autant ceux qui les disent, que ceux qui les écoutent. Ce sont, pour ainsi dire, de petits libertins, qui ne veulent dépendre que d'eux-mêmes. Quand on les cherche, ils ne viennent pas ; ou s'ils viennent, c'est de mauvaise grace, se faisant tirer à force &

se défigùrant en se faisant tirer. A-t-on dit un bon mot, le plaisir & les loüanges qu'on en reçoit, excitent la vanité & la présomption naturelle à en produire plusieurs tout de suite; mais ce sont, ou des monstres ou des avortons. On en rit soi-même pour les faire trouver bons; mais personne n'en rit, parce qu'en effet ils ne sont pas bons.

Madame de Cornuël n'avoit pas un de ces défauts. Elle ne parloit point par vanité; mais par raison, & avec autant de jugement que d'esprit. Comme elle savoit que les véritables bons mots ne dépendent point de nous, elle se contentoit de les produire avec ce beau naturel, qui en est comme la fleur, sans presque y toucher. Mais comme il y a des influences du Ciel, qui tombent plus heureusement sur de certaines terres que sur d'autres; il semble aussi que les bons mots viennent aussi plus aisément à la bouche des personnes qui savent leur donner un beau tour, & les bien exprimer. Tout ce que disoit Madame de Cornuël, elle le disoit bien; & jamais pas une de ses paroles n'a été rejettée par les personnes d'un goust rafiné; parce qu'outre qu'elles renfermoient toûjours un grand sens, elles étoient

étoient toûjours belles & bien choisies. C'étoit autant de sentences & de maximes, tenant en cela du génie des Salomons, des Socrates & des Césars qui ne parloient que pour instruire. Génie grand & heureux qui s'est réveillé de nos jours dans Messieurs de la Rochefoucault & Pascal, & enfin dans Madame de Cornuël qui auroit dû écrire ses sentences & ses maximes; si, comme les Oracles, elle ne s'étoit contentée de dire les véritez, & les laisser écrire aux autres.

¶ M. Sallo Conseiller au Parlement de Paris, est le premier Auteur du Journal des Savans. On n'a de cet excellent homme que treize Journaux de l'année 1665. depuis le premier Janvier jusques au Lundi trentiéme de Mars. Il mourut la même année, d'une maladie à laquelle les enfans des Muses ne sont guéres sujets, & pour laquelle il n'y a point de remédes dans Hippocrate ni dans Galien: car il mourut de déplaisir d'avoir perdu cent mille écus; c'est-à-dire, tout son bien au jeu. Un Juge aussi sévére que Seneque, l'auroit condamné à la peine qu'Eaque faisoit souffrir en l'autre monde à l'Empereur Claude, qui avoit aimé le jeu avec excés: *Aleâ ludere pertuso fritillo, & fugientas tesseras*

semper quarere, & nihil proficere. De joüer aux dez dans un cornet percé, de toûjours chercher ses dez, & de ne les jamais trouver.

Quelques mois avant que M. Salo publiât ses Journaux, un Ecclésiastique qui cachoit sa mauvaise fortune, sous le nom de l'Abé de Hauteville, m'écrivit qu'il étoit en commerce de belles Lettres avec un Magistrat, qui alloit donner au Public toutes les semaines une espéce de Gazette de tout ce qui se passe & s'écrit de nouveau sur le Parnasse. Je lui répondis en ces termes: J'ai lieu de douter, Monsieur, qu'on puisse long-tems soûtenir avec réputation le poids d'un si vaste dessein, à moins que celui qui l'entreprend ne soit un homme trés-docte, trés-laborieux, & d'une trés-grande étenduë d'esprit, jointe à une admirable facilité d'écrire sur toutes sortes de sujets. Il faut que cet homme soit tout ensemble bon Grammairien, bon Critique, bon Philosophe, bon Mathématicien, bon Théologien; qu'il sache l'Histoire prophane, l'Histoire Ecclésiastique, & toute l'Histoire de la Littérature, qui enferme la connoissance de tous les Auteurs & de tous les Livres, & qu'il se charge de la lecture de tous les Livres

nouveaux. Plusieurs à la vérité pouront se joindre ensemble, & feront réüssir la chose, en fournissant chacun de son côté ce qu'il aura d'érudition, pendant qu'un autre, qui aura la facilité d'écrire, digérera les choses sur le papier, & les mettra dans un beau jour. Je l'avouë : Mais où trouver une société d'hommes si accomplis, & qui s'accordent assez pour se déférer les uns aux autres, & s'abandonner aux expressions d'un Ecrivain qui ne connoîtra pas toute la force de leurs pensées, ni tout le fond de leur doctrine ?

D'ailleurs quand on s'accorderoit en ce point, quel desintéressement ne faut-il pas pour parler des Auteurs & de leur doctrine sans nulle partialité, soit à l'égard des sciences humaines, soit à l'égard des sciences divines & de la Religion. Car enfin puisqu'on soûtient ici le personnage & la qualité d'Historien de la République des Lettres, il faut être sincére & véritable, apeller les choses par leur nom, & les dire comme elles sont, au jugement de l'esprit & de la conscience.

Quant à la métode, laquelle choisirez-vous, Monsieur ? Prendrez-vous celle des Critiques qui font tout passer par

la coupelle ; ou celle des Hiſtoriens qui ne font que raconter les choſes, ſans ſe mêler de reprendre ni de critiquer. Cette derniére eſt aſſurément la plus naturelle & la plus propre à vôtre ſujet : mais prenez garde auſſi qu'elle ne ſoit froide & languiſſante. La premiére a plus de ſel, elle pique le Lecteur, & réveille ſon attention ; mais peut-être qu'elle bleſſera les Auteurs, & qu'elle excitera des murmures & des querelles.

Comment écrirez-vous ? Sera-ce en peu de paroles, ne diſant les choſes qu'à demi ? Ou bien vous étendrez-vous en de longs diſcours, nous donnant des analyſes entiéres des Livres que vous mettrez ſur le tapis ? Les analyſes ſont trés-utiles ; mais il faut bien de l'art pour les conduire, beaucoup de capacité pour ne point laiſſer de vuide & pour tout éclaircir, & un grand agrément pour ne pas ennuïer. De trancher les choſes en peu de mots, cela ſoûlage : mais auſſi il faut bien de la clarté & de la netteté dans l'expreſſion, qui eſt preſque toûjours obſcure quand elle eſt ſerrée ; & il faut ſavoir bien choiſir le bon & le beau d'un Livre qu'on veut repreſenter en petit.

Enfin, Monſieur, expoſerez-vous gé-

néralement tous les Livres grands & petits, bons & mauvais qui se publient tous les jours ? Ou bien ne parlerez-vous que de ceux que vous aurez lûs avec soin, & dont vous aurez fait le choix ? En ce cas vous serez réduit à un fort petit nombre ; & ce ne sera pas nous instruire de toutes les nouvelles de la République des Lettres. Les Auteurs rebutez se plaindront, & diront qu'on les néglige. Que si vous voulez tout marquer, on vous accusera de parler en l'air, parce que vous n'aurez pas tout lû ; cela n'étant pas possible qu'en si peu de tems vous aïez lû un si grand nombre de volumes pour en pouvoir rendre raison. Je sai que vous pourez vous en raporter à d'autres Lecteurs, & il le faudra bien ; mais alors n'écrivant que sur la foi d'autrui, vous ne serez crû ni écouté de personne. Ce que vous pourez faire, ce sera de lire les Livres par les Tables & d'en copier les Préfaces, qui en sont comme les sommaires & les abregez ; ou bien vous tirerez des Auteurs le plan de leurs Ouvrages : ce qui est plus seur. Mais aussi, que dira-t-on de vous? On dira que vous ne connoissez les Livres que comme les Libraires les connoissent ; & que vous ne parlez des Auteurs que par

leur bouche ; c'est-à-dire toûjours flâteusement & à leur avantage......

Néanmoins tant d'habiles gens se sont mêlez en France & ailleurs, de faire réüssir l'entreprise des Journaux ; qu'éfectivement ils ont réüssi. Et par ce moïen facile, qui ne coûte que fort peu de lecture, les ignorans aujourd'hui parlent & décident de tout, avec encore plus de hauteur que les Savans, qui se défient presque toûjours d'eux-mêmes.

On n'est pourtant pas encore convenu, si nos Journalistes ont tout-à-fait bien pris la métode & le stile convenable à ce genre d'écrire, qui au fond n'est point autre que celui des plus simples Relations. Quelques-uns des Journaux qui ont paru jusqu'à cette heure, sont plûtôt des Satyres contre la plûpart des Auteurs du tems, que de simples expositions de leur doctrine ; & d'autres s'écartant de cet excés d'amertume, sont si insipides, qu'ils ne donnent pas au Lecteur le moindre goust des bons Livres. Ce qui est de pis, c'est qu'on a fait servir les Journaux à des querelles de Religion ; & qu'élevant jusqu'aux nuës les Livres d'un party, on rabaisse jusqu'à la bouë, les Livres du party contraire. Il est vrai que quelques Jour-

nalistes en aïant été avertis, se sont un peu corrigez ; mais la tache en est demeurée, & ne s'effacera peut-être jamais.

De certains, pour se faire valoir & montrer ce qu'ils savent, ont attiré dans leurs Journaux une érudition affectée, & en quelque façon étrangére à leur sujet. Cela brille aux yeux ; mais l'accessoire valant mieux que le principal, (ce qui est contre les régles) on écoute le Journaliste, & on n'a point d'attention à l'Auteur dont il s'agit. Il faut à la vérité quelques ornemens aux Journaux pour les faire lire avec plaisir ; mais il faut être bon ménager de ces ornemens, ausquels il se mêle bien des fautes, soit parce qu'on écrit avec précipitation, ou parce que les Recuëils ausquels on se fie ne sont pas correcis. M. Bayle a eu l'honnêteté, quand on lui a marqué quelques-unes de ces fautes qui échapent aux plus habiles, de le trouver bon & de les avoüer en galant homme.

Ce que les Auteurs ont de plus grief à reprocher à ces Messieurs, c'est qu'ils décident quelquefois trop affirmativement du mérite des Livres, & des Livres surtout qu'ils n'ont lûs qu'en courant, & par les Tables. Il y en a même qui en imposent aux Auteurs, & qui leur font dire

des choses ausquelles ils n'ont jamais pensé ; & là-dessus, les traitent de haut-en-bas. Cela est insuportable en des gens sur la bonne foi desquels le Public se repose, comme sur des témoins irréprochables.

M. Sallo a une critique fine & une grande délicatesse de jugement. M. Galois qui lui a succédé, nous auroit fait plaisir de ne pas quitter la partie. L'Abé de la Roque s'est tué de bien faire ; & quelques loüanges qu'il ait affecté de donner à de certains Auteurs plûtôt qu'à d'autres, il est mort sans récompense. M. Cousin sait parfaitement sa Langue : mais depuis peu il affecte une méchante orthographe, qui ne faisant pas sentir l'étymologie des mots, en dérobe la connoissance qui n'est pas une chose inutile, sur tout aux Etrangers & aux jeunes gens. Les Eloges que cet habile Ecrivain fait de tems en tems des hommes illustres de la République des Lettres, sont ses chef-d'œuvres. S'il ne laissoit passer aucun de ces rares Personnages sans les immortaliser par sa plume, il ne dévroit plus rien au Public. M. Baile a une érudition curieuse & recherchée. Toute seule elle suffit pour réjoüir le Lecteur, sans recourir à des gaïetez trop libres, que les hon-

nêtes gens n'aprouveront jamais, ni dans ses Journaux ni dans son Dictionnaire Critique. M. le Clerc entend fort bien l'Analyse. Celles qu'il donne dans la Bibliotéque, seroient beaucoup plus estimables, si elles étoient purgées de ses préjugez sur la Religion. M. Basnage est un Protestant fort zélé pour son parti. Il ne trouve guéres de bons Livres que ceux qui viennent de ce côté-là ; & ne se met pas fort en peine de lire les autres avec exactitude. Dans tout ce qu'il écrit, l'amplification est son fort. Les Journaux de Lipsic ont toûjours eu de la réputation, & bien des gens prétendent, que ce sont ceux de tous qui aprochent de plus prés de la métode & du stile qu'il faut garder dans ces sortes d'Ecrits : On en pouroit retrancher plusieurs Préfaces, qui se trouvant sans nécessité à la tête des questions, ne peuvent passer que pour des piéces hors d'œuvre. Certainement une bonne Critique de la plûpart des Journaux qui ont paru jusqu'à present, seroit utile au Public qui y marche à l'aveugle, comme en de grands chemins qu'on croit seurs, parce qu'ils sont battus de tout le monde.

¶ Les Mémoires de Philippes de Comines sont écrits avec une naïveté incom-

parable. Le bon ſens y régne par tout, avec la ſincérité, ſi ſouhaitable dans un Hiſtorien. Tite-Live eſt repris avec ſévérité par Apollon dans le *Raggualio di Parnaſſo*, pour avoir rejetté Comines, comme un Auteur qui n'a nulle politeſſe. Il lui fait bien entendre, *Che l'Hiſtoria e cibo non delicamente condito per dar guſto ſolamente al palato della curioſita, ma ſoſtantioſamente imbandite per lautamente paſcer l'animo*; c'eſt-à-dire, que l'Hiſtoire n'eſt pas un mets aprêté délicatement pour flâter ſeulement le goût; mais quelque choſe de fort ſubſtantiel pour nourir l'eſprit: ajoûtant, que bien qu'il faille faire cas du ſtile dans un Hiſtorien, c'eſt pourtant la moindre choſe qu'on y doit conſidérer. *E ben che ſommamente commendi la tua pompoſa fraſe, & il moltò terſo dir di Ceſare, Voglio però che tu ſappia, che tu ſtimi le prime, ſono le ultime lodi di un perfetto Hiſtorico.* On a pourtant bien de la peine à pardonner à nôtre Hiſtorien Meſeray, qui étant de l'Académie Françoiſe, n'a pas eu le ſoin de faire corriger les défauts de ſon Langage.

Comines eſt ſans doute le premier & le plus utile de nos Hiſtoriens Fran-

çois. On voïoit autrefois ſur la porte de la Chapelle où il eſt enterré, dans l'Egliſe des Grands Auguſtins de Paris en relief, un Globe & un Choux-Cabus en relief, avec cette deviſe qui marque la grande ſimplicité de ce tems-là : *Le Monde n'eſt qu'abus.*

¶ Je ne ſai pourquoi dans quelques Journaux de Holande on a parlé avec ſi peu d'eſtime de feu M. Clerſelier. C'étoit un parfaitement honnête homme, un Philoſophe vraïement Chrêtien, un ſage trés-aimable, & un fort bel eſprit. Quoiqu'il ne parût pas une ſi grande force de raiſonnement dans ſon diſcours, il parloit avec tant de netteté, & rendoit ſi clair ce qu'il y a d'obſcur dans la Philoſophie de Décartes, qu'il récompenſoit bien l'un par l'autre. Peut-être que cela lui a nui auprés des petits eſprits, qui ne croïoient pas qu'il fût ſavant, parce qu'il éclairciſſoit ſi bien les difficultez, qu'il n'y paroiſſoit point de myſtére.

Il avoit élevé ſon fils aîné pour le Carteſianiſme, & l'avoit conduit dans la traduction de quelques Ouvrages de Décartes; mais la mort qui lui enleva ce fils, rompit toutes ſes meſures.

L'amour qu'il avoit pour la Philoſo-

phie moderne, l'obligea à donner une de ses filles à M. Rohault fameux Cartesien, aprés avoir marié l'aînée à un Mestre de Camp. Il a beaucoup aidé son illustre Gendre à mettre sa Physique dans l'ordre & la clarté où nous la voïons; & l'a enrichie de la belle Préface qui se trouve à la tête de cet Ouvrage.

Personne n'étoit plus capable que M. Clercelier de nous donner la Vie de M. Décartes, aïant une parfaite connoissance de la doctrine, de l'esprit & du caractére de ce Philosophe : mais son humilité & sa modestie le portérent à se reposer sur autrui, de ce qu'il devoit à la mémoire de son ami, & dont il se seroit aquité avec gloire.

¶ N. N... né à Bordeaux, se fit Moine assez jeune : mais devenu inquiet, il apostasia, & se déguisa si bien, qu'on n'entendit plus parler de lui, que trente ans aprés, qu'il fut reconnu par un Religieux de son Ordre chez M. le Marquis de Vardes, à qui il enseignoit la Philosophie de Décartes. Ce Religieux lui fit des propositions de la part de son Général, pour l'obliger à rentrer dans son Convent. Il s'en moqua & fit toûjours l'inconnu, soûtenant avec obstination qu'on le prenoit

pour un autre. On l'abandonna à lui-même ; & quelques années aprés, il mourut avec des circonstances remarquables.

C'étoit un des plus habiles Cartesiens de son tems. Il n'écrivoit rien, se contentant de penser pour s'instruire soi-même, ou pour instruire deux ou trois de ses amis. Sa métode d'étudier ou plûtôt de méditer sur les sciences, aprochoit assez de celle du P. Mallebranche, qui consiste à consulter le Verbe ou la Sagesse éternelle dans le silence des passions. Il passoit les jours comme les nuits dans sa chambre, à la lueur d'une petite lampe, qui ne lui servoit que pour jetter dans le besoin quelques figures de Geométrie sur le papier. Rarement il sortoit du logis ; & ce n'étoit presque amais que pour conférer avec des personnes Savantes. Il vivoit d'une grosse pension qu'une Princesse lui avoit créée, pour le récompenser des Leçons de Mathématiques qu'il avoit données à M. le Duc de L... Il fut pourtant ingrat envers cette Dame, & n'épargna point contr'elle les traits envenimez de sa méchante langue. Sur la fin de ses jours il s'atacha particuliérement à étudier les Insectes avec le Microscope, & il avoit fait quantité de remarques, qui auroient augmenté

notablement l'Hiſtoire de la Microſcographie, ſi on les avoit recueillies. Il avoit obſervé que la démangeaiſon que l'on ſent autour du nés, quand on ſe ſert de Lunettes garnies de corne, vient des mittes ou petits vers qui s'y engendrent. Le jour qu'il mourut, il commanda à ſon Valet de porter une lettre à la Poſte. Ce Valet qui le vit extraordinairement changé, quoique ſans maladie aparente, lui dit, qu'il ſeroit plus à propos d'aller querir un Confeſſeur & le Médecin. Mais le bon homme ne voulant entendre parler ni de l'un ni de l'autre, le Valet partit, & à ſon retour, il trouva la lampe éteinte, & ſon Maître mort : ce qui l'effraïa beaucoup.

¶ J'ai oüi dire autrefois à un Docteur dans un diſcours public, je ne ſai ſur quel fondement, qu'à meſure que Photius faiſoit les extraits des Manuſcrits qu'il liſoit, il les jettoit au feu ; afin que ſes extraits, dont il compoſoit ſa Bibliotéque, tenant lieu d'originaux, rendiſſent ſon Livre plus recommandable. Il ajoûtoit, que c'eſt la raiſon pour laquelle on ne trouve point la plûpart des Livres que cet Auteur cite. Cela eſt une fable : car Photius aïant fait ſes extraits dans un

Païs étranger, & les Livres dont il se servoit n'étant point à lui, il n'y a nulle aparence qu'il eût eu la liberté de les brûler. D'ailleurs il pouvoit juger que ces Livres n'étoient point si rares, qu'il ne s'en trouvât des copies dans les autres Bibliotéques de l'Orient ; & qu'ainsi c'étoit en vain qu'il brûloit ces Manuscrits ; outre que ce dessein auroit été bien extravagant & bien bizare.

Il y a plus de vrai-semblance à ce qu'a pensé M. Valois, que plus d'un quart de la Bibliotéque de Photius, n'est point de ce Patriarche. Car sans entrer dans une fort profonde critique, on sent bien à mesure qu'on avance dans la lecture de cette Bibliotéque, qu'on ne trouve plus le même stile, la même exactitude, ni le même sel que l'on remarque dans ses premiéres analises. Bien plus, cette Bibliotéque ne renfermant (comme il le déclare) que les Livres qu'il avoit lûs durant son Ambassade d'Assyrie, il n'est pas croïable qu'en si peu de tems il eût lû & copié tous les volumes dont il est fait mention dans ce vaste Recuëil. Il est donc plus juste de croire, qu'une bonne partie y a été ajoûtée par des Ecrivains postérieurs, comme on ajoûte tous les jours quelque

chose de nouveau à ces sortes d'Ouvrages, qui ont toûjours, pour ainsi dire, des pierres d'attente. C'est ainsi que Sophronius a ajoûté bien des choses au Catalogue des Ecrivains Ecclésiastiques, dressé par Saint Jerôme ; & qu'aprés Sophronius, d'autres y ont encore mis la main ; qu'on augmente encore tous les jours la Bibliotéque de Gesner, qui est mort dans l'autre siécle ; & que le Jésuite Labbe a fait des additions au Traité *de Scriptoribus Ecclesiasticis* de Bellarmin, beaucoup plus étenduës que ce Traité même.

¶ M. de Coulange a toûjours fait paroître beaucoup d'esprit dans sa conversation. Il me fit autrefois une repartie, par laquelle je jugeai qu'à l'avenir il en feroit d'autres qui ne feroient pas moins bonnes. C'étoit à l'occasion de ce que le Roy, par une grace singuliére, avoit accordé à Messieurs les Maîtres des Requêtes de porter le Cordon d'Or & la Ceinture de même, pour les récompenser en quelque sorte, de la belle dépense qu'ils avoient faite à l'entrée de la Reine. M. Talement Maître des Requêtes, homme bien fait & de fort bonne mine, entroit au Palais avec ces marques de distinction : Je dis à M. de Coulange ; il me semble, Monsieur, que

que ces dorures siéroient aussi-bien à vous autres Messieurs du Parlement, qu'à Messieurs les Maîtres des Requêtes. Monsieur, Monsieur, me repartit-il : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée.*

¶ M. Fouquet dans son malheur, a été le plus heureux homme du monde en amis. Il en a eu de fidéles jusqu'à l'extrémité ; ce qui n'a guéres d'exemple. La raison qu'on en peut rendre, c'est qu'il les choisissoit bien ; & qu'il les rendoit bons, en les obligeant de bonne grace. Les gens de Lettres qui ont eu plus de part que les autres à ses bienfaits, lui en ont témoigné des reconnoissances qui ne doivent point mourir dans la mémoire des hommes. Loret dés le lendemain de la détention de M. Fouquet, fit connoître dans sa Gazette les obligations qu'il avoit à ce Mécéne. M. Pellisson souffrit la prison pour l'amour de lui, & emploïa toute son érudition & toute son éloquence à le justifier. Mademoiselle de Scudery mit tout son esprit & tout ce grand crédit qu'elle avoit parmi les honnêtes gens, à soûtenir la réputation abatuë de son bienfaicteur & de son ami. M. de Brebeuf ne pouvant rien faire davantage, pour témoi-

gner ſa reconnoiſſance envers un Miniſtre ſi généreux & ſi libéral, mourut de déplaiſir de le voir arrêté. M. Pecquet ſon Médecin, ne s'eſt jamais pû conſoler de la perte d'un ſi bon Maître : Il l'a regreté toute ſa vie ; & diſoit que Pecquet avoit toûjours rimé & rimeroit toûjours à Fouquet. Les Jéſuites mêmes ſollicitérent pour M. Fouquet, & ne l'oubliérent pas dans un tems où de nouveaux intérêts font oublier les vieilles obligations.

¶ L'Abé Faydit, dont il eſt parlé avec éloge dans le ſecond Ménagiana, eſt de Riom en Auvergne, & fils d'un Conſeiller de cette Ville. Peu accommodé des biens de la fortune, il ſe retira aſſez jeune chez les P P. de l'Oratoire, où il a profeſſé les humanitez. Son génie vif lui fit quitter ce poſte : Il alla à Rome ſous le Pontificat d'Innocent XI. Les Indulgences qu'il en raporta, ne ſervirent de rien pour le faire mieux traiter en France, où l'on n'étoit pas content des intrigues qu'il avoit menées en ce Païs-là ſans ordre de la Cour.

Au reſte M. Faydit eſt un homme d'eſprit & d'une vaſte imagination. Il eſt bon Poëte : Les Poëſies de ſa façon qui ont paru depuis vingt ans, le témoignent aſſez ; & n'eſt pas moins bon Grammairien. On

a de lui une jolie Dissertation dans laquelle il recherche comment se doit latiniser Faydit, si l'on doit dire *Faiditus*, *Faititius* ou *Faidius*. Pour Théologien, M. Faydit l'est assurément, & à toute outrance. Il s'est donné le plaisir de nous faire des portraits des Valentiniens, de Cerinthe, de Tatien, d'Hermogene, & des autres Gnostiques, qu'il a tâché de blanchir & de rendre bons Catholiques dans ses Mémoires contre M. de Tillemont, & dans ses Eclaircissemens sur les Peres des deux premiers siécles. Il s'est mis en tête de purger la Théologie Scolastique des impuretez qu'elle a contractées dans sa maniére de philosopher selon les principes d'Aristote. Ce dessein de réformer la Scolastique est quelque chose d'encore plus hardi que l'entreprise de M. de Launoy, qui se résolut de réformer la Cour Céleste. Celui-ci n'a attaqué que des morts qui ne se peuvent défendre que par de vieux titres; Mais M. Faydit attaque des gens bien vivans, & les moins endurans qui soient au monde.

Il a donné au Public un échantillon de son Ouvrage, où il examine la Théologie de S. Thomas & des Scolastiques sur la Trinité. Il prétend faire voir en compa-

rant cette Théologie moderne avec la Théologie des anciens Peres, que ceux-ci se sont beaucoup mieux exprimez, & plus orthodoxement que ceux-là, qui se sont jettez (selon lui) en des erreurs grossiéres, pour éviter des erreurs apparentes & de nom seulement. Tant de hardiesse soûtenuë d'un génie d'homme à tout risquer, & d'un stile vif & mordant, a fait suprimer le Livre, & envoïé l'Auteur en retraite à S. Lazare, où il témoigne son repentir, déclarant hautement qu'il renonce à l'étude, que la lecture l'a perdu, & qu'il ne veut plus qu'une plume pour signer sa rétractation.

¶ On apelle Petits-Maîtres une certaine volée de jeunes gens de la Cour qui prennent ascendant sur les autres, & prétendent maîtriser un chacun par leurs maniéres libres & hardies. L'origine en est fort ancienne. Elle vient (comme je le conjecture) des braves que les Rois & les Princes ont toûjours eu auprés de leurs personnes pour les servir dans les occasions périlleuses. Tels étoient anciennement les *Forts d'Israël*, & ceux que David entretenoit à sa Cour & dans ses Armées, & dont l'Histoire dit des merveilles. Ces Braves se sont soûtenus ou ont

dégénéré selon les inclinations des Princes qu'ils ont servi, & ausquels la complaisance les a obligez de se conformer. Ils se défigurérent tout-à-fait sous Roboam fils de Salomon, & petit fils de David. Ce furent ces gens-là, encore jeunes & sans expérience, qui donnérent un conseil fatal à ce Prince. Il eut la honte pour les avoir crû, de voir son Roïaume divisé, & dix Tribus enlevées à ses yeux par son concurrent & son ennemi.

Les Grecs ont eu des Braves qui leur servoient de bras droit dans les grandes occasions. Alexandre le Grand en avoit, qui partageoient avec lui ses fatigues & ses plaisirs. Les Romains en avoient aussi; mais l'usage s'en corrompit étrangement sous Neron, & ce fut à son école que se forma une nouvelle espéce de Petits-Maîtres, qui se signalérent par des extravagances & des folies. En France on n'a rien vû de semblable que depuis François I. & sous le régne de ses Enfans. Henry III. donna beaucoup de crédit aux Petits-Maîtres, & ce sont ceux que l'on apelloit les Mignons de cette Cour qui étoit trés-corrompuë. Le Duc de Guise apelloit le Roy de Navarre, son petit-Maître. Depuis on n'a point entendu parler

de Petit-Maîtres que sous le Cardinal de Richelieu, qui entretenoit à son service un certain nombre de gens déterminez qu'il emploïoit à l'exécution de ses desseins. Rochefort dont nous avons des Mémoires, étoit de ces gens-là. Feu M. le Prince de Condé avoit de ces Petits-Maîtres fort distinguez par leur bravoure. Ceux d'aujourd'hui, braves ou non, sont diseurs de bons mots, étourdis & emportez, qui jugent de tout à la volée, font changer les modes, & prétendent donner le prix & le mérite aux choses, & un nouveau goust aux plaisirs qu'ils corrompent. Ces Messieurs mériteroient bien quelques-uns de ces Sermons que les grands Prédicateurs de nôtre siécle, Moliere & Despreaux, ont fait à des gens qu'ils vouloient redresser.

Il y a en Espagne de jeunes Seigneurs apellez *Guaps*, qui ont raport à nos Petits-Maîtres. *Guap* en Espagnol veut dire *Brave*, *Galant*, *Fanfaron*.

Je puis vous assurer que la qualité de Petit-Maître tombe ici dans le mépris, à mesure qu'elle se communique dans la Ville à la simple bourgeoisie; & qu'on dit, les Petits-Maîtres des Tuilleries, les Petits-Maîtres de l'Isle de Nôtre-Dame,

&c. Les Clercs, les Pages & les Laquais y auront bien-tôt part.

¶ Les flâteurs de M. Fouquet, lorsqu'il étoit au plus haut point de sa fortune, disoient en faisant allusion à l'Ecureuil qu'il portoit dans l'écusson de ses Armes : *Non descendet :* Il monte & ne descendra point. On disoit autrefois à Paris de l'Agneau des Armoiries de M. le Chancelier Seguier, *Il est en beau champ pour paître.* J'ai oüi apliquer aux Lezards de M. le Tellier, ce que Salomon a dit de ces animaux en ces termes : *Ils sont les plus petits de tous ; & sont plus sages que les Sages mêmes : Ils marchent sur leurs mains & s'élévent, & se font une demeure dans la maison des Rois.*

¶ L'Abé de S. Martin, si renommé dans les *Menagiana* & les *Furetieriana*, & par toute la France, étoit Protonotaire Apostolique, Docteur de la Sapience à Rome, agregé à l'Université de Caën, & ancien Recteur de cette Université.

Comme Dom Guichote s'étoit fait une bréche à la tête à force de lire les Livres de Chevalerie, M. de S. Martin s'étoit renversé la cervelle à force de se contempler & s'admirer lui-même. Sa folie n'étoit pas une folie de petites maisons ; mais

une folie de grand Seigneur, qui lui fit manger plus de cinquante mille écus de son patrimoine en des festins, des libéralitez & des ouvrages publics. Aussi fit-il graver en lettres d'Or sur le frontispice de son Logis, ces paroles dignes de la grandeur & de la générosité Romaine : *Non Nobis, sed Reipublicæ nati sumus.*

Bien que cet admirable Abé ne fût qu'un Magot dans le corps & dans l'esprit (car il est des Magots & d'esprit & de corps) il croïoit que l'esprit tout pur, & la beauté en son essence, étoient son partage. Il n'avoit pas de moindres pensées de sa bravoure & de sa noblesse : Il étoit Noble comme son Pere, & brave comme son Neveu. *Mon Pere,* (disoit-il avec emphase) *étoit un Gentilhomme Marchand de S. Lo, qui avoit été trois fois Marquis à l'Amérique, où il trafiquoit avec honneur & profit, & j'ai eu la gloire d'avoir un Neveu dans le service, qui s'est battu deux fois en duel jusqu'au premier sang. C'est mon sang,* ajoûtoit-il ; *de quelque côté qu'il coule, il ne se dèmentira jamais ; que ce soit l'Oncle ou le Neveu qui le répande, il est toûjours répandu, & sort d'une même source.*

Certai-

Certainement l'intrépidité étoit naturelle à M. de S. Martin. Quand il tonnoit, il laissoit tonner, & dormoit tranquilement durant les plus grands orages. Un jour étant sur Mer, & se promenant le long des Côtes, un vent s'éleva qui obligea le Pêcheur de venir à bord; M. de S. Martin qui trouvoit cette retraite indigne de son courage, s'armant des paroles de César, cria de toutes ses forces aux oreilles de son Pilote: *Puer, quid times? San-Martinum vehis in periculis intrepidum.*

Les braves ne manquant jamais d'ennemis, M. de S. Martin pour se mettre à couvert de leurs insultes, s'étoit mis sous la protection de l'Ange S. Michel son Patron. Il en avoit fait planter la Statuë armée de pied en cap devant son Logis, le dedans étoit gardé par de doubles valets, c'est le terme dont il se servoit, comme on dit un double bidet, pour faire entendre que chacun de ses serviteurs en valoit deux, étans tous de grande stature, & qui lui coûtoient le double des autres à entretenir. Cela l'obligeoit à ne parler jamais de ses valets au singulier, mais au plurier; disant, mes laquais, mes cuisiniers, &c. quoiqu'il n'en eût qu'un de chaque espéce.

L'abondance régnoit chez M. de Saint Martin. Ses apartemens ornez de collifichets, ébloüiſſoient les yeux ; & la pouſſiére s'y faiſoit diſtinguer ſur un tas de meubles à l'antique, la plûpart eſtropiez de vieilleſſe. De trés-fines toilles d'araignées, s'étendoient par tout où la tapiſſerie & les tableaux manquoient. Les Armes de l'Abé y brilloient de tous côtez ; c'étoit trois Glands d'or en champ de Sinople avec cette Deviſe myſtérieuſe : *Virtuti debita merces.* Son Portrait fait d'aprés nature, & de la main d'un excellent Peintre, tenoit ſa place ſur le manteau enfumé d'une cheminée en hotte ; & dans une niche au deſſus de ſon cabinet, paroiſſoit le Buſte en marbre de ce digne Abé, dont la tête à demi formée, portoit gravé ſur le front ces paroles : *Imperfectum Opus.*

Mais il n'y avoit rien de comparable à ſon lit de brique bâti ſur un fourneau, qui donnoit à M. l'Abé le degré de chaleur néceſſaire pour lui échauffer l'imagination auſſi-bien que le corps, & l'entretenir dans ſes rêveries. Ses Valets, tous les ſoirs, l'enfournoient dans ce lit enchanté, comme un coq en pâte.

Sur la journée il ſe laiſſoit voir dans

un siége de repos, chaussé de six paires de bas, & coiffé de neuf calótes, la moutonne de fin crin de cheval pardessus. Dans les grandes Fêtes, & lorsqu'il lui plaisoit de régaler le Public de sa presence, il se faisoit promener par toute la Ville dans une chaise ouverte, & portée par des gens de ses livrées ; les Ecoliers & la Canaille criant à pleine tête, *vivat*, *vivat*.

Quoique dans cette allegresse publique, M. de S. Martin, comme la Grenoüille de la Fable, s'enflât extraordinairement : Néanmoins toute cette enflure de sa courte taille, se perdoit dans les plis & les replis d'une grande robe de Damas violet à ramages, dont il étoit revêtu. A peine son nez débordoit-il sur le colier de sa fourure de Docteur, qui surpassant le menton, mêloit ses poils à ceux de sa moustache, & lui cachoient la bouche. Ses yeux étoient offusquez, & ne brilloient qu'à la dérobée à l'ombre d'un grand bonnet de pluche, qui servoit de comble à ses calotes & à sa perruque.

Ceux qui l'avoient déja vû en cet équipage, l'admiroient tout de nouveau ; & ceux qui le voïoient pour la premiére fois, demeuroient tout émerveillez, ne sachant si ce qu'ils voïoient étoit un Monstre apor-

té des Indes, ou si c'étoit une illusion qui leur étoit faite par des Sorciers.

M. de S. Martin aussi ridicule au dedans qu'au dehors, se piquoit d'avoir dans la tête l'Encyclopedie des Sciences, & de savoir écrire en tout genre. Il avoüoit pourtant que son fort étoit la galanterie, selon les régles de la Dialectique, & la Médecine sans régle ni métode. Il fit imprimer à ses dépens (car il ne vouloit point être à charge au monde) ses Lettres choisies, un Traité fort enjoüé de Médecine curieuse, & quelques autres *concetti extravaganti*, qu'il répandoit gratuitement dans le Public. M. Dutot Ferrare Conseiller au Parlement de Normandie, qui se joüoit plaisamment de l'Abé de S. Martin, envoïa ici il y a quelques années, un gros Recuëil de Lettres de cet Abé à ses amis, & de leurs réponses à l'Abé, qui est la chose du monde la plus boufonne, & la plus capable de desopiler la rate des plus enfoncez Mélancoliques. Si jamais on met au jour ces Lettres, avec la vie & les paroles remarquables de l'Auteur, le Public en rira plus que de toutes les Turlupinades qui ont réjoüi le Parnasse depuis la création du monde savant, principalement si l'on y joint les Sen-

tences du Juge de Caën, renduës en faveur de l'Abé de S. Martin.

Michaëlis San-Martini Cadomensis Elogium.

Michaël San-Martinus Cadomensis,
Homo graphicus,
Omnibus simulacris emendatior.
Senex canus,
Exercitat vultus,
Qui
Videtur nescio quid magnum promittere.
Umbraticus Doctor, (*natus,*
Litteris Latinis, Græcis & Hebraïcis satis inqui-
Qui
Plus docet quàm scit.
Alter Democritus,
Qui
Omnium Herbarum succos expressit;
Et
Ne Lapidum Virgultorumque vis lateret, ætatem
Inter experimenta consumpsit:
Terquè
Helleboro animum detersit.
Ingentis Eloquentiæ Magister,
Cujus
Grandis oratio habet Majestatis suæ pondus.
Homo acutus;
Atque Urbanitatis vernula fons.
Lautissimus homo,
Suavis in convictu.
In cancro natus:
Multis pedibus stans; & in mari & in terra

Multa possidens.
Planè Fortunæ Filius, & Columen Patriæ.
Deliciarum Cadomensium omnium,
Inventor, Inceptor, Perfector. (*tor.*
Gloriæ appetens, & immortalitatis summus aucupa-

Sophos universi clamamus, & sublatis manibus ad Cœlum, juramus Platonem, Aristotelem, Hippocratem, Demostenem, Ciceronem, Michaëli San-Martino comparandos non fuisse.

¶ On fait dire à M. Ménage dans le second *Menagiana*, ces paroles, à l'occasion de M. de la Bruyere Auteur des Caractéres de ce Siécle : *Je m'étonne qu'on n'ait pas encore fait le Portrait de M. de la Bruyére, lui qui se fait une occupation de faire celui des autres.*

Si M. Ménage avoit lû avec quelqu'attention le Livre de M. de la Bruyere, il y auroit trouvé son Portrait si bien fait par lui-même, qu'il n'auroit pas souhaité de le voir peint de la main d'un autre. Tous ses caractéres (car il en a plus d'un) y sont parfaitement bien marquez, & nous le representent comme un personnage des plus extraordinaires de ce tems-ci.

Son principal caractére, c'est celui d'un

Gentilhomme à loüer, qui met enseigne à sa porte, & avertit le siécle present & les siécles à venir, de l'antiquité de sa Noblesse. Il le fait sur le ton de Dom Guichote, & d'une maniére tout-à-fait délicate & fine. *Je le déclare nettement* (dit-il) *afin que l'on s'y prépare, & que personne un jour n'en soit surpris : S'il arrive jamais que quelque Grand me trouve digne de ses soins ; si je fais enfin une belle fortune, il y a enfin un Geofroy de la Bruyere, que toutes les Chroniques rangent au nombre des plus grands Seigneurs de France, qui suivirent Godefroy de Boüillon à la Conquête de la Terre-Sainte : Voila alors de qui je descens en ligne directe.*

Ce seul caractére, qui n'a point d'exemple ailleurs, suffiroit pour nous faire connoître quel homme c'est que M. de la Bruyere : mais il est comme ces images qui se pliant en divers sens, font voir diverses figures l'une aprés l'autre sur un même fond. D'abord c'est une tête d'homme, aprés c'est la tête d'une femme, puis la tête d'un lion, & enfin une tête de mort ou une chimére.

Ce n'est pas assez pour M. de la Bruyere du caractére de Gentilhomme à loüer, il

lui faut encore celui de Mysantrope, qui est bien à la mode. Il se dépeint tel, lorsque parlant de l'*Opéra*, il dit par antousiasme : *Je ne sai comment l'Opéra, avec une Musique si parfaite & une dépense toute Roïale, a pû réüssir à m'ennuïer.*

Regardez un peu, combien il faut faire de dépense, & mettre de choses en œuvre, pour avoir l'avantage, je ne dis pas, de divertir (car l'entreprise ne seroit pas humaine) mais d'ennuïer M. de la Bruyere. Ne seroit-ce point pour faire batailler ce galant homme & l'endormir, que le Roy auroit dépensé des millions & des millions à bâtir Versailles & Marly ?

Dans un autre endroit, M. de la Bruyere changeant de personnage, se revêt de celui de Socrate; & se fait dire des injures honorables par des sots qu'il fait naître exprés. Il s'inquiéte, il s'agite, il supose qu'on lui fait de sanglans reproches, & personne ne pense à lui. En effet, qui jusqu'à present a dit que M. de la Bruyere comme de Socrate, qu'il est en délire, &c. M. de la Bruyere est M. de la Bruyere, comme un chat est un chat, & puis c'est tout : sage ou non, l'on ne s'en met pas en peine.

Avant cela M. de la Bruyere avoit pris

un caractére un peu moins fort & plus agréable. Ce n'est pas celui d'un fâcheux Socrate ni d'un Mysantrope qui ne s'acommode de rien ; mais c'est le caractére d'un Philosophe accessible. *O ! homme important* (s'écrie-t-il) *& chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez besoin de mes offices. Venez dans la solitude de mon cabinet, le Philosophe est accessible, je ne vous remettrai point à un autre jour : Vous me trouverez sur les Livres de Platon, qui traitent de la spiritualité de l'ame, & de sa distinction d'avec les corps, où la plume à la main pour calculer les distances de Saturne & de Jupiter, j'admire Dieu dans ses Ouvrages, & je cherche par la connoissance de la vérité à régler mon esprit & devenir meilleur. Entrez, toutes les portes sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuïer en m'attendant, passez jusqu'à moi sans me faire avertir : vous m'aportez quelque chose de plus précieux que l'or & l'argent, si c'est une occasion de vous obliger, &c.*

Rien n'est si beau que ce caractére : mais aussi faut-il avoüer, que sans suposer d'antichambre ni cabinet, on avoit une grande commodité pour s'introduire

soi-même auprés de M. de la Bruyere, avant qu'il eût un apartement à l'Hôtel de.... Il n'y avoit qu'une porte à ouvrir, & qu'une chambre proche du Ciel, séparée en deux par une legére tapisserie. Le vent, toûjours bon serviteur des Philosophes, courant au devant de ceux qui arrivoient & retournant avec le mouvement de la porte, levoit adroitement la tapisserie & laissoit voir le Philosophe, le visage riant & bien content d'avoir occasion de distiler dans l'esprit & le cœur des survenans, l'élixir de ses méditations.

M. de la Bruyere décrit parfaitement bien l'état auquel il étoit alors; c'est dans la page 448. de la neuviéme Edition de son Livre, où sous la figure d'un Auteur forcé, qui est encore un autre de ses caractéres, il se fait tirer à quatre pour continuer d'écrire, quoiqu'il en meure d'envie. *Qu'on ne me parle jamais* (dit-il) *d'encre, de papier, de plume, de stile, d'Imprimeur, d'Imprimerie : Qu'on ne se hazarde plus de me dire, vous écrivez si bien, Antistene, continuez d'écrire..... Je renonce à tout ce qui a été, qui est & qui sera Livre..... Suis-je mieux nourri & plus lourdement vêtu ? suis-je dans ma chambre à l'abri du Nort ? ai-je un*

Et de plumes aprés vingt ans entiers qu'on me debite dans la Place ? J'ai un grand nom, dites-vous, & beaucoup de gloire ? Dites que j'ai beaucoup de vent qui ne sert à rien ? Ai-je un grain de ce métail qui procure toutes choses ?

Il faut avoüer que M. de la Bruyere a beaucoup souffert de sa qualité d'Auteur ; & qu'il a été long-tems à étudier sur les bancs de Luxembourg & des Tuilleries, la Cour & la Ville. Mais à la fin son mérite illustré par les souffrances, a éclaté dans le monde ; les gens ont ouvert les yeux, la vertu a été reconnuë pour ce qu'elle est ; & M. de la Bruyere changeant de fortune, a aussi changé de caractére. Ce n'est plus un Auteur timide qui s'humilie dans sa disgrace : c'est un Auteur au dessus du vent, & qui s'aprochant du Soleil, morgue ceux qui l'ont morgué, & découvre leur honte par cette narration : *Tout le monde s'éléve contre un homme qui entre en réputation. A peine ceux qu'il croit ses amis, lui pardonnent-ils un mérite naissant, & une premiére vogue, qui semble l'associer à la gloire dont ils sont déja en possession : l'on ne se rend qu'à l'extrémité, & aprés que le Prince s'est déclaré par les récompenses.*

Tous alors se raprochent de lui ; & de ce jour-là seulement, il prend son rang d'homme de mérite ; C'est-à-dire sans figure, que l'Académie Françoise a été forcée à recevoir M. de la Bruyere, & qu'elle y a consenti ; le tems que M. Pellisson a prédit étant arrivé, que l'Académie, par une politique mal entenduë, ne voulant pas aller au devant des grands hommes, pour les faire entrer dans sa compagnie, se laisseroit entraîner par les brigues ; & donneroit malgré elle à la faveur, ce qu'elle ne vouloit pas accorder par son choix, à la capacité & au mérite.

Il n'est point de Philosophe plus humble en aparence, ni plus fier en effet, que M. de la Bruyere. Il monte sur ses grands chevaux ; & à mesure qu'il s'éléve, il parle avec plus de hardiesse & de confiance. *L'on peut* (dit-il) *refuser à mes Ecrits leur récompense ; on ne sauroit en diminuer la réputation : & si on le fait, qui m'empêchera de le mépriser ?* Personne, M. de la Bruyere : Car, qui au monde se choque de vos mépris, & redoute cette sentence ambiguë, *Si on ne goûte point ces Caractéres, je m'en étonne ? Si on les goûte, je m'en étonne de même ?*

Pour moi, je m'en tiens à ce dernier.

J'avouë pourtant en honnête homme, & en critique sincére, que le Livre de M. de la Bruyere, est d'un caractére à se faire lire. De tout tems ceux qui ont écrit contre les mœurs de leur siécle, ont trouvé des Lecteurs en grand nombre, & des Lecteurs favorables, à cause de l'inclination que la plûpart ont pour la satyre, & du plaisir que l'on sent de voir à découvert les défauts d'autrui, pendant qu'on se cache ses propres défauts à soi-même. Quoique l'Euphormion de Barclay ne touche les vices des Cours de l'Europe qu'en général & assez legérement, on a lû ce Livre avec avidité, & on le lit encore tous les jours. Il en est de même du *Giges*, du *Genius sæculi*, & des autres Livres semblables. Il ne faut donc pas s'étonner, si les Caractéres de M. de la Bruyere ont été si courus & imprimez jusqu'à neuf fois, puisqu'entrant dans le détail des vices de ce siécle, il caractérise toutes les personnes de la Cour & de la Ville, qui sont tachez de quelques-uns de ces vices. La curiosité la plus maligne y est réveillée, comme elle l'est à l'égard de tous les Libelles & les Ecrits qui suposent des clefs pour être entendus. La Ville a une démangeaison enragée de connoître

les vices de la Cour : la Cour de ſon côté jette volontiers les yeux, quoique de haut en bas, ſur les vices de la Ville pour en turlupiner ; & c'eſt une avidité inconcevable dans les Provinces, d'aprendre les nouvelles ſcandaleuſes de la Ville & de la Cour.

J'avouë encore, que ſi M. de la Bruyere avoit pris un bon ſtile, qu'il eût écrit avec pureté & fini davantage ſes portraits, qu'on ne pouroit ſans injuſtice, mépriſer ſon Livre. Sa maniére d'écrire (ſelon M. Ménage) eſt toute nouvelle ; mais pour cela, elle n'en eſt pas meilleure. Il eſt difficile d'introduire un nouveau ſtile dans les Langues, & d'y réüſſir, principalement quand ces Langues ſont montées à leur perfection, comme la nôtre l'eſt aujourd'hui. Seneque, Barclay, Juſte Lipſe, & les autres qui s'en ſont voulu mêler dans le Latin, n'ont point été aprouvez par les plus ſages Critiques ; & dans la Langue Françoiſe, Cirano de Bergerac, & le Traducteur de l'Homme de Cour de Gratien ſont inſuportables. M. de la Bruyere lui-même fait le procés à ces gens-là & le ſien propre, lorſqu'il dit dans ſes Caractéres page 134. *L'on voit des gens qui dégoûtent*

par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, & j'ose dire, par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots, qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche; & à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant, ni la raison ni l'usage, mais leur bizare génie. Voila M. de la Bruyere copié au miroir & d'aprés nature.

Il est vrai qu'avant cela, ce Monsieur avoit dit page 50. *Que l'on peut en une sorte d'Ecrits* (il entend parler des siens) *hasarder de certaines expressions, user de termes transposez, & qui peignent vivement; & plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.* M. de la Bruyere se chatoüille ici pour se faire rire. Certes il faut être bien bon, pour s'imaginer du plaisir où il n'y a que des duretez à essuïer: Car qu'y a-t-il de plus dur que la Langue Françoise, qui étant toute unie, suit exactement l'ordre naturel dans ses constructions, que de transposer ses termes, & de former de l'embaras où il n'y en doit point avoir? Nos Poëtes mêmes,

à qui les transpositions sont d'un grand secours dans la versification, les ont abandonnées, & ne s'en servent que dans la derniére extrêmité, & quand ils ne peuvent autrement former leurs Vers. C'est là une des graces de nôtre Langue de ne rien transposer ni dans la Prose ni dans la Poësie ; ce qui aïant été découvert au commencement de ce siécle par M. de Malherbe, & par le Président Ménard, se pratique de jour en jour par les plus grands Maîtres, avec encore plus d'exactitude qu'auparavant.

J'accorde que pour l'expression, il faut quelquefois hasarder, pour soûtenir des pensées fortes & sublimes : Mais quand on n'a rien que de commun à dire, & qu'on n'est pas capable de rien produire de fort relevé ; il est de la sagesse d'accommoder son stile à son foible génie, & de réduire ses expressions à la médiocrité de ses pensées.

J'ose même dire qu'un stile simple, sans être bas, conviendroit davantage, qu'un stile si relevé au sujet que traite M. de la Bruyere. Ce n'est pas dans les simples portraits que les habiles Peintres s'abandonnent à la vivacité de leur imagination. Ils choisissent leurs attitudes, & pensent seulement

ſeulement à bien colorier les perſonnes qu'ils repreſentent, & à les faire reſſembler. Ils réſervent les coups hardis, les emportemens & la fureur, pour ainſi dire, qui leur eſt commune avec les Poëtes pour les grands deſſeins & pour l'Hiſtoire.

Perſonne avant M. de la Bruyere (dit M. Ménage) *n'avoit trouvé la force & la juſteſſe d'expreſſion qui ſe rencontrent dans ſon Livre.* En vérité M. Ménage nous auroit fait plaiſir de nous marquer les endroits du Livre de M. de la Bruyere où cela ſe trouve : en récompenſe on lui montreroit au double où cela ne ſe trouve point. Mais c'eſt bien gratuitement & ſans y penſer, que M. Ménage vient nous dire, qu'avant M. de la Bruyere, perſonne n'a trouvé la force & la juſteſſe d'expreſſion qu'il s'imagine dans les Caractéres. Bien auparavant cet Auteur, deux célébres Ecrivains (ſans compter les autres) ont donné à leurs expreſſions toute la force qu'elles pouvoient ſouffrir en gardant la raiſon : ce ſont Meſſieurs Nicole & de S. Evremont ; mais quelle comparaiſon de M. de la Bruyere avec ces Meſſieurs ? Ceux-ci revêtent leurs penſées qui ſont nobles, d'expreſſions har-

dies ; mais toûjours justes, toûjours propres à leur sujet. Le sublime de leurs expressions est au niveau de leurs pensées. M. de la Bruyere qui n'a point de stile formé, écrivant au hasard, emploïe des expressions outrées en des choses trés-communes ; & quand il en veut dire de plus relevées, il les affoiblit par des expressions basses, & fait ramper le fort avec le foible. Il tend sans relâche à un sublime qu'il ne connoît pas, & qu'il met tantôt dans les choses, tantôt dans les paroles, sans jamais attraper le point d'unité, qui concilie les paroles avec les choses, en quoi consiste tout le secret & la finesse de cet art merveilleux.

M. Ménage ajoûte, que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six. C'est ordinairement tout le contraire ; M. de la Bruyere affectant d'entasser paroles sur paroles & pensées sur pensées sans nulle nécessité. En voici un exemple qui me tombe sous les yeux, c'est à la page 90. où il dit, que *la Pruderie est une imitation de la sagesse.* Cette pensée est si claire, qu'elle ne demande point d'être éclaircie par des comparaisons tirées de je ne sai où : Cependant voïons quels tours &

quels détours M. de la Bruyere prend pour nous faire comprendre ce qui n'a pas la moindre ombre de difficulté. *Un Comique* (dit-il) *outre sur la Scene ses Personnages : Un Poëte charge ses descriptions : Un Peintre fait d'aprés nature, force & exagére une passion, un contraste, des attitudes ; & celui qui copie, s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions, grossit ses figures, donne à toutes les piéces qui entrent dans l'ordonnance de son tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original : de même la Pruderie est une imitation de la sagesse.*

Outre que tout ce discours sent fort son galimatias : qui je vous prie, aprés cet exemple, peut dire de bonne foi (à moins que ce ne soit M. Ménage) que M. de la Bruyere dit en un mot, ce qu'un autre ne dit pas aussi parfaitement en six.

Mais ce qui est de beau chez M. de la Bruyere (continuë M. Ménage) *c'est que nonobstant la hardiesse de ses expressions, il n'y en a point de fausses, & qui ne rendent heureusement sa pensé.* Qu'on examine le texte qu'on vient de raporter ; & l'on verra quelle justesse il y a entre *un Comique qui outre ses Personnages ; un Poëte qui charge ses descriptions ; un Pein-*

tre qui fait d'aprés nature, force, exagére une passion, un contraste des attitudes; un copiste qui (s'il ne mesure au compas les grandeurs & les proportions) grossit ses figures, donne à toutes les piéces qui entrent dans l'ordonnance de son Tableau, plus de volume que n'en ont celles de l'original; & la pruderie, qui est une imitation de la sagesse. Tout de bon, s'il y a en cela de la justesse, il faut dire que c'est une justesse qui coûte au Lecteur beaucoup de peine à ajuster.

D'ailleurs dit-on en François, *un Peintre qui fait d'aprés nature*, pour dire, *qui peint d'aprés nature*? En langage de peinture, dit-on, *forcer une passion*, *un contraste, des attitudes*? Et le mot de *Volume* est-il bien emploïé où le place M. de la Bruyere? Un Geométre comme lui ne devoit pas s'y tromper. *Volume* se dit des choses qui se mesurent & se pésent: Et l'on dit fort bien qu'une Statuë d'or de cent marcs, n'est pas du même volume qu'une Statuë d'argent de même poids: Mais cela ne se peut dire des figures d'un Tableau, qui bien qu'elles se mesurent, ne se pésent point que chez M. de la Bruyere. De plus on ne dit point les piéces d'un Tableau; mais les figures d'un

Tableau, le mot de *Piéces* étant réservé pour le Blason, comme M. de la Bruyere le sait ou ne le sait pas.

Ce ne seroit jamais fait si l'on vouloit critiquer toutes ses expressions forcées, impropres & peu naturelles, qu'on veut faire passer pour des beautez & des rafinemens de langage. Est-ce parler naturellement & proprement, comme le souhaite M. de la Bruyere en plusieurs endroits de son Livre, de dire que *la véritable grandeur se laisse toucher & manier*? Cela en bon François, & selon la raison, ne se peut dire que des choses corporelles qui se manient & se touchent. Dit-on en bons termes, *jetter de la profondeur dans des Ecrits*? M. de la Bruyere le dit page 45. Mais le bon sens & l'usage ne le disent point. Dire, comme M. de la Bruyere page 173. en parlant des gens qui ne sauroient garder leur secret, *qu'on voit au travers de leur poitrine, qu'ils sont transparens:* N'est-ce pas là outrer ses expressions? Ne suffisoit-il pas d'avoir dit: *Ils ne remüent pas les lévres; & on les entend; on lit leur secret sur leur front & dans leurs yeux.*

Je doute fort (ajoûte M. Ménage) *que cette maniére d'écrire soit suivie.* Et

pourquoi non ? Combien de pauvres Peintres copient tous les jours de méchans originaux. Néanmoins j'accorde à M. Ménage, que jamais personne de bon goust n'imitera le méchant stile de M. de la Bruyere.

M. de la Bruyere est merveilleux (dit M. Ménage) *à attraper le ridicule des hommes & à le déveloper.* Il devoit dire plûtôt, à l'enveloper. Car M. de la Bruyere, à force de vouloir rendre les hommes ridicules, fait des sphinxs & des chiméres qui n'ont nulle vrai-semblance.

M. Ménage, tout entêté qu'il est de son M. de la Bruyere, est contraint de reconnoître que ses portraits sont un peu chargez. Il fait la petite bouche, & n'ose dire (comme il est vrai) que ses portraits sont trop chargez & si peu naturels, que la plûpart ne conviennent à personne.

Quand on peint de fantaisie, on peut charger ses portraits & s'abandonner à ses imaginations : mais quand on peint d'aprés nature, il faut copier la nature telle qu'elle est. Outre que M. de la Bruyere travaille plus en détrempe qu'à l'huîle ; qu'il n'entend pas les divers tons ni l'union des couleurs ; & que d'ordinaire ses Tableaux ne sont que croquez, il a

encore le malheur, ne ſachant pas deſſiner correctement, qu'il *ſtrapaſonne* ſes figures, & en fait des groteſques & des monſtres.

Mais (dit-on) c'eſt que M. de la Bruyere travaille de fantaiſie, qu'il n'a perſonne en vûë, & qu'il ne penſe qu'à repreſenter des Fantômes. Je réponds hardiment que cela n'eſt point vrai. Et quoique M. de la Bruyere ait nié le fait avec déteſtation, il ne peut en homme d'honneur deſavoüer le portrait qu'il a fait de Santeüil ſous le nom de *Theodas*. S'il reconnoît ce portrait pour être celui de Santeüil, comme il faut qu'il le reconnoiſſe, ou qu'il nous prenne pour des Gruës: Il ſera obligé d'en reconnoître encore plus d'une douzaine, & aprés ceux-là tous les autres qui ne ſe ſont pas rencontrez fortuitement au bout de ſon pinceau (comme il tâche de le faire croire) mais qu'il a peint de deſſein formé.

Ce qui eſt vrai (& c'eſt par-là qu'en bon Chrêtien il prétend eſquiver le menſonge); c'eſt que ſes portraits ne ſont pas entiérement d'aprés nature, y aïant mêlé ſes propres imaginations. Mais c'eſt en cela qu'il a grand tort: car comme il n'y a point d'homme qui n'ait deux côtez,

l'un bon & l'autre mauvais, il auroit moins offensé les gens de les faire voir tous entiers de ces deux côtez, que de ne prendre que le mauvais, & le charger encore d'un ridicule extraordinaire de vices empruntez.

Menalque, par exemple, a des absences d'esprit, qui lui font faire de fausses démarches : c'est un défaut, je l'avouë ; mais un défaut qui peut être effacé par les bonnes qualitez de Menalque. Cependant M. de la Bruyere, pour faire valoir ses Caractéres, charge Menalque de tout ce qu'on se peut imaginer de plus extravagant & de moins croïable. Les gens qui ne connoissent Menalque que selon les idées de ce Peintre qui se jouë, tiennent Menalque pour le Roy des petites Maisons. Ainsi le faux Menalque substitué dans l'esprit des gens au véritable Menalque, deshonore celui-ci, & laisse une tache honteuse dans sa Maison qui est illustre. Ce que je dis de Menalque, se peut dire de tous les autres qu'il a plû à M. de la Bruyere de barboüiller de ses vilaines couleurs.

M. de la Bruyere à l'entrée de son Livre page 5, prie le Lecteur, *de ne point perdre son titre de vûë, & de penser*

toûjours que ce soit les Caractéres des mœurs de ce siécle qu'il décrit. J'ai suivi avec exactitude cet avis de M. de la Bruyere : mais j'ai trouvé qu'à le suivre, on se trouve souvent dans des païs perdus ; & qu'il faudroit retrancher un tiers du Livre de M. de la Bruyere qui n'apartient point à son dessein. Au lieu d'augmenter cet Ouvrage, il devoit le reserrer, & s'en tenir aux Caractéres de ce siécle, sans extravaguer parmi cent choses qui ne distinguent point nôtre siécle des autres siécles; mais qui sont de tous les tems. En effet, ce qu'il dit de la mort, de la beauté, de l'agrément & de choses semblables, est tout-à-fait hors d'œuvre.

Souvent il fait le mystérieux où il n'y a point de mystére. Ainsi à la page 468. pour nous faire comprendre ce qui se comprend assez de soi-même, que *l'esprit de discernement est la chose du monde la plus rare*; il exagére & prononce d'un ton de Prophête cette belle Sentence : *Aprés l'esprit de discernement, ce qu'il y a au monde de plus rare, ce sont les diamans & les perles.* Les gens de Village admirent cet endroit, comme un de ces beaux tours que M. de la Bruyere fait donner à ses pensées : cependant ce n'est qu'un ren-

versement de pensée enchassée dans un pur *galimatias*. Car il n'est point vrai que les diamans & les perles soient des choses trés-rares, & si rares, qu'il n'y ait que l'esprit de discernement qui soit plus rare: ce qu'il faudroit suposer, pour soûtenir la pensée de M. de la Bruyere, & la rendre raisonnable. Les diamans & les perles à la vérité sont précieuses; mais pour rares, il y a mille choses en France & ailleurs plus rares que les perles & les diamans; & l'on trouveroit à Paris dix boisseaux de diamans & de perles, plûtôt que dix ou douze feüilles de papier de la Chine. Ainsi les perles & les diamans étant des choses assez communes, quoique de grand prix, il faut que M. de la Bruyere concluë, malgré qu'il en ait, à s'en tenir au bon sens, *que le discernement n'est pas la chose du monde la plus rare.*

M. de la Bruyere a le don de se contredire, & de ne s'entendre pas lui-même: Cela paroît dés l'entrée de son Livre à la page 11. Il parle en faveur de l'Antiquité, & étale cette pensée communément reçûë, que les Anciens ont tout dit; qu'on vient aujourd'hui trop tard pour dire des choses nouvelles. *Tout est dit* (s'écrie M. de la Bruyere) *& l'on vient*

trop tard depuis plus de ſept mille ans qu'il y a des hommes, & qui penſent ſur ce qui concerne les mœurs, le plus beau & le meilleur eſt enlevé; l'on ne fait que glaner aprés les Anciens. Tout eſt bon juſques-là : mais comme ſi M. de la Bruyere ſe repentoit de ſa propoſition, il joint aux Anciens, ce qui gâte tout, *les habiles d'entre les Modernes.* Car par là il égale les Modernes aux Anciens ; & fait voir, puiſqu'il y a des Modernes auſſi-bien que des Anciens, aprés leſquels on peut glaner, que les Anciens n'ont pas tout dit, ni enlevé tout ce qu'il y a de plus beau & de meilleur dans la Morale. Mais le fin de cette judicieuſe contradiction eſt, que M. de la Bruyere a voulu ſe précautionner contre les reproches qu'on auroit pû lui faire, de n'être pas un Auteur tout nouveau. C'eſt donc pour ſe faire honneur, qu'il introduit contre ſa maxime, des Modernes habiles, auſſi inventifs dans la Morale que les Anciens.

On lui céde cet avantage, & on pourroit bien montrer qu'il y a des maximes dans ſa Morale qui ſont de ſon invention : Mais il eſt tems de finir ; & ſi j'avois ſû que M. de la Bruyere étoit déja mort, quand je fis la Critique de ſon Livre,

que je suprime, je ne me serois pas donné la peine d'écrire: Car quel avantage y a-t-il de s'attaquer à un mort, qui ne pouvant répondre, ne sauroit éclaircir nos doutes, ni résoudre nos difficultez.

On voit par le Livre de M. de la Bruyere, que plusieurs l'ont averti de ses défauts; mais qu'il ne l'a pas trouvé bon. Il disoit d'un air dédaigneux quand on lui en parloit: *Si les beaux Esprits n'aprouvent pas mon Ouvrage; il me suffit qu'il soit aprouvé par les bons Esprits & les Gens de bon sens.*

Il seroit souhaitable qu'il nous eût dit, ce qu'il entendoit par beaux esprits: Car je mets en fait que les véritables beaux esprits sont de fort bons esprits; quoique les bons esprits & les gens de grand sens ne soient pas toûjours beaux esprits. Et c'est peut-être là un des Caractéres qui distingue plus le siécle present des autres siécles. Les plus beaux esprits que nous aïons eus depuis cent ans; comme Galilée en Italie, Grotius en Holande, Bacon & Digby en Angleterre, Décartes, Gassendi, & plusieurs autres en France, étoient tous de trés-bons esprits. La preuve s'en trouve dans leurs Ecrits, où le beau & le bon sont heureusement alliez.

ensemble. Il y a donc aparence que par beaux esprits, M. de la Bruyere entend les esprits superficiels.

Je n'ai garde de dire que ceux qui aprouvent le Livre de M. de la Bruyere, soient des esprits de cette trempe ; mais je peux bien assurer que ce sont, ou des gens qui lisent les Livres superficiellement & sans examen, ou que ce sont des personnes qui se trouvent dans l'obligation de loüer M. de la Bruyere.

Le P. Bouhours l'a élevé jusques aux nuës, le rengeant entre les Auteurs célébres qui ont fourni à son Recuëil de Pensées choisies. Cela s'est fait je croi autant par politique qu'autrement : Mais à tout prendre, je ne pense pas que jamais le P. Bouhours ait loüé absolument M. de la Bruyere, & sans restriction mentale. Il est trop habile Jésuite pour avoir fait ce coup-là purement & simplement. D'ailleurs si M. de la Bruyere est un excellent Ecrivain, il faut dire que toutes les régles du P. Bouhours sont fausses : ce que ce Pere ne croit pas ; ni moi non plus.

M. l'Abé Fleury (dit-on) a loüé M. de la Bruyere dans son discours d'entrée à l'Académie ; & l'a presque com-

paré aux bons Auteurs de l'Antiquité. J'ai un singulier respect pour M. l'Abé Fleury. C'est un excellent homme, & un Ecrivain aussi judicieux qu'il est docte: mais il m'est un peu suspect en ce lieu-ci. L'honnêteté dont il fait profession, l'a obligé de loüer avec quelqu'excés M. de la Bruyere, dont il prenoit la place à l'Académie; outre que cette illustre Assemblée exige de ses Candidats cet encens, comme une espéce de tribut qu'ils doivent à la mémoire des Prédécesseurs, qui leur ont fraïé le chemin à l'immortalité.

M. Ménage, comme nous l'avons vû, a donné un grand relief aux Caractéres de M. de la Bruyere; mais ce M. Ménage disoit bien des choses sans réflexion: Ses *Menagiana* le témoignent assez. Il loüe & blâme d'ordinaire, plûtôt ce semble, pour parler & ne pas demeurer court, que pour blâmer & loüer avec jugement, & la balance à la main.

On ajoûte, que Messieurs de l'Académie Françoise ont assez témoigné leur estime pour M. de la Bruyere & pour ses Ouvrages, en le recevant dans leur Corps. Si ces Messieurs l'avoient choisi, cela diroit quelque chose: Car bien que M. de la Bruyere dise dans son Discours à l'A-

cadémie, qu'il n'a *emploïé aucune médiation pour y être reçû que la singularité de son Livre*; comme il dit le contraire dans ses Caractéres, & qu'il avouë que c'a été par la faveur du Prince, qui s'étant déclaré, a fait déclarer les autres; je m'en tiens à cette parole, qui étant la premiére qui lui soit venuë à la pensée, doit être la meilleure selon ses régles.

M. de la Bruyere dit, que deux Libraires ont plaidé à qui imprimeroit son Discours à l'Académie; & qu'enfin Messieurs de l'Académie ont voulu, malgré les opositions, que cette piéce fût imprimée, comme toutes les autres de la même nature. Certainement Messieurs de l'Académie Françoise aïant reçû M. de la Bruyere, ont dû faire imprimer son Discours: car de le suprimer, c'auroit été se condamner eux-mêmes, & blâmer leur élection. Mais ce trait de prudence non plus que le debat des Libraires, ne donnent ni sel ni sauge à la piéce d'éloquence de M. de la Bruyere, qui est une piéce trés-insipide, aussi-bien que l'ennuïeuse Préface qui s'y trouve attachée. Tout ce que M. de la Bruyere y dit contre Theobalde, ne fait que confirmer le jugement de ce Critique, qui avoit dit à cœur ou-

vert en parlant du Discours de M. de la Bruyere : *Je viens d'entendre une grande vilaine Harangue de l'Auteur des Caractéres, qui m'a fait baailler vingt fois, & qui m'a ennuïé à la mort.*

Pour moi je ne suis point de ceux qui blâment M. de la Bruyere à tous égards ; ni de ceux aussi qui le loüent sans réserve. J'estime toutes les bonnes choses qu'il a tirées de nos bons Auteurs ; mais je n'estime pas la maniére dont il les a mises en œuvre. J'aurois mieux aimé qu'il nous les eût données tout bonnement comme il les a prises, que de les avoir obscurcies par son jargon, prétendant les faire passer pour des choses de son invention & d'une fonte nouvelle. Je loüe la bonne intention qu'il a euë de réformer les mœurs du siécle present, en découvrant leur ridicule ; mais je ne saurois aprouver, qu'il cherche ce ridicule dans sa propre imagination, plûtôt que dans nos mœurs mêmes ; & qu'outrant tout ce qu'il represente, il fasse des portraits de fantaisie, & non des portraits d'aprés nature, comme le sujet le demande. Je fais cas des régles de bien écrire, que M. de la Bruÿere debite dans ses Caractéres ; mais je ne puis souffrir qu'il viole ces régles qui sont du bon sens,

pour suivre le déréglement d'un génie capricieux ; & que par dessus tout, il veüille faire passer ce déréglement, pour un sublime, qui n'est connu ni goûté que des esprits les plus grands & les plus rares. En un mot, je louë le dessein de M. de la Bruyere, qui est hardi & trés-hardi, & dont le Public pouroit tirer quelqu'utilité : Mais je dis, sans façon, que ce dessein n'est pas exécuté de main de maître ; & que l'entrepreneur est bien au dessous de la grandeur de son entreprise.

Antisthenes bene vale.

ME'TODE
POUR LIRE
L'HISTOIRE.

CELUI qui prétend, Monsieur, vous aprendre toute l'Histoire dans le peu de tems que vous me marquez, n'a pas envie, je croi, de tenir tout ce qu'il vous promet. Cela surpasse ses forces, & celles de tous les Maîtres du monde : A peine toute la vie d'un homme, quoique trés-longue, y peut-elle suffire. J'avouë néanmoins qu'il y a des voïes abregées pour y parvenir, & que les métodes peuvent beaucoup servir. Mais pour ce qui est de la métode de Bodin, qu'on vous propose de lire d'abord, je suis persuadé par ma propre expérience, que cet Ouvrage est plus propre aux gens déja fort avancez dans la connoissance de l'Histoire, qu'aux personnes comme vous, qui n'ont pas encore commencé.

Bodin n'eſt pas le ſeul qui dans le dernier ſiécle s'eſt formé un ordre pour lire l'Hiſtoire utilement, d'autres encore plus habiles ont travaillé à digérer cet ordre, & à le rendre facile dans l'uſage. Comme nous n'avons guéres d'eſprit plus net, plus judicieux & plus éclairé en cette matiére que Sigonius, auſſi la métode qu'il nous a donnée au commencement de ſes Oeuvres, qu'on apelle Critiques, me ſemble la meilleure. Je trouve ſeulement qu'il entre-coupe trop les Auteurs, & renvoïe trop ſouvent de l'un à l'autre.

Sur cet ordre de Sigonius, je m'en ſuis preſcrit un autre plus ſimple, & ſi j'oſe dire, moins confus: Auſſi n'eſt-il pas ſi ample; mais il eſt ſuffiſant, en ce qu'il ne laiſſe aucun des bons Auteurs, & les propoſe à lire les uns aprés les autres, ne les entre-mêlant point, ſi ce n'eſt pour remplir des interruptions qu'on ne peut remplir autrement; ou bien pour donner des connoiſſances néceſſaires qui ne ſe trouvent point ailleurs.

J'ai ſeulement obſervé de commencer par ceux qui conduiſent leur narration moins avant, de les lire tous entiers, & de venir enfin aux autres qui les ſuivent

immédiatement ; parce que le dernier vous remet à l'esprit, ce que vous avez lû dans le premier, & il vous aprend des choses nouvelles qui vous sont confirmées par celui que vous prenez aprés lui. Ainsi dans l'Histoire Grecque, vous vous rafraîchirez la mémoire de ce que vous aurez déja lû, quand aprés Hérodote, Thucydide & les sept Livres de l'Histoire Grecque de Xenophon, vous reprendrez les dix derniers Livres de Diodore, qui répéte la plûpart des choses que ces trois premiers ont dites, & pousse encore son Histoire jusques bien avant dans celle des successeurs d'Alexandre & de l'Empire Romain.

Vous le ferez même avec bien plus de soulagement & de plaisir, à mon avis, que si incontinent aprés avoir lû dans Herodote la Descente de Xerxes, vous alliez prendre la même narration dans Diodore; & l'aïant finie, vous recouriez à la Guerre du Peloponese dans Thucidyde, puis la reveniez voir dans Diodore, pour le quitter derechef & retourner à Xenophon, & de Xenophon à Diodore, pour rejoindre ce qu'il a écrit depuis la Bataille de Mantinée.

Je tiens que nôtre mémoire ne se con-

firme pas si bien en lisant une même chose coup sur coup, dans deux ou trois Auteurs, comme si aprés l'avoir lûë dans l'un, vous y continuez la lecture d'autres événemens, & que vous veniez ensuite à reprendre les premiers dans un nouvel Auteur, aprés un notable intervale. Il faut pourtant excepter Plutarque, lequel vous ne devez pas lire tout d'une suite; mais prendre les Vies des Hommes Illustres qu'il a écrites, selon que vous verrez que ces Personnages font partie de l'Histoire que vous allez lire, ou que vous avez déja lûë.

Il y a encore quelques piéces singuliéres qui doivent être enchassées en vôtre lecture, selon que vous le jugerez plus à propos; & il semble qu'Appian ait eu dessein que l'on se servît en cette façon de ce qu'il nous a laissé.

J'ai fait cette digression, pour rendre raison en quelque maniére de l'ordre que je me suis prescrit à moi-même, & que je vous propose pour vôtre instruction; à quoi j'ajoûterai, qu'avant d'en venir aux Auteurs qui traitent les choses tout au long, il est nécessaire de prendre un abregé de l'Histoire jusqu'à un certain période, puis lire tous vos Auteurs particu-

liers, jusqu'à ce qu'ils vous y aïent conduit : & quand vous y serez parvenu, vous reprendrez le même abregé, ou un autre, qui vous récapitulera tout ce que vous aurez lû dans les Auteurs particuliers.

Mais comme il est impossible que vous tiriez du plaisir de l'Histoire, ni même que vous l'entendiez, si vous ignorez le tems & les lieux où le tout s'est passé, ne vous y apliquez point sans la connoissance de la Géographie & de la Chronologie. Pour celle-ci, vous en aprendrez assez dans le *Rationarium Temporum* du Pere Petau, & dans la Chronologie qui est à la fin du second volume de son Ouvrage *de Doctrina Temporum*. J'estime d'autant plus ce Livre, que sa Chronologie est la plus sûre & la plus nette que j'aïe encore vûë ; & qu'il se trouve dans ce même volume plusieurs Questions de Chronologie aussi agréables qu'elles sont utiles. Le *Rationarium* seul pouroit suffire ; mais la Chronologie vous donnera les choses plus exactement rangées.

Quant à la Géographie, l'introduction de Cluverius, avec les Tables de Ptolomée & de Bertius, vous peuvent donner autant de connoissance qu'il en faut. Ce-

pendant je vous conſeillerois de commencer cette étude par Strabon, qui eſt un excellent Auteur, ſi vous n'aimez mieux en remettre la lecture aprés celle de l'Hiſtoire ; parce que Strabon raporte tant de particularitez, qu'il paroît ſouvent ennuïeux à ceux qui n'ont pas la connoiſſance de l'Hiſtoire générale.

Encore ce mot d'avis pour la Chronologie. En cette ſcience, on apelle Epoque, un événement remarquable, d'où l'on commence à compter les années dont on ſe ſert pour régler la datte des tems. Ainſi l'Epoque des ans de Jeſus-Chriſt, eſt ſa Nativité, & nous diſons qu'à preſent nous courons l'année 1698. de Jeſus-Chriſt.

Or dans toute la ſuite des tems juſqu'à nous, il y a quatre Epoques principales. La premiére eſt celle de la Période Julienne, inventée par Scaliger, avec une utilité ſi évidente, qu'elle a été aprouvée par le P. Petau, qui d'ailleurs a tant écrit contre lui. La ſeconde eſt celle des Olympiades deſtinées particuliérement à l'uſage de l'Hiſtoire Grecque, & à la ſuputation de ſes années. La troiſiéme Epoque ſe prend de la fondation de Rome, de laquelle ſe ſont principalement

servis les Romains : Et la quatriéme, la Nativité de Jesus-Christ, propre aux Chrétiens.

Vous serez sans doute étonné de voir, que je ne m'arrête point à l'Epoque de la Création du Monde ; mais vous le devez être encore davantage, quand vous saurez que le commencement de la Periode Julienne se prend 730. ans avant la Création du Monde. Je m'expliquerai une autrefois plus au long sur ce Paradoxe ; cependant voïez ce qu'en dit le P. Petau dans le huitiéme Chapitre du septiéme Livre, & dans le premier du neuviéme *de Doctrina Temporum*.

Quant aux Olympiades, & à la Fondation de Rome, il n'y a que vingt-deux ans de l'un à l'autre : Car les Olympiades furent instituées en l'an 3938. & Rome fut bâtie en 3960. de la même période.

Outre ces quatre Epoques générales, vous en trouverez encore de particuliéres dans chaque Etat & chaque Nation, que vous pourez remarquer de vous-même.

Pour vous conduire donc sans confusion, & vous affermir la mémoire dans l'ordre des tems ; voici à peu prés comment vous devez vous y comporter.

Quand vous lirez un Auteur, vous aurez

rez ſoin de vous informer de tout ce qui ſe peut ſavoir de ſa vie & de ſa condition ; & vous marquerez ſur vôtre journal le tems auquel il a vécu. Enſuite, quand vous ſerez entré dans ſa narration, voïez quelles actions il raconte, & en quel tems elles ſont arrivées. Si c'eſt avant les Olympiades, marquez au haut de la page l'année de la Periode Julienne, ſous laquelle le P. Petau aura rangé ce que vous lirez, & marquez-le de cette façon, *Periode Julienne* 3500.. ou un autre nombre : Si c'eſt depuis les Olympiades, vous y ajoûterez les années des Olympiades: Et ſi c'eſt depuis la Nativité de Jeſus-Chriſt, vous y ajoûterez encore l'année de Jeſus-Chriſt. Le Pere Petau a continué le nombre des Olympiades juſqu'à la fin de ſa Chronologie ; mais je ne voudrois pas m'en ſervir paſſé la naiſſance de Jeſus-Chriſt. Je ne me ſervirois pas non plus de celle de la Fondation de Rome, aprés la ruine d'Auguſtule par Odoacre ; car c'eſt-là que ſe termine la durée de l'Empire Romain ; & depuis ce tems-là, vous ne devez plus vous arrêter à d'autres Epoques générales, qu'à celle de la Periode Julienne, & à celle de Jeſus-Chriſt.

Tout cela poſé pour la Chronologie, il

reſte ſeulement à vous avertir que vous ne devez prendre pour guide qu'un ſeul Auteur, & que celui-là doit être le Pere Petau. Que ſi vous trouvez dans vôtre lecture quelque choſe qu'il n'ait pas remarqué, vous pourez avoir recours à la Bibliotéque Hiſtoriale de Nicolas Vignier, qui contient bien des particulieritez : mais raportez tant que vous pourez le tout aux années du Pere Petau.

Aprés ces préparatifs, je diviſe toute l'Hiſtoire en trois, la Sainte, la Grecque & la Romaine. Et pour vous donner une idée générale de toute l'Hiſtoire, je vous conſeille de prendre l'Epitome de Turſelin ; ou ce qui me ſemble le meilleur, le *Rationarium* du P. Petau. Vous y lirez juſqu'à la Fondation de Rome ; & quand vous y ſerez parvenu, vous viendrez au particulier de l'Hiſtoire Sainte compriſe dans la Bible, & dans les Antiquitez Judaïques de Joſephe & d'Egeſipus. Mais avant que de venir à ces Livres, liſez ce que Sigonius a écrit *de Republicâ Hebræorum* ; & commençant la Bible, aïez ſous les yeux la Deſcription de la Terre-Sainte par Adrichomius, donnée au Public par le Pere Gaut.

Outre les Epoques générales dont je

vous ai déja parlé, vous pouvez encore vous servir de celles qui sont particuliéres à l'Histoire Sainte ; Savoir, de la Création du Monde, de la sortie d'Egypte, de la Fondation du Temple, de la captivité en Babylone, & des années qui précédent la naissance de Jesus-Christ. Vous vous servirez de toutes ces Epoques particuliéres, ou vous prendrez seulement celles qu'il vous plaira ; & même quand vous ferez dans l'Histoire des Rois, vous y pourez ajoûter les années du régne de chacun & celles de son âge.

Aprés l'Histoire Sainte, suit la Grecque. La préparation que je vous conseille d'y aporter, c'est de mettre devant vous la Carte de la Gréce de Nicolas Samson. Vous lirez dessus la Description qu'en a faite *Ubbo Emmius*, & celle de Pausanias. Vous passerez de-là au Traité du même *Ubbo* touchant les principales Républiques de Gréce. Vous verrez pareillement ce qu'a fait Sigonius de celles d'Athenes & de Lacedemone, avec ce qu'il y a joint des tems de ces deux Peuples.

Ensuite, vous prendrez les cinq premiers Livres de Diodore de Sicile ; & quand vous en aurez fini la lecture, vous aurez recours à la Vie de Thesée dans

Plutarque. Au commencement de cette vie, vous marquerez sa naissance qui fut en l'an 3455. de la Periode Julienne. Cet exemple vous servira pour réduire toutes les choses selon leurs années, jugeant des inconnuës par celles dont vous aurez connoissance; & vous suivrez cette Vie de page en page, marquant les années de la periode & celle de l'âge de Thesée, selon que les choses dont il est parlé le requerront. Ainsi quand vous viendrez à l'endroit où il est dit que Thesée envoïa en Créte, & défit le Minotaure, vous mettrez au haut de la page *Period. Jul.* 3483. *ætat. Thes.* 28. L'année suivante Thesée parvint à la Couronne, & là vous ajoûterez l'année de son Régne.

Aprés la Vie de Thesée, lisez celle de Lycurgue, ensuite celle de Solon, puis l'Histoire d'Herodote; & quand vous serez à la fin de son sixiéme Livre, vous lirez les Vies de Miltiades, de Themistocles, d'Aristides, de Pausanias & de Cimon dans Æmilius Probus; & les Vies des mêmes Themistocles, Aristides & Cimon dans Plutarque.

Cela fait, continuez Herodote; & aprés l'avoir achevé, lisez Thucydide: mais n'entreprenez point sa lecture que

vous n'aïez lû la Vie de Pericles dans Plutarque. Ensuite de Thucydide, voïez dans Æmilius Probus les Vies d'Alcibiade, de Thrasibule, de Conon, d'Iphicrates, de Cabrias, de Thimothée, d'Agesilas, de Pelopidas & d'Epaminondas. Relisez encore les Vies d'Alcibiade, d'Agesilas, de Pelopidas & d'Epaminondas dans Plutarque; & de-là venez aux sept Livres de l'Histoire Grecque de Xenophon. Aprés passez aux six Livres de la Guerre du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxes dans le même Xenophon. Lisez aussi la Vie de Datames dans Probus, celles d'Artaxerxes, de Dion, de Timoleon, de Demostene & d'Alexandre dans Plutarque; & aprés celles-ci, voïez l'Histoire de Quinte-Curce & celle d'Arrian, à quoi vous joindrez la Vie de Phocion & celle d'Eumenes dans Plutarque. Vous recommencerez ensuite l'onziéme Livre de Diodore, & continuërez jusqu'à la fin du vingtiéme. Puis vous verrez dans Plutarque les Vies de Demetrius, Pyrrhus, Agis, Cleomene, Aratus & Philopæmen, à qui l'on donne l'honneur d'avoir été le dernier des Grecs, avec lequel finit aussi l'Histoire Grecque; parce desllors elle se confond avec celle des Ro-

mains, qui commencérent à se rendre maîtres de la Gréce.

Que si vous desirez recapituler toute l'Histoire Grecque (comme il est bien juste) voïez ce qu'en a recueïlli *Ubbo Emmius*, depuis les premiers commencemens jusqu'à la Bataille de Mantinée.

Aprés l'Histoire Grecque, suit la Romaine, dans laquelle vous trouverez encore beaucoup de ce que vous aurez vû dans les derniers tems de l'Histoire Grecque.

La premiére disposition que vous y devez aporter, est de prendre les Cartes de l'Empire Romain de Nicolas Samson, afin que vous aïez le plaisir de voir, comment les Romains sont parvenus à une si merveilleuse grandeur. J'y voudrois joindre aussi les Paralelles du Pere Briet, qui vous feront entendre l'ancienne Géographie par la nouvelle, & la nouvelle par l'ancienne.

Avec ce discours, lisez Justin d'un bout à l'autre. Il vous remettra la suite de l'Histoire Universelle ; & vous y verrez la jonction de la Romaine à la Grecque. Ensuite reprenez l'Epitome de Turselin où vous l'avez laissé, c'est-à-dire, à la Fondation de Rome ; & continuez cette

lecture jusqu'au changement de la République en Monarchie.

Aprés cet Epitome, lisez les Vies des Romains & de Numa dans Plutarque. Puis les Fastes des Romains commentez par Sigonius, qui vous serviront beaucoup à régler vôtre Chronologie; non pas en les lisant tout d'un coup, mais à mesure que vous avancerez dans les tems.

Vous viendrez ensuite aux onze Livres de Denis d'Halicarnasse, à la fin duquel il y a quelques fragmens que vous raporterez en leur lieu, quand vous le trouverez dans les autres Historiens. Il y a aussi à la fin de cet Auteur quelques additions servant à l'Histoire Romaine, & une Chronologie particuliére, faite par *Glareanus*; mais il la faut encore raporter pour les années à celle du P. Petau.

Aprés Denis d'Halicarnasse, Historien à la vérité ennuïeux, mais nécessaire, à cause de l'exactitude avec laquelle il a écrit les premiers commencemens de Rome, vient Tite-Live, la meilleure de tous les Historiens pour la beauté du stile, & la singularité des raisonnemens. Lisez-en le premier Livre, puis les Vies de Publicola & de Coriolan dans Plutarque.

Et à la fin du sixiéme Livre de Tite-Live, vous lirez la Vie de Camille.

La seconde Décade de cet excellent Auteur ne se trouvant plus, vous supléerez à cette perte, par l'Epitome qui nous reste, & par la lecture de la Vie de Pyrrhus ; aprés laquelle, lisez les cinq Livres que nous avons de Polybe ; & quand vous serez au commencement du second, où vous verrez la mort d'Amilcar, lisez sa Vie & celle d'Annibal dans Æmilius Probus.

Mais avant que de laisser Polybe, il faut vous avertir, qu'outre les cinq Livres qui restent entiers de lui, nous en avons encore de trés-considérables fragmens, que vous devez essaïer de raporter en leur lieu, soit dans Tite-Live, soit dans Appian ; & vous vous exercerez ainsi trés-utilement dans la science de l'Histoire.

Aprés avoir lû Polybe, viennent les Vies de Marcellus & de Fabius Maximus dans Plutarque ; & si vous m'en croïez, vous y joindrez encore celles d'Agis, de Cleomenes & d'Aratus, puisqu'il est assez souvent parlé des affaires de la Gréce dans les derniers Livres de Polybe. De-là vous reprendrez le vingt-uniéme Livre

Livre de Tite-Live, & les autres jusqu'à la fin du trente-neuviéme: Puis doit suivre la Vie de Titus Flaminius dans Plutarque, avec laquelle & précédemment, il n'y auroit point de danger de repasser encore une fois celle de Philopæmon, & reprendre le quarantiéme de Tite-Live, qui est ce que nous avons d'entier.

Continuez l'Epitome du quarante-sixiéme, puis lisez la Vie de Paul Æmile dans Plutarque. Et si vous voulez savoir une particularité assez notable de la misérable fin de Persée, dernier Roy de Macedoine, vous la trouverez dans la premiére & seconde Eclogue de Diodore Sicilien, qui sont un fragment du cinquantiéme Livre de son Histoire: ensuite duquel sont plusieurs autres fragmens, que vous devez raporter chacun au lieu & au tems qu'ils doivent être, comme vous le jugerez en lisant les Auteurs.

Continuez les Epitomes jusqu'à ceux du quarante-neuviéme Livre, puis lisez la Vie de Marcus Cato dans Plutarque. Reprenez aprés les mêmes Epitomes; & à la fin du cinquante-uniéme, où vous trouverez la consommation de l'Empire de Carthage, joignez-y ce qu'Appian a écrit des Guerres Puniques. Et parce que

la derniére de ces Guerres fut l'ouvrage du jeune Scipion, pour aprendre une singularité trés-considérable de ce Heros, voïez un grand fragment de Polybe dans les *Excerpta* que nous a donné Henry Valois.

Reprenez les Epitomes jusqu'au soixantiéme, qui est le dernier endroit où je vois qu'il soit parlé des mouvemens de Syrie; & à mon avis, le vrai lieu d'en récapituler toute la suite; ce que vous ferez en lisant Appian de la Guerre Syriaque, aprés quoi vous reviendrez aux Epitomes, & les lirez jusqu'au dernier.

Vous verrez ensuite la Guerre contre Jugurtha dans Saluste; les Vies de Caïus Marius, de Sylla & de Sertorius dans Plutarque. Et aprés celles-ci, le Livre des Guerres d'Espagne dans Appian, & la Vie de Luculle dans Plutarque.

Joignez-y les Guerres Mithridatiques dans Appian, la Vie de Marcus Crassus dans Plutarque, les Commentaires de César des Guerres des Gaules, les Vies de Pompée & de Caton d'Utique, les Commentaires de César de la Guerre Civile, & les Livres, soit d'Hirtius ou d'Oppius des Guerres d'Alexandrie, d'Afrique & d'Espagne; & enfin les Epîtres

Familiéres & *ad Atticum* de Ciceron; obſervant de remettre les dattes à toutes celles que vous pourez.

Les Commentaires de Paul Manuce ſur les Familiéres vous ſerviront beaucoup; & pour celles *ad Atticum*, il n'y a point de meilleure impreſſion que celle de Boſius inoctavo. Ces Epîtres vous aprendront beaucoup de particularitez de l'Hiſtoire, & principalement celles *ad Atticum*, vous inſtruiront de la Guerre Civile & des ſentimens qu'en avoit Ciceron; & pour connoître quel perſonnage étoit Atticus, l'aimer & admirer, liſez ſa Vie dans Æmilius Probus.

De-là paſſer aux Philippiques de Ciceron. Voïez ſa Vie & celle de Brutus dans Plutarque; joignez-y Appian des Guerres Civiles, & la Vie de Marc-Antoine dans Plutarque, par la défaite & la mort duquel s'établit la Monarchie de l'Empire Romain. Et parce qu'une de ſes derniéres entrepriſes fut la Guerre des Parthes, voïez ce qu'a écrit Appian des Guerres des Romains avec ces Peuples.

Je ne vous ai point encore parlé de Florus, parce que je l'ai conſidéré comme un Sophiſte, qui s'eſt plû à faire des pointes, plûtôt qu'à nous donner des particu-

laritez de l'Hiſtoire. Néanmoins comme ni ſon ſtile ni ſes penſées ne ſont point deſagréables, & qu'il finit juſtement au commencement d'Auguſte, il me ſemble que c'eſt ici ſa vraïe place. L'aïant donc lû, vous commencerez l'Hiſtoire de la Monarchie par les Vies des douze premiers Céſars dans Suetone, pour connoître leurs perſonnes & leur vie domeſtique; puis vous viendrez à Velleius Paterculus, qui eſt un admirable abregé de l'Hiſtoire, depuis les premiers tems du monde juſqu'à la ſeiziéme année de Tibere. Aprés Velleius, vous lirez les Annales de Tacite; & parce qu'elles finiſſent à Néron, aux derniéres années duquel commença la Guerre contre les Juifs par Veſpaſien, liſez cette Guerre dans Joſephe, ſi vous n'aimez mieux la joindre à ſes Antiquitez Judaïques, afin de voir tout de ſuite ce qui concerne ce peuple-là. Quoiqu'il en ſoit, vous paſſerez des Annales de Tacite à ſon Hiſtoire, à laquelle vous joindrez les Vies de Galba & d'Oton dans Plutarque.

Cette lecture finie, venez à celle de Dion, lequel commençant aux derniers tems de la République, nous méne encore plus de deux cens ans dans la Monar-

chie. Mais auparavant Dion, voïez d'un bout à l'autre son Abbréviateur Xiphilin. Aprés Dion vient Herodien, qui comprend dans son Histoire une partie des tems dont Dion a écrit, & marque non seulement le changement de l'Etat de Rome, mais encore l'établissement de la Monarchie, & les commencemens de la corruption de ce grand Empire. Le reste des Historiens n'est plus qu'une barbarie, à la vérité nécessaire, mais peu délectable. Je ne vous en dirai rien, parce que je n'ai lû de tous ces Auteurs qu'Eutrope & Zozime, qui méritent qu'on les considére plus que les autres : car outre que ce sont des Abregez qui servent à remettre devant les yeux ce qui est épars dans les Historiens, le premier va jusqu'à Jovian, & l'autre jusqu'à Honorius, depuis lesquels l'Empire Romain commença à se précipiter à sa ruine, par l'invasion des Gots & des Vandales.

Vous avez encore beaucoup d'autres Livres qui servent à l'intelligence de cette Histoire, comme les Commentaires de la République Romaine par Lazius, les Antiquitez de Rosinus, quelques Traitez de Lipse au deuxiéme volume de ses œuvres *infolio*, les Opuscules de César Bou-

langer, les onze Livres que Sigonius nous a laissez *de Jure Civium Romanorum, Italiæ Provinciarum, ac Romanæ Jurisprudentiæ Judiciis*; & sur tout la Notice de l'Empire avec les Remarques de Pancirole.

J'ai vû un Livre intitulé, *Stemmata Gentilium & Familiarum*, fait par *Ricardus Streinnius*, fort utile & agréable, pour connoître plus particuliérement les personnages que nous trouvons en l'Histoire. *Ubbo Emmius* a fait le même moins amplement, mais avec plus de certitude que l'autre, & pour les Familles de Rome, & pour les autres Illustres, tant anciennes que modernes. Ces Tables Généalogiques d'*Emmius* sont imprimées à la fin de sa Chronologie. Que si vous desirez avoir une instruction à laquelle il ne manque rien de ce qui regarde la connoissance de toutes sortes d'Histoires & d'Historiens, avec quel ordre & quelle précaution il les faut lire, voïez le seiziéme Livre de la Bibliotéque de Possevin; les choses y sont traitées si amplement, qu'il y a plus à retrancher qu'à ajoûter, cet Auteur s'étouffant plus par l'abondance, qu'il ne languit par la disette.

REFLEXIONS.

Sur six Loix fondamentales de l'Académie degl'Intronati *de Sienne.*

MOnsieur Pellisson dans l'Histoire de l'Académie Françoise, témoigne qu'il avoit lû autrefois avec plaisir, que l'Académie *degl'Intronati* de Sienne, se contenta d'établir en sa naissance six Loix fondamentales fort courtes.

I. Orare. I. Prier.
II. Studere. II. Etudier.
III. Gaudere. III. Se réjoüir.
IV. Neminem lædere. IV. N'offenser personne.
V. Non temerè credere. V. Ne pas croire legérement.
VI. De mundo non curare. VI. Laisser dire le monde.

I.

Orare, Prier : ce n'est pas à dire psalmodier comme des Chanoines, ou

faire Oraison comme des *Camaldoli*; mais contempler les choses supérieures, & consulter dans le fonds de nôtre esprit, la Sagesse éternelle qui y préside & nous éclaire.

Les Païens même ont bien conçû qu'il y avoit un Dieu, qu'il faloit soliciter par des priéres, afin d'être assisté d'un certain génie qui fait concevoir les grands desseins, donne la forme aux pensées, l'ornement & la grace au discours. Aussi Homere, le plus excellent des Poëtes profanes, & grand imitateur du stile de Moïse, se tourne vers Dieu, & l'invoque dés l'entrée de son Poëme: ce qui a servi depuis, & sert encore aujourd'hui de modéle aux Poëtes héroïques.

Platon qui s'étoit formé sur Homere, tenoit les yeux de l'esprit attachez sur la Divinité, la solicitoit par la méditation & la priére de répandre sur lui les lumiéres, qui l'ont fait apeller le Divin Platon. Les Stoïciens, qui s'apuïoient si fort en toutes choses sur leurs propres forces, se tournoient néanmoins vers Dieu; persuadez que c'est par la contemplation de la Divinité qu'on parvient à la perfection de la Philosophie. Seneque croïoit que c'étoit par nôtre propre vertu que nous nous

élevions à Dieu : mais il croïoit aussi que Dieu nous tendoit la main pour nous élever à lui, & qu'enfin nous ne pouvions pas être bons, sans l'assistance & la presence de Dieu. *Non sunt Dii fastidiosi, non invidi : admittunt & ascendentibus manum porrigunt. Miraris hominem ad Deos ire? Deus ad homines venit. Nulla sine Deo mens bona est.*

C'est toute autre chose dans l'Eglise qui est l'Ecole de la vérité & de la lumiére, que dans le Paganisme où ne régnent que le mensonge & les ténébres. Tous nos Philosophes Chrêtiens se sont attachez à la Divinité par la priére & par la contemplation ; & comme l'a dit un d'entr'eux, *Il n'est pas plus vrai que les enfans tirent leur subsistance du sein de leurs meres, qu'il est vrai que les contemplatifs tirent leur subsistance spirituelle du sein de Dieu.*

Cette vérité a paru dans tous les siécles; mais jamais personne ne l'a renduë plus sensible que le Philosophe moderne, qui a fait voir dans la recherche de la vérité, *Que nous ne sommes point nôtre lumiére à nous-mêmes ; que les corps qui nous environnent ne peuvent nous éclairer ; que les intelligences mêmes, ne contenant point*

dans leur être la raiſon qui les rend ſages, ne peuvent communiquer cette raiſon à nôtre eſprit : que la Sageſſe Eternelle eſt la ſeule lumiére des Anges & des Hommes, & la ſeule raiſon univerſelle des eſprits : Ce qui établit invinciblement la néceſſité de la contemplation & de la priére.

II.

L'exercice ordinaire *degl'Intronati*, c'eſt l'Etude ; & avec raiſon, puiſqu'ils font profeſſion de ſcience & d'érudition. La contemplation ſeule ne ſuffit pas pour être ſavant. Il y a des choſes qui ne s'aprennent qu'à force d'étude, comme ſont les Langues, les principes des Sciences, les Loix & l'Hiſtoire.

L'étude doit être attentive & aſſiduë. Il y a toûjours quelque choſe à reprendre tandis que nous ſommes au monde ; & c'eſt par l'attention de l'eſprit que nous aprenons les choſes, & qu'elles s'impriment dans la mémoire. L'exercice conſerve ce que nous ſavons déja, & nous diſpoſe à aprendre avec plus de facilité des choſes nouvelles.

Un homme de Lettres doit être fort univerſel, & ne doit point mettre d'enſeigne à ſa porte. *Les vrais honnêtes gens*

ne veulent point d'enseigne. Ils ne sont point apellez Poëtes ni Géométres. On ne les devine point. On ne s'aperçoit point en eux d'une qualité plûtôt que d'une autre, hors de la nécessité de le mettre en usage. L'homme est plein de besoins. Il n'aime que ceux qui peuvent les remplir. Il faut donc un honnête homme qui puisse s'accommoder à tous nos besoins.

Néanmoins il y a des connoissances qu'il faut acquérir plûtôt que d'autres, eu égard au génie & à la trempe d'esprit d'un chacun, à son état & à sa condition. On ne réüssit ordinairement que dans les études pour lesquelles on a de l'ouverture & du génie ; & c'est de ces études dont il faut faire son capital. Il ne faudroit pas même prendre d'emploi qui n'eût raport à ce genre d'étude. Mais c'est un malheur que la fortune & de petits intérêts de famille broüillent tout ; le Jurisconsulte est fait Architecte ; le Peintre professe la Médecine ; ainsi personne n'est à sa place.

Il faut sur tout qu'un homme sache son métier : Car il est honteux qu'on dise de nous, que nous savons tout, excepté ce que nous devons savoir. Mais il ne faut pas aussi être si reserré dans son métier,

qu'on ne sache rien davantage. Il seroit honteux à un Magistrat de ne savoir rien du tout que la Jurisprudence ; & passé cela, n'être qu'une bête. M. le Chancelier Seguier ; M. de Peiresch Conseiller d'Etat, M. Bignon Avocat Général & M. le Premier Président de Lamoignon, qui étoient de trés-savans Jurisconsultes, parloient parfaitement bien de toutes choses ; & faisoient voir, en soûtenant leur principal personnage avec dignité, qu'ils en savoient encore soûtenir d'autres, & par complaisance pour leurs amis, & pour l'amour de la société civile.

Il y a des connoissances générales qui servent au commerce de la vie, & qu'il faut acquérir si l'on veut avoir part à ce commerce ; comme de savoir bien parler sa Langue, & de posséder au moins en gros l'histoire, les loix & les coûtumes de son Païs.

Il y a des connoissances attachées à de certaines conditions, comme la Physique à la condition de Médecin, la Jurisprudence à celle d'Avocat. Un homme qui n'est ni Avocat ni Médecin de profession, n'est pas obligé de savoir ni la Jurisprudence ni la Médecine à fond : Il en doit seulement

ſavoir aſſez pour comprendre ce que les Maîtres en diſent ; & pour dans l'entretien, en parler avec connoiſſance de cauſe, & ſans ſe méprendre.

Il y a d'autres connoiſſances qu'il ſuffit pour ainſi dire de ſaluer en paſſant ; mais dans leſquelles il ne faut pas s'embarquer, *Conocido ſi, Abarcado no.* C'eſt ce que M. le Cardinal du Perron diſoit à l'égard de la Quadrature du Cercle, de la Multiplication du Cube, du Mouvement perpétuel, de la Pierre Philoſophale & de l'Aſtrologie Judiciaire, qu'il tenoit un eſprit pour perdu, quand il s'adonnoit avec excés à l'une de ces cinq choſes ; que les jeunes gens les pouvoient étudier, mais que de s'y arrêter c'étoit être fou.

Il ne faut pas même pouſſer les bonnes études trop avant, de crainte que voulant trop faire, on ne faſſe pas aſſez. Quand on ne ſait pas encore les choſes, il ne faut pas négliger de s'en inſtruire ; & quand on les ſait bien, il les faut poſſéder avec modeſtie, comme ne les poſſédant point ; principalement quand nôtre devoir ne demande pas que nous nous faſſions valoir en cela. Le Préſident du Ferriere, trés-ſavant Juriſconſulte, étant nôtre Ambaſſadeur à Veniſe, alloit quelquefois faire

des leçons de Droit Civil dans les Ecoles de Padouë. Le Roy le trouva fort mauvais, & avec raiſon ; parce que cela n'étoit pas de la dignité d'un Ambaſſadeur ; & que c'eſt une pédenterie de rechercher ſans nulle néceſſité, à faire paroître ce que l'on ſait.

III.

Le troiſiéme Statut *degl'Intronati*, c'eſt de ſe réjoüir, *Gaudere*. La joïe mêlée à l'étude, la ſoûtient & la ſait durer en conſervant la ſanté, ſans laquelle il eſt preſque impoſſible de faire de grands progrés dans les Sciences, qui demandent beaucoup de fatigue & d'aplication. D'ailleurs, quand un homme d'étude s'entretient dans la joïe, ſa converſation & ſes compoſitions mêmes ſe ſentant de cette agréable diſpoſition, on s'aproche de lui, & on lit ſes Ouvrages avec plus de gouſt & de plaiſir. Selden par exemple étoit un trés-ſavant homme ; mais ſon aplication inflexible aux travaux du Cabinet, le rendant triſte & hériſſé, on ne ſavoit par quel côté le prendre. On ſent encore preſentement quelque peine en liſant ſes Livres, quoique trés-doctes, à cauſe de l'impreſſion qu'ils retiennent de ſon humeur ſéche & mélancolique. Galilée au contraire de gaïe

humeur, & qui ſavoit donner du relâche à ſes profondes méditations, répand ſa gaïeté dans ſes Dialogues; & nous fait rire de choſes, qui ſorties d'une autre bouche que la ſienne, nous feroient froncer le ſourcil, & noirciroient nôtre humeur.

J'ai toûjours oüi dire qu'il y a trois écueïls, deſquels les gens de Lettres ſe doivent garder, qui ſont la Pédenterie qui gâte les mœurs; la Myſantropie, qui renverſe l'eſprit, & corrompt le gouſt; & l'épuiſement des eſprits, qui engendre la triſteſſe, & cauſe l'épilepſie ou d'autres maladies.

Bien des gens ſe perdent à force d'étudier, s'épuiſent & ſe rendent inutiles. Il faut uſer de diſcrétion, & donner quelque relâche à l'eſprit. Que peut faire de bien un homme accablé de travail & des infirmitez qui en ſont les ſuites? *Les maladies ſont un principe d'erreur: elles gâtent le jugement & le ſens; & ſi les grandes l'altérent ſenſiblement, les petites y font impreſſion à proportion.*

Les anciens Philoſophes qui ſavoient que l'homme a beſoin de divertiſſement, prenoient l'air, & enſeignoient en ſe promenant dans des Jardins agréables & ſous des Portiques deſtinez aux leçons publi-

ques. *Les plus ſubtiles parties de l'air que nous reſpirons, entrant dans nôtre cœur, y retiennent avec le ſang & le chile, le feu qui donne la vie & le mouvement à nôtre corps; & ſelon leurs diférentes qualitez, elles aportent de grands changemens dans la fermentation du ſang & dans les eſprits animaux*; & par conſéquent dans la faculté d'imaginer, qui ſert à la méditation & à la compoſition.

C'eſt pour cela que les Poëtes ont feint que les Muſes habitent ſur les montagnes, où régne l'air le plus ſubtil & le plus pur; & c'eſt ſuivant l'inclination de ces divines Filles, que les gens de Lettres ſe plaiſent à la campagne. Ciceron & Pline le jeune avoient leurs Maiſons de plaiſance. Le Cardinal du Perron ſe retiroit quelquefois à ſa belle Maiſon de Bagnolet; M. d'Andilly à ſa Terre de Pompone; M. Thevenot à Iſſy, & M. de Benſerade à Gentilli. M. de Balzac s'étoit renfermé dans le Château de ſon nom, autour duquel M. Coſtar conſeilloit aux beaux eſprits de ſon tems, de bâtir comme les Partiſans bâtiſſoient autour de Chilly.

La converſation entre gens ſavans & de même inclination, peut encore beaucoup contribuer au relâchement que nous

ſouhai-

ſouhaitons. Meſſieurs de Thou & Dupuy, quoique fort apliquez à l'étude, donnoient de certains jours à des entretiens qui inſtruiſent l'eſprit en le divertiſſant. Laurent de Medicis tenoit des conférences avec Marcil Ficin, Ange Politien, Calvacante ; & renouvelloit tous les ans, dans une prairie proche de Florence, le Banquet de Platon, où chacun aportoit le fruit de ſes veilles. Ce Banquet étoit ſuivi d'un autre, où l'on bûvoit du vin & des liqueurs à la ſanté des Muſes. C'eſt ainſi qu'au commencement, les conférences de nôtre Académie Françoiſe, étoient ſuivies tantôt d'une promenade & tantôt d'une collation, pour nous aprendre que le divertiſſement & la belle humeur, ne doivent point être ſéparez des bonnes études.

On connoît des gens de Lettres, qui pour ſe relâcher de leurs contentions ordinaires, travaillent des mains. M. de Meziriac qui avoit une connoiſſance fort univerſelle des Sciences & des Arts, faiſoit toutes ſortes d'exercices ſuivant la ſaiſon, ou ſuivant la compagnie qu'il avoit. J'ai vû des Savans qui ſe divertiſſoient à deſſiner au craïon & à la plume, à faire des verres pour toutes ſortes de lu-

nettes, à forger & à polir des instrumens de Mathématiques, comme faisoit le fameux Ticho Brahée. M. d'Andilly cultivoit ses arbres ; Barclée élevoit des plantes & des fleurs ; M. de Balzac faisoit des pastilles ; M. Peiresch avoit ses médailles & ses curiositez antiques ; & l'Abé de Maroles ses étampes. Ange Politien chantoit des airs & joüoit du luth ; & nous avons aujourd'hui un célébre Orateur qui jouë de la flûte. M. Rohault alloit de boutique en boutique voir travailler les artisans ; & M. Cassandre se divertissoit à considérer les bâtimens publics, & les bons morceaux d'Architecture qui sont l'ornement de Paris.

M. Arnauld Docteur de Sorbone, lisoit à ses heures de récréation, les Livres agréables qui lui tomboient sous les mains ; Galilée lisoit l'Arioste ; la Reine de Suede lisoit Martial ; M. de Rabutin se joüoit avec Petrone, Ovide, Catule & les autres Poëtes de belle humeur ; l'Abé de Billy faisoit des Vers Latins ; M. Grotius & M. Valois en faisoient aussi ; Guy Patin écrivoit des Lettres à ses amis, exercice assez commun à la plûpart des Savans ; & d'autres se sont plû à composer des Traitez agréables sur des sujets

bizares. C'eſt ainſi qu'anciennement Syneſius écrivit *de Calvitio*; que Seneque fit une Relation groteſque de la mort de l'Empereur Claudius; & que dans ces derniers tems, Pierrius s'eſt aviſé de faire l'Eloge de la Barbe; Holſtein l'Eloge du vent Borée, Heinſius l'Eloge de l'Aſne; que Balzac a fait le Barbon; Ménage la Métamorphoſe du Pédant Paraſite en Perroquet, & la Requête des Dictionnaires; Saraſin la Pompe funébre de Voiture.

Baronius, le plus obſtiné de tous les hommes à ne rien relâcher de l'étude, ſe récréoit à regarder des fleurs; & j'ai connu des gens, qui pour ſe récréer le cerveau, uſoient de parfums & d'eſſences. *Enfin il y a des ſecours qui ſont particuliers à de certaines perſonnes, comme ſont de certaines boiſſons, certaines viandes, certains lieux, certaines diſpoſitions de corps, & quelques autres ſecours dont chacun doit s'inſtruire par ſa propre expérience.*

IV.

Neminem lædere; n'offenſer perſonne, eſt la régle la plus délicate de toutes. *Je ſuis perſuadé* (diſoit un Ecrivain devenu ſage à ſes dépens) *qu'il ne faut ja-*

mais rien écrire contre personne ; car si on n'écrit que pour soi, c'est comme si on le pensoit. Si c'est pour le montrer à quelqu'un, il est infaillible qu'on le saura tôt ou tard. Si la chose est mal écrite, elle fera de la honte ; s'il y a de l'esprit, elle fera des ennemis. Cela est tout au moins inutile, s'il est secret ; & dangereux, s'il est public.

C'est un méchant métier que celui de médire.
A l'Auteur qui l'embrasse il est toûjours fatal,
Le mal qu'on dit d'autrui ne produit que du mal,
Maint Poëte aveuglé d'une telle manie,
En courant à l'honneur trouve l'ignominie ;
Et tel mot, pour avoir réjoüi le Lecteur,
A coûté bien souvent des larmes à l'Auteur.

Quel suplice & quel crêve-cœur à un Ecrivain affamé de gloire, qui sait être aplaudi de tout le monde ; & qui n'ose faire savoir au monde que c'est lui qui mérite ses aplaudissemens. De se découvrir, il y a trop de danger ; il en a coûté la vie à plusieurs, & à d'autres la prison & des coups.

Quoique la vengeance n'aille pas toûjours à ces extrêmitez, on est d'ordinaire contraint de chanter honteusement la Palinodie, ou de s'excuser par des Apologies ausquelles personne ne veut croire.

Le Public ſe mocque de ces excuſes : Il faut que vous ſoïez coupable, parce qu'il veut que vous le ſoïez.

Il y a encore un autre malheur, c'eſt que les plus déterminez railleurs trouvent ſouvent d'autres railleurs qui leur rendent le change, & les font crever de dépit. Les Scaligers ont trouvé des Scioppius, encore plus abondans qu'eux en invectives & en injures. Si Saumaiſe qui déchiroit les autres à belles dents, eût vécu un peu davantage, il ſe ſeroit deſeſpéré, de ſe voir auſſi maltraité qu'il l'a été depuis ſa mort par Voſſius. M. de Rabutin a trouvé dans ſa famille un faiſeur de Factums tout propre à le mortifier. Enfin les faiſeurs de portraits ont rencontré des faiſeurs d'enlumineures, dont ils ont bien païé les couleurs; & il n'y a pas encore long-tems que les Eugenes & les Ariſtes, qui penſoient triompher de leurs ennemis par leurs inſultes, tombérent entre les mains d'un Critique ſévére, qui leur fit la barbe de ſi prés, que les pauvres gens en ſont demeurez tout écorchez.

Il ne faut pas épargner les vices, cela eſt ſans doute; mais il faut épargner les perſonnes, à moins que ce ne ſoient de

ces insolens remplis d'eux-mêmes, qui attaquant les autres sans honte, méritent d'être repoussez avec vigueur, sur tout quand il y va de l'intérest de la vérité. *Car il n'y a rien qui soit plus dû à la vanité des hommes que d'être raillez. Et c'est proprement à la vérité qu'il convient de railler, parce qu'elle est gaïe; & de se joüer de ses ennemis, parce qu'elle est assurée de la victoire. Il faut seulement prendre garde, qu'elle ne se rende pas ridicule par ses railleries, si elles sont sans esprit & indignes d'elle. Mais par tout où l'on poura s'en servir avec adresse, c'est un devoir & une vertu que d'en user :* Ubicumque dignus risus, officium est.

V.

Non temerè credere; ne pas croire legérement. Cette régle s'aplique bien justement aux Sciences, étant impossible d'y faire quelques progrés, si l'on s'en raporte sans nul examen à la foi d'autrui. C'est pourquoi M. Déçartes a raison de dire, que dans nos études il faut commencer par douter, non pour toûjours douter & se fixer dans ses doutes, ce qui seroit ridicule; mais afin d'arriver en examinant chaque chose à la connoissance de la vérité. Quand on doute de

cette maniére, on cherche à éclaircir ses doutes; & quand les doutes sont éclaircis, la vérité sort des ténébres, & croît comme l'aurore, jusqu'à ce qu'elle répande dans les facultez de l'ame un jour parfait. Un Sage de l'Antiquité, voïant un jeune garçon qui formoit des doutes, & contredisoit son Maître, lui cria: *Courage, mon fils; vous serez bien-tôt un habile homme.*

Nous avons un grand nombre de Systêmes de Chronologie: auquel croirons-nous, si nous les prenons à la boule-vûë, & sans user de critique, pour faire un choix sur lequel nous puissions-nous apuïer avec connoissance de cause.

Un Historien dit tout ce qu'il lui plaît; & il faut que pour l'amour de lui, nous demeurions dans l'admiration, & que nous épousions ses fables.

Un Antiquaire lit je ne sai quoi sur le revers d'une médaille; & il faut par respect pour sa profonde science, que mes yeux se perdent dans les siens; & qu'ils lisent avec eux des choses qui ne furent jamais ni gravées ni écrites.

Un Philosophe a la hardiesse de fonder de nouveaux principes de Philosophie; & parce qu'il a cette hardiesse, il faut que je

plie humblement, & que je me soûmette à ses rêveries.

Un Astronome fait ses observations & ses calculs, comme il l'entend ; & je serai obligé sur le bruit de sa renommée, de m'en raporter à sa diligence & à son exactitude prétenduë : Tout cela, abus & moquerie.

Il faut savoir douter où il faut ; se soûmettre où il faut. Qui ne fait pas ainsi, n'entend pas la force de la raison. Il n'y a guéres de gens qui ne péchent contre l'un de ces trois principes, ou en assurant tout comme démonstratif, manque de se connoître en démonstrations ; ou en doutant de tout, & demeurant dans ses doutes, manque de savoir où il faut se soûmettre ; ou en se soûmettant en tout, manque de savoir où il faut juger. Qu'Apollon & les Muses, nous gardent de ces écuëils.

V I.

De mundo non curare ; laisser dire le monde & toûjours bien faire : c'est une régle, qui étant bien gardée, assure nôtre repos, & établit enfin nôtre réputation.

L'Académie Françoise témoigna d'abord son jugement, en ce que se mettant au dessus de la calomnie, elle ne daigna pas s'émou-

s'émouvoir de tous les Ecrits qu'on fit contr'elle. Dés le commencement même, & avant qu'on en eût encore vû aucun, elle avoit comme résolu de ne point répondre à tous ceux qu'on pouroit faire sur ce sujet; & de peur que quelque particulier ne l'entreprît de son chef, elle mit un article exprés dans ses Statuts, qui défendoit à tous ceux du Corps de s'en mêler, sans en avoir obtenu la permission, & sans une délibération publique.

M. Dupuy qui a été un modéle de prudence & de sagesse entre les Savans, leur conseilloit de mépriser les calomnies & les injures des insolens qui arrêteroient, s'ils pouvoient, le progrés des Sciences par leurs insultes. Il tenoit pour maxime, qu'il faut laisser à la lie du peuple la rage de dire des injures, & aux sots le soin d'y répondre. Si le Chancelier Bacon s'étoit émû de tout ce qu'on disoit de son tems contre sa métode, nous n'aurions pas aujourd'hui les ouvertures qu'il nous a données pour le rétablissement des Sciences. Si M. Décartes avoit prêté l'oreille à ses ennemis, & qu'il se fût effarouché de leurs calomnies, nous serions encore à nous refroidir auprés des principes de Physique du grand Aristote. Si M. de

Launoy ne s'étoit pas rendu indépendant des rumeurs publiques, il y auroit bien des choses fabuleuses dans l'Antiquité, que nous prendrions pour des véritez constantes, & que nous révérerions presque comme des points de Religion.

Tout homme qui se hasarde à être Auteur, se hasarde en même tems à passer dans l'esprit des autres hommes pour tout ce qu'il leur plaira. Mais entre les Auteurs, ceux qui combatent les préjugez doivent se tenir trés-assurez de leur condamnation. Leurs Ouvrages font trop de peine à la plûpart des hommes; & s'ils échapent aux passions de leurs ennemis, ils ne doivent leur salut qu'à la force toute-puissante de la vérité qui les protége.

C'est ce qui décourage les Auteurs, & les oblige la plûpart à debiter des bagatelles qui flâtent les oreilles, plûtôt qu'à découvrir des véritez qui instruisent l'esprit.

—Nous autres Faiseurs de Livres & d'Ecrits,
Sur les bords du Permesse aux loüanges nouris,
Nous ne saurions briser nos fers & nos entraves,
Du Lecteur dédaigneux honorables Esclaves.

F I N.

TABLE
Des principales Matiéres.

A

ACCENT. De l'Accent Gascon & Normand, & de celui des Espagnols & des Italiens. page 33. 34. & 35.

Alexandre VIII. Ses bons mots. 90. & 91.

Eloge du Pere Alexandre Jacobin. 176. *& suiv.*

Aligre. Tempérament froid de M. d'Aligre. 148. *& suiv.*

Allusions sur les Armoiries de Messieurs Fouquet, Seguier & le Tellier. 335. & 336.

Ambre. Invention nouvelle d'ensévelir les corps morts dans l'Ambre jaune, sans lui ôter sa couleur. 303.

Anglois. Stile & prononciation des Anglois. 31. & 32.

Arnaud d'Andilly. Son stile. 147. & 148.

Artisans savans. 125. & 126.
Arts. Progrés des Arts de Peinture, de Sculpture & de Graveure en ce siécle 189. & 190.
Auteurs anciens & modernes. 45. & 46.
Trois Auteurs fameux atachez à des genres d'écrire, qui ne leur conviennent pas. 133. *& suiv.*
Premiers Auteurs des Devises, des Anagrammes, des Satyres en prose, des Tragédies, du Sonnet & de l'Opéra en France. 222.
Auteurs qui écrivent avec lenteur & précipitation. 230. *& suiv.*
Auteurs Originaux. 254. *& suiv.*

B

BALZAC. Son stile. 96. & 97.
Antoine *Barberin*. Son caractére. 302.
Bassompierre. Ouvrages de Bassompierre. 110.
Bâtards illustres. 234. *& suiv.*
Berruyeres. Eloge de M. de Berruyeres. 252. & 253.
Bêtes. De l'ame des Bêtes. 100. *& suiv.*
Bibliotéque. La Bibliotéque des Historiens de France. 126. & 127.

Bibliotéques ou Catalogues de Livres. 126.
Bibliomanie, maladie du tems. 46.
Bigot. Eloge de M. Bigot & son caractére. 183. *& suiv.*
Bocalin. Jugement de ses ouvrages. 7.
Du Bosc. Eloge de Nicolas Pierre, surnommé du Bosc. 222.
Son opinion touchant les Cométes. 223. *& suiv.*
Brantôme. Explication d'un mot difficile de Brantôme. 221. & 222.
Brebeuf, son goust pour Horace & pour Lucain. 22.
Brerevvode. Observation sur son Livre de la Diversité des Langues & des Religions. 127. & 128.
Bréviaire de Cluny. Observation curieuse sur ce Bréviaire. 6.
Bréviaire & Missel des Chartreux. Observations sur le Bréviaire & sur le Missel de ces Religieux. 97. & 98.
Breviarium Quignonii. Observations sur le Bréviaire du Cardinal Quignon, & sur quelques autres. 204. *& suiv.*
Bruyere. Portraits de M. de la Bruyere faits par lui-même, avec une Critique de quelques endroits de son Livre des Caractéres. 342. *& suiv.*

C

Du CANGE. Eloge de M. du Cange. 144. & 145.
Caractére. Le caractére le plus général des grands Hommes est de parler peu. 35. *& suiv.*
Cardinaux. Trois sortes de Cardinaux. 51. & 52.
Cartesien. Portrait de N. N. savant Cartesien. 324. *& suiv.*
Catholicon d'Espagne. Observations historiques sur le Catholicon d'Espagne. 208. *& suiv.*
De la *Chambre.* Eloge de l'Abé de la Chambre. 82. *& suiv.*
Charleval. Eloge de M. de Charleval. Son caractére & ses ouvrages. 242. & 243.
Chartreux. Observation sur le nom de Chartreux. 207. & 208.
Chartreuse de Desportes. Ses Manuscrits. 70.
Chocolat. Son usage. 4.
Chroniqueurs. Anciens Chroniqueurs, diseurs de Fables. 182.
Ciceron. Jugement sur les Ouvrages de Ciceron. 56.

Cleopatre. Obſervations ſur la mort de Cleopatre. 196. *& ſuiv.*
Clercelier. Eloge de M. Clercelier ſavant Carteſien. 323. *& ſuiv.*
Cœur. Obſervations ſur le cœur de l'homme & du lion. 60. & 61.
Obſervations ſur un cœur percé d'un coup d'épée. 170. *& ſuiv.*
Colomiez. Eloge de M. Colomiez. 277.
Comines. Mémoires de Comines trés-recommandables. 321 & 322.
Obſervations ſur un endroit des Mémoires de Comines. 81. & 82.
Confucius. Auteur Chinois. 362.
Corneille. Eloge de Pierre de Corneille, 167. *& ſuiv.*
Cornet. Parole remarquable de M. Cornet. 187.
Cornuel. Eloge de Madame de Cornuël. 309. *& ſuiv.*
Coulange. Bon mot de M. de Coulange. 328.
Cour de Rome. Eſprit de cette Cour. 290.
Critique. Livres de Critique recommandez. 140. *& ſuiv.*
Cujas. Son Eloge, & ſa métode d'enſeigner le Droit. 39. & 40.

D

DEDICACE. Obſervations hiſtoriques ſur les Dédicaces des Livres. 187. & *ſuiv.*
Décartes. Elòge de M. Décartes. 160.
Digby. Secret de M. Digby pour conſerver la beauté & la fraîcheur de la jeuneſſe. 217.
Dion Caſſius Hiſtorien célébre. 171.
Diſtica Catonis. 54. & 55.
De Dominis. Particularitez de la vie & des mœurs de l'Evêque de de Dominis. 293. & *ſuiv.*
Dupuy. Eloge de Chriſtophle Dupuy. 219. & 220.

E

ECHO. Remarques ſur un Echo extraordinaire. 225. & *ſuiv.*
Ecrivains François plus eſtimez dans les Païs Etrangers que chez eux. 154.
Obſervations ſur trois Ecrivains Originaux de France. 277. & *ſuiv.*
Elizabeth d'Angleterre. Ses amours. 32. & 33.
Eſprits Familiers attribuez aux grands Hommes. 197. & *ſuiv.*

Etymologies. L'exercice de tirer des Etymologies recommandé. 23. & 24.
S. Evremont. Eloge de M. de S. Evremont. 284.
Son Portrait par lui-même. 287. *& suiv.*

F

FAMILLES illustres déchûës. 268.
Familles de Savans. 235.
Faydit Caractére de l'Abé Faydit. 330. *& suiv.*
Femmes de Savans. Leur Caractére. 19. & 20.
Femmes adonnées à la Magie. 239. & 240.
Si les Femmes ont une ame. 16. *& suiv.*
Folie. Diverses causes de la Folie. 57. *& suiv.*
Fouquet. M. Fouquet trés-heureux en amis. 329. & 330.
Furetiere. Critique sur une faute du Dictionnaire de Furetiere. 228. *& suiv.*
Furetieriana. Observations sur un endroit de ce Livre. 272. & 273.

G

GABALIS. De l'Auteur du Livre intitulé le Comte Gabalis. 289. & 290.

Gaudin. Avanture remarquable de l'Abé Gaudin. 145. & 146.

Grolier. Eloge de M. Grolier. 162. *& suiv*.

Goûts. Différens goûts pour les personnes. 257. *& suiv*.

H

HEBREU. Langue Hébraïque cultivée en ces derniers tems. 32.

Helvetius, ou le Médecin Holandois. Sa fortune. 42. *& suiv*.

Henriette d'Angleterre. Parole remarquable de cette Reine. 192. 193.

Histoire. Métode pour lire l'Histoire. 370. *& suiv*.

Histoire du Concile de Trente par Fra-Paolo. 18. *&* 19.

Observation sur un point de l'Histoire des Troubles d'Angleterre sous Charles I. 161. & 162.

Hôpital établi pour les pauvres Gentilshommes. 201.

Horoscope. Un Tireur d'Horoscope prédit la mort de M. le Duc de Beaufort. 265. & 266.

I

ISAÏE. Explication d'un passage d'Isaïe. 214. *& suiv.*

Journaux. Lettre en forme de Dissertation sur les Journaux des Savans. 313. *& suiv.*

Imprimerie. Remarque sur l'Histoire de l'Imprimerie. 86.

Imprimeurs. Observation sur quelques pratiques de nos premiers Imprimeurs. 38.

Instrument pour juger de l'état des malades. 218.

Ipekakuana. Plante spécifique pour la guérison du flux de sang. 42.

Italie fournit la France de Musiciens, &c. 228.

Iveteaux. La vie Epicurienne de M. des Iveteaux. 154. *& suiv.*

L

LAIT de Chévre. Ses qualitez, &c. 304.

Lancelot. Eloge de D. Lancelot. 132.

Langues. Différens caractéres des Langues. 275. & 276.

Launoy. M. de Launoy Critique redoutable. 274. & 275.
Lettres de Bongars & de Bubesque. 52. & *suiv.*
Liévres. Les Liévres changent de couleur dans les néges. 5.
Loix. Réflexions sur les Loix de l'Académie *degl'Intronati de Sienne*. 391. & *suiv.*
Lune. De la grandeur de la Lune à l'horizon. 47. & *suiv.*
Lunettes. Observation historique sur l'origine des Lunettes de longue vûë. 163. & *suiv.*

M

MABILLON. Critique d'une observation du P. Mabillon. 227. & 228.
Machabées. Réflexions sur l'Auteur du second Livre des Machabées. 262. & *suiv.*
Maillard. Olivier Maillard. Ses Sermons. 106. & *suiv.*
Maimbourg. Caractére de l'Historien Maimbourg. 21.
Maisons illustres finissent par des accidens funestes. 56. & 57.

Maîtres. Petits-Maîtres, leur origine & leur caractére. 332. *& suiv.*
Malebranche. Eloge du P. Malebranche. 23.
Marchands. Exemples de Marchands qui se sont apliquez aux Sciences. 111. & 112.
Maresius. Lettres de M. Démarets. 178. & 179.
S. Martin. Le Caractére & l'Eloge de l'Abé de S. Martin. 335. *& suiv.*
Médecins. Exemples de Médecins qui se sont écartez de leur Profession. 235. *& suiv.*
Mémoires historiques. Du choix de ces Mémoires. 171. & 172.
Mœurs des Espagnols, des François, &c. 269 & 270.
Montagne. Son caractére. 142. *& suiv.*
Montausier. Portrait du Duc de Montausier. Son caractére & son stile. 135. *& suiv.*
Montmor. Le caractére de Montmor, &c. 92. *& suiv.*
Morin. Eloge du Pere Morin. 186.
Moreri. Dictionnaire de Moreri. 306.
Mots nouveaux. 107. *& suiv.*
Musique. Observations sur la Musique, &c. 169. *& suiv.*

N

NANTEÜIL. Eloge de Nanteüil 191. & *suiv.*
Noms. Propriété des Noms des Familles, &c. 27. & *suiv.*
Traité de l'origine des Noms. 267.
Notices de l'Empire. Réflexions sur les Notices, &c. 139.

O

ORATEURS. Des Orateurs qui demeurent court en haranguant. 264. & 265.
Oreilles. Remüer les oreilles. 266. & 267.
Orient. Des avantages de l'Orient sur l'Occident, &c. 290. & 291.

P

PALAVICIN. Ferrante Palavicin, son caractére, sa prison & sa mort. 8. & *suiv.*
Histoire du Concile de Trente par Pálavicin. 21.
L'Evangile de Pálavicin. *la même.*

Fra-Paolo. Observations sur une Traduction Françoise de la Vie de Fra-Paolo. 98. & 99.

Parlement. Extraits des Registres des Parlemens de Paris & de Normandie, servant à l'Histoire, &c. 159. & 160.

Parole remarquable d'un Curé de Paris. 173. & 174.

Patin. Guy Patin, son caractére. 25. *& suiv.*

Pauvreté. Plusieurs exemples de Savans illustres, qui ont vécu & sont morts dans la Pauvreté. 101. *& suiv.*

Pelletier, Eloge de M. le Pelletier. 112.
Analyse d'un Ouvrage du même. 113. *& suiv.*

Pénitence. Les Pénitences réglées par les Pénitenciels. 256.

Pereyre. Caractére de la Pereyre Auteur des Préadamites, &c. 151. & 152.

Perron. Eloge du Cardinal du Perron. Ses Calomniateurs réfutez. 61. *& suiv.*

Photius. Observation sur la Bibliotéque de Photius. 326.

Piquer. Ne se point piquer de ce l'on dit contre nous. 259. *& suiv.*

Pirou. Singularitez du Château de Pirou. 128. *& suiv.*

Pline le jeune. Son caractére & ses études. 291. & 292.
Poësie. Tempérament flegmatique propre à la Poësie. 185. & 186.
Poëtes Tragiques. Sentiment de Ciceron touchant les Poëtes Tragiques. 144.
Grands hommes qui ont formé leur éloquence sur les Poëtes. 77. *& suiv.*
Poisson. De l'usage du Poisson. 1. *& suiv.*
Politique. Etude de la Politique. 305.
Progrés de la Politique dans les derniers siécles. 240. *& suiv,*
Pontis. Observations sur les Mémoires de Pontis. 111.
Porphyrogennete. Critique du mot de Porphyrogennete. 251. & 252.
Prêcher. Ancienne coûtume des Prélats de prêcher le peuple. 59. & 60.
Préfaces, apellées des Italiens, *la salsa del Libro*. 301.
Préjugez en faveur de quelques Auteurs, &c. 232. & 233.
Prison utile aux Grands & aux Savans. 193. *& suiv,*

Q

QUESNEL. La belle Edition de S. Leon Pape par le P. Quesnel. 80. & 81.

Quinte-

Quinte-Curce. Obſervations ſur cet Hiſtorien. 55. & 56.

R

RABBINS. Jugement des Rabbins ſur la Loy *Zelotypia*. 4.
Rabutin. Eloge de M. le Comte de Rabutin 281. & *ſuiv*.
Relations des Voïageurs modernes. 302. & 303.
Religieux illuſtres en ſavoir de la Congrégation de S. Maur. 64. & *ſuiv*.
Rencontre. Plaiſante rencontre de M. Simon. 243. & *ſuiv*.
Robin. Eloge de M. Robin fameux Botaniſte. 220. & 221.
Rochefoucault. Eloge de M. le Duc de la Rochefoucault. 277. & *ſuiv*.
Rohan. Alliance de la Maiſon de Rohan avec celle des Chabots. 92.
Roma antica. L'Auteur de *Roma antica*, défendu contre M. Ménage. 248. & *ſuiv*.
Roüen. La Ville de Roüen abondante en Vieillards. 293.
Rucellay. Caractére de l'Abé de Rucellay. 180. & 181.

S

SALLO. Mr. Sallo premier Auteur du Journal des Savans. 313.
Sanlecque. Eloge de Mrs de Sanlecque. 86. *& suiv.*
Saumaise. Mr. de Saumaise méchant Poëte François. 29. & 30.
Savans. Trois hommes souverainement savans, Saumaise, Grotius & M. de Peiresc. 5.
Savans Catholiques sortis de chez les Protestans. 186.
Seguier. Eloge de M. le Président Seguier. 158. & 159.
Seldeniana, ou paroles remarquables de Selden. 46.
Siri. Jugement de l'Histoire de *Vittorio Siri.* 89. & 90.
Stile Laconique. Observation sur ce stile. 148.
Stile Lapidaire. Observation sur ce stile. 85. & 86.

T

TABAC. Diverses remarques sur le Tabac. 11.
Tasse. Observation sur la Vie du Tasse. 150.

Testament. Observation sur le Testament du Cardinal de Richelieu. 174.
Thomas. Saint Thomas d'Aquin, son origine. 12. *& suiv.*
Thonier. Eloge de M. Thonier. 272. *& suiv.*
Thou. Bibliotéque de Mrs de Thou. 24.
Trente. Trois Cardinaux s'oposent à la confirmation du Concile de Trente. 95. & 96.
Tusco. Eloge du Cardinal Dominique Tusco. 276. & 277.

V

VALOIS. Adrien Valois, son caractére. 140.
Vapeurs. Effets prodigieux des vapeurs grasses. 175. *& suiv.*
Vers. Exemples de plusieurs Personnes illustres qui ont fait des Vers en mourant. 152. *& suiv.*
Vieillesse. Exemples de grands Hommes qui ont commencé à étudier en leur Vieillesse. 40. & 41.
De la *Vigne* Médecin habile, Pere de

Mademoiselle de la Vigne. 79.
Eloge de cette ſavante Fille. 80.
Virgile. La lecture de Virgile recommandée. 41. & 42.

Fin de la Table.

EXTRAIT DU PRIVILEGE du Roy.

PAR grace & Privilége de Sa Majesté, donné à Paris le 21. Décembre 1697. Signé, par le Roy en son Conseil, BOUCHER : Il est permis à PIERRE FERRAND nôtre Imprimeur ordinaire en nôtre Ville de Roüen, d'imprimer, faire imprimer, vendre & debiter le Livre intitulé *Mêlanges d'Histoire & de Litterature*, en telle marge & caractéres, & autant de fois que bon lui semblera pendant le tems & espace de huit années, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer pour la premiére fois ; avec défenses à tous Imprimeurs & Libraires & autres, d'imprimer, vendre & debiter ledit Livre en aucune maniére que ce soit, sans le consentement dudit Ferrand, à peine de deux mil livres d'amende, confiscation des Exemplaires contrefaits, & de tous dépens, dommages & interêts, ainsi qu'il est plus au long porté audit Privilége.

Ledit Ferrand a associé aux droits du present Privilége Antoine Maurry Imprimeur-Libraire.

Registré sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris.

Signé, AUBOUYN.

Achevé d'imprimer le 28. de Mai 1700.